M. S. GILLET, O. P.
MAITRE GÉNÉRAL DES FRÈRES PRÊCHEURS

la mission de SAINTE CATHERINE DE SIENNE

FLAMMARION

LA MISSION
DE
SAINTE CATHERINE DE SIENNE

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur :

RÉVEIL DE L'AME FRANÇAISE.

CULTURE LATINE ET ORDRE SOCIAL.

PAUL VALÉRY ET LA MÉTAPHYSIQUE, avec une lettre-préface de Paul Valéry de l'Académie Française.

LA SAINTETÉ FRANÇAISE.

SAINT DOMINIQUE.

Chez d'autres éditeurs :

DU FONDEMENT INTELLECTUEL DE LA MORALE D'APRÈS ARISTOTE.

LES DOMINICAINS, LEUR RAISON D'ÊTRE.

L'ÉDUCATION DU CARACTÈRE.

LA VIRILITÉ CHRÉTIENNE.

L'ÉDUCATION DE LA CONSCIENCE.

L'ÉDUCATION DU CŒUR.

RELIGION ET PÉDAGOGIE.

LES HARMONIES EUCHARISTIQUES. Essai théologique.

L'ÉGLISE ET LA FAMILLE. Population, dépopulation, repopulation.

INNOCENCE ET IGNORANCE. Éducation de la Pureté.

LA PEUR DE L'EFFORT INTELLECTUEL.

LA VALEUR ÉDUCATIVE DE LA MORALE CATHOLIQUE.

LA DOCTRINE DE VIE.

CONSCIENCE CHRÉTIENNE ET JUSTICE SOCIALE.

LA MORALE ET LES MORALES.

LE CREDO DES ARTISTES.

LES ACTES HUMAINS. Somme Théologique de saint Thomas. 1*a* 2*ae*, qu. 6-21. Texte latin et traduction française.

LA JUSTICE. Somme Théologique de saint Thomas, 2*a* 2*ae*, qu. 57-62. Traduction française et notes par le R. P. Gillet, Appendices par le R. P. Delos.

APPEL AU BON SENS.

GUIDE MORAL DU CHRÉTIEN.

M. S. GILLET, O. P.
Maître Général des Frères Prêcheurs

LA MISSION DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE

FLAMMARION ÉDITEUR
26, rue Racine — Paris

Il a été tiré de cet ouvrage :
quinze exemplaires sur papier alfa
dont dix numérotés de 1 à 10
et cinq numérotés de I à V

BX4700
.C4G52



Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.
Copyright 1946, by ERNEST FLAMMARION.
Printed in France.

1530038

AVANT-PROPOS

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans cet ouvrage une biographie de sainte Catherine de Sienne. Ce n'est pas une biographie, mais simplement une étude consacrée à sa vocation dominicaine, en vue de mieux comprendre le caractère particulier de son activité apostolique. Car, avant tout, Catherine fut dominicaine. Elle-même s'en félicitait à tout propos. On a pu naguère encore ouvrir une discussion sur la date exacte de sa prise d'habit, à propos de sa date de naissance. Après l'article remarquable consacré par E. Jordan à cette polémique, la discussion est close (1). *On sait à n'en point douter qu'elle est née vers 1347, et qu'elle a pris l'habit de saint Dominique vers 1363. Mais son entrée même dans le Tiers-Ordre n'a jamais été discutée.*

Ce qui est également hors de doute, c'est que Catherine s'est comportée dans le Tiers-Ordre comme elle l'eût fait dans un couvent de l'Ordre, si elle avait pu y être admise. De fait, quand elle était toute jeune, à un âge où on ne doute de rien, elle rêva un instant de se faire recevoir dans un couvent de Frères Prêcheurs, loin de Sienne, en s'y présentant déguisée en homme. Ce projet était évidemment irréalisable. Mais il prouve à quel point Catherine encore enfant était déjà animée de l'esprit de saint Dominique, et aurait désiré, dans le cadre de la vie régulière, se préparer comme les Frères à l'apostolat.

On sait, en effet, que saint Dominique, après dix ans d'expérience apostolique passés au milieu des Cathares, résolut de fonder un Ordre religieux qui eût exclusivement pour but le salut des âmes. En ce temps-là, c'était chose étonnante et nouvelle. Il lui fallut donc organiser la vie religieuse en conséquence. Alors il décida de joindre, dans les couvents, à la vie régulière et aux observances monastiques, une vie prolongée d'études et d'oraison. L'expérience lui avait démontré que l'apostolat auprès des âmes ne saurait être vraiment fécond que s'il était exercé par des hommes de doctrine qui fussent en même temps des saints. Ses fils ne devraient aller prêcher la vérité aux âmes qu'après avoir longuement étudié la doctrine sacrée, à l'école des Maîtres les plus réputés, et se l'être complètement assimilée, à l'école du Saint-Esprit, dans une continuelle oraison (2).

Catherine de Sienne, depuis le jour où elle prit l'habit jusqu'à son dernier souffle, eut à cœur de remplir ce programme à la lettre, en s'y inspirant de l'esprit de saint Dominique. Dieu lui fit d'abord la grâce de lui révéler lui-même la doctrine sacrée, celle que ses disciples, sous sa dictée, ont consignée dans le Dialogue, *et l'on peut ajouter sans exagération que toute sa vie s'est écoulée dans la contemplation. Il ne faut pas aller chercher ailleurs l'explication de son merveilleux apostolat, surtout durant les dernières années de sa vie, un apostolat qui souleva l'enthousiasme de ses contemporains, et qui nous étonne encore aujourd'hui pas sa variété et sa fécondité. Il nous a semblé — et c'est le but de cet ouvrage — que cela valait la peine d'être démontré.*

Nous aurions désiré que ces pages fussent dignes d'une sainte qui, tout en étant le joyau de l'Ordre, est en même temps l'honneur et la gloire de l'Eglise. Mais à l'impossible nul n'est tenu. Du moins, en les écri-

vant, y avons-nous apporté tous nos soins et mis tout notre cœur. Si d'aventure elles pouvaient contribuer à faire mieux connaître notre sainte des gens du monde et en particulier à accroître chez tous les membres de la grande famille dominicaine, avec le culte qui lui est dû, le désir de lui ressembler davantage, d'aimer Dieu et les âmes comme elle les a aimés, alors nous nous estimerions largement payé de notre peine. Dieu veuille qu'il en soit ainsi.

Sainte-Sabine, 22 juin 1944.

Fr. M. St. Gillet, O. P.

LA MISSION DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE

CHAPITRE PREMIER

LA VOCATION DOMINICAINE

Au moment où naquit sainte Catherine de Sienne, vers 1347 (1), l'Ordre de saint Dominique, après plus d'un siècle d'un incomparable éclat, était à la veille de subir une double et cruelle épreuve : celle de la peste d'abord qui le décimerait; et celle du grand schisme d'Occident qui l'écartèlerait. La peste, en ravageant ses couvents, y précipiterait le relâchement; le schisme, en y semant des divisions intestines, achèverait d'en consumer les forces. Alors tout porterait à croire que l'Ordre de saint Dominique, ainsi que la plupart des autres familles religieuses, tomberait écrasé sous le poids de telles calamités et finirait par disparaître.

Mais Dieu veillait sur lui, et aussi la Bienheureuse Vierge qui, depuis sa fondation, lui avait prodigué les marques d'une protection vigilante.

En effet, juste à ce moment, on vit apparaître au firmament de l'Ordre deux étoiles de première grandeur dont le rayonnement allait l'aider bientôt à sortir de la nuit sombre où les événements l'engageraient malgré lui, et même à retrouver finalement quelque chose de sa première splendeur.

Nous avons nommé le Bienheureux Raymond de Capoue et sainte Catherine de Sienne. Le premier naquit à Capoue vers 1330 (2); la seconde à Sienne

vers 1347. Cependant ce n'est qu'en 1374 que Raymond rencontra personnellement Catherine pour la première fois, quand il fut officiellement chargé de sa direction spirituelle. Catherine avait alors vingt-sept ans et devait mourir six ans plus tard, à l'âge de 33 ans (3).

Cette date de 1374, qui fut celle du Chapitre général de Florence, mérite de retenir dès maintenant toute notre attention. Car il n'en est aucune dans l'histoire de Catherine où sa vocation dominicaine ait été mieux mise en lumière, et qui, à cause de cela précisément, nous mette plus à même de porter un jugement d'ensemble sur sa vie et d'en faire ressortir l'unité qui se cache sous son apparente complexité.

A cette date, Elie-Raymond de Toulouse était depuis sept ans déjà Maître Général de l'Ordre (4). Il connaissait Catherine pour en avoir entendu dire beaucoup de bien et beaucoup de mal. Car la vierge de Sienne avait, même au sein de la famille dominicaine, ses partisans et ses détracteurs violents qui tous sommaient le Maître Général de se prononcer publiquement sur son cas. Celui-ci ne voulant pas engager témérairement son autorité dans une affaire aussi délicate, attendit patiemment, pour prendre une décision, que les passions fussent un peu calmées, et que les questions soulevées autour de la doctrine et de la vie extraordinaire — pleine de visions, d'extases, de miracles — de Catherine, fussent arrivées à maturité. Le Chapitre Général de Florence lui fournit une belle occasion d'intervenir. Il y convoqua Catherine. Celle-ci pourrait ainsi se justifier elle-même, devant la plus haute autorité de l'Ordre, des accusations portées contre sa doctrine et sa vie de tertiaire. Catherine obéit et se présenta devant les

Pères capitulaires réunis pour l'entendre, sous la présidence de Maître Elie, à Sainte Marie Nouvelle. dans la chambre dite aujourd'hui des Espagnols.

Sans doute nous ignorons les détails de cette fameuse audience, mais nous en connaissons l'heureuse conclusion.

Nous savons que l'humble fille répondit victorieusement à toutes les questions qui lui furent posées au Chapitre, mais avec tant d'humilité et de simplicité, que les Pères capitulaires édifiés l'approuvèrent sans réserve et la renvoyèrent à Sienne pour y reprendre tranquillement sa vie dominicaine (5).

Ils firent davantage encore et mieux. Comme pour mettre fin à toutes les discussions soulevées contre elle et bien marquer qu'ils la considéraient comme une vraie fille de saint Dominique, animée du même esprit apostolique que le saint patriarche, ils approuvèrent aussi le choix fait par le Maître Général de son confesseur en la personne vénérée du frère Raymond de Capoue, alors l'un des religieux les plus éminents de l'Ordre, et qui, six ans plus tard, serait élu Maître Général (6).

Il est probable que ce choix fut fait par Elie de Toulouse avant le Chapitre, c'est-à-dire au printemps de 1374, et que Raymond, qui ne connaissait pas encore personnellement Catherine, profita de cette occasion pour aller la rejoindre à Montepulciano, où elle accomplissait un pèlerinage au tombeau de sainte Agnès, de l'Ordre de saint Dominique. Le pèlerinage terminé, tous deux se rendirent à Florence, probablement en mai, pour assister au Chapitre général où Catherine était convoquée (7). De là, après le Chapitre, vers la fin de juin, ils allèrent à Sienne où Raymond avait été assigné en qualité de Lecteur, et où Catherine, devenue sa fille spirituelle, par décision du Général et du Chapitre, pourrait, sous sa prudente

et ferme direction, reprendre sa vie de tertiaire dominicaine, en attendant que Dieu l'invitât bientôt à sortir de sa retraite et à donner au monde, pendant les six dernières années qui lui restaient à vivre, le spectacle d'un apostolat sans précédent, puisé aux sources mêmes de la contemplation, selon une formule devenue chère à tous les Frères Prêcheurs et Sœurs Prêcheresses qui se réclament de l'esprit de saint Dominique: *contemplata aliis tradere.*

*
* *

Parmi les historiens modernes qui se plaisent à reviser le procès de certains saints, dont la vie leur paraît trop surchargée de visions, d'extases, de miracles de toute espèce, il en est quelques-uns dont le procédé consiste tout simplement à accuser les hagiographes d'inventer à plaisir ou tout au moins d'exagérer ces faits extraordinaires par goût personnel du merveilleux, ou avec l'intention bien arrêtée d'édifier leurs lecteurs.

La *Legenda Major*, ou vie de sainte Catherine, écrite par le Bienheureux Raymond de Capoue, son confesseur, a, moins que toute autre, échappé à cette critique rationaliste. On lui a reproché en propres termes de n'être qu'un « récit lourd et fastidieux de petits miracles » (8); on a accusé Raymond de s'être inspiré davantage, en l'écrivant, de raisons mystiques que d'une exacte chronologie des événements. C'est ainsi par exemple qu'il aurait fait mourir Catherine à trente-trois ans pour accuser une ressemblance de plus de la sainte avec Notre-Seigneur.

Le critique qui lui a fait ce reproche a cru lui-même expliquer mieux les événements de la vie de Catherine en la faisant naître dix ans plus tôt. Mais ce procédé arbitraire ne lui a pas réussi. Des histo-

riens moins obsédés par la peur du miracle que soucieux d'exactitude historique, ont démontré de façon péremptoire qu'en antidatant la naissance de Catherine de dix ans, non seulement on n'arrangeait rien, mais on dérangeait tout; et que, tout compte fait, en combinant des données éparses, sans violenter aucun texte, mais en les conciliant tous, il fallait en revenir à la date de 1347 suggérée par Raymond de Capoue, ou, en définitive, à une date approchée (9).

Nous sommes le premier à reconnaître que trop de vies de saints ont été écrites sans aucun esprit critique, et qu'on y a trop sacrifié le souci d'être exact à celui d'étonner ou d'édifier. Nous admettons même (et qui ne l'admettrait!) qu'un historien aussi scrupuleux que le B. Raymond, préoccupé de n'avancer rien qu'il n'ait vu de ses yeux ou entendu raconter par des témoins dignes de foi, ait pu, à quinze ans de distance, se tromper sur un fait secondaire, ou commettre de légères erreurs de date; aucune mémoire humaine n'est infaillible. Mais ce n'est pas là une raison suffisante pour jeter le discrédit sur son œuvre, et lui enlever toute valeur historique, quand d'autre part on peut démontrer — et cela a été fait en ces dernières années (10) — que la plupart des faits qu'il raconte, en citant ses témoins, concordent avec d'autres qui sont historiquement indiscutables et de ce chef corroborent l'exactitude des premiers.

Il est vrai que la vie de Catherine — non seulement racontée par la *Legenda Major* de Raymond de Capoue (11), mais encore par la *Legenda Minor* de Caffarini (12), le *Supplementum* du même auteur (13), les *Miracoli* de l'anonyme de Florence (14), les témoignages du *Procès de Venise* (15) — regorge de visions, d'extases, de miracles. Le surnaturel y coule à flots. Alors, que faire ?

Faut-il, sous prétexte que l'historien comme tel n'a

pas à connaître du surnaturel, nier à priori les faits les plus évidents, les plus rebelles à la critique, qui le manifestent clairement ? Evidemment non. Sans doute l'historien a le droit et le devoir de passer de tels faits au crible de la critique, d'en démontrer l'invraisemblance ou la valeur historique. Mais, l'existence de ces faits une fois constatée, il appartient à d'autres, aux psychologues, aux théologiens et surtout à l'Eglise d'en saisir les causes et d'en expliquer l'origine et le contenu (16).

En ce qui concerne sainte Catherine de Sienne, l'Eglise s'est déjà prononcée en mettant sur le compte de sa sainteté les faits extraordinaires de sa vie et en la plaçant sur les autels parmi les grands saints de l'histoire.

Fort de cette garantie officielle de l'Eglise, notre tâche à nous se simplifie.

Elle consiste à faire voir dans quel sens et de quelle manière la sainteté de Catherine explique l'aspect extraordinaire de sa vie, d'une vie où le surnaturel lui est devenu comme naturel; où son âme respire Dieu, si l'on peut dire, à force de vivre en sa présence, comme nos poumons l'air qui nous entoure; dont les visions, les extases, les miracles, tout en demeurant des faits extraordinaires, semblent en être l'expression ordinaire et habituelle.

Notre-Seigneur disait à ses apôtres : « Si vous avez la foi comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne : Passe d'ici là et elle y passera, et rien ne vous sera impossible ». Et Notre-Seigneur d'ajouter : « Mais cela ne s'obtient que par le jeûne et la prière » (17).

On ne saurait mieux définir, en peu de mots, la sainteté de Catherine. Elle a une foi à transporter les montagnes, grâce à la charité dont elle est imprégnée. Son âme, en effet, brûle d'un tel amour de Dieu qu'à

son contact fondent toutes les résistances. Elle donne l'impression que rien ne lui est impossible, parce que « ce n'est plus elle qui vit, mais Jésus qui vit en elle » (18).

Si le Chapitre Général de 1374, après avoir entendu Catherine, l'a renvoyée absoute de toutes les accusations portées contre sa foi et sa manière de vivre, c'est précisément parce qu'il a reconnu en elle la source divine où sa foi s'alimentait pour éclairer et entretenir sa vie. Catherine lui est apparue comme une fille authentique de saint Dominique, une contemplative de grand style, dont la contemplation, toute saturée de foi et de charité, éclatait en action, à l'extérieur comme à l'intérieur; dans sa vie privée comme dans sa vie publique.

L'étude que nous entreprenons ici de Catherine de Sienne a précisément pour but de faire voir à quel point, en effet, elle fut dominicaine dans sa contemplation et dans son action. Il n'est pas nécessaire pour cela de raconter les détails de toute sa vie; on l'a déjà si souvent fait, et bien fait, depuis Raymond de Capoue jusqu'à Joergensen, pour ne parler que des biographies les plus fameuses ! Mais il faut essayer de saisir sur le vif, dans la forme et la qualité de sa contemplation, la source même de son action, le secret de son amour d'elle-même et du prochain, comme celui de toutes les visions, les extases et les miracles dont sa vie fut remplie.

En un mot, nous visons plus ici à faire œuvre de synthèse que d'analyse; à mettre en relief les traits principaux de la physionomie de Catherine pour en dégager le vrai caractère, qu'à dire du nouveau à son sujet.

*
* *

Catherine est donc née à Sienne, vers 1347. Dieu

lui fit la grâce de venir au monde et de grandir dans une famille chrétienne, où la foi était vive et les mœurs patriarcales. Son père, Jacques, surnommé Benincasa, exerçait la profession de teinturier. Sans être riche, il jouissait d'une certaine aisance. Son épouse, Lapa, lui donna de nombreux enfants, vingt-cinq nous dit Raymond de Capoue, dont Catherine et Jeanne, sa jumelle, qui mourut peu de temps après. Celle-ci fut remplacée par une autre Jeanne, laquelle mourut en 1363, et fut la dernière de la famille. Catherine fut la seule que Lapa nourrit de son lait. Est-ce pour cela que, de tous ses enfants, elle fut la plus aimée ? Sans aucun doute, mais aussi parce qu'elle était extrêmement aimable, si aimable même, nous raconte Raymond, qu'à peine sevrée et capable de marcher seule ou de parler, sa mère pouvait difficilement la garder à la maison. Tous les parents et voisins voulaient l'avoir chez eux. Littéralement, nous dit-on, « on se l'arrachait », pour s'émerveiller de la sagesse précoce de ses premières paroles et jouir du commerce de sa gaieté enfantine, souverainement gracieuse. L'habitude très répandue à cette époque de donner des surnoms, fit qu'on l'appela Euphrosine au lieu de Catherine, comme pour bien souligner, d'un mot expressif, la joie qui émanait d'elle (19).

Raymond qui tenait tous ces détails de Lapa, alors qu'elle avait quatre-vingts ans et, comme tous les vieillards, se souvenait surtout des événements les plus lointains de sa vie avec une étonnante précision, se laisse aller, en les racontant, à ses sentiments de tendresse pour Catherine, et devient presque lyrique : « Ni la langue, ni la plume, écrit-il, ne pourraient dire facilement... la sagesse et la prudence de ses paroles. Ceux-là seuls le savent, qui l'ont expérimenté. Le trop-plein de mon cœur m'oblige à le dire ici, il y avait non seulement dans la parole vivante et actuelle

de Catherine, mais encore dans la simple influence de sa compagnie, je ne sais quelle énergie qui entraînait l'esprit des hommes au bien, et les faisait se délecter en Dieu. Plus de tristesse dans le cœur de ceux qui conversaient avec elle, plus de dégoût dans leur esprit, plus d'angoisse dans leur souvenir; mais une grande paix, une paix inaccoutumée descendait dans leur âme qui les étonnait eux-mêmes et les remplissait d'une joie jusque-là inconnue » (20).

Pour comprendre cet enthousiasme de Raymond, il faut se rappeler que, lorsqu'il écrivit ces lignes, cinq ou six ans environ après la mort de Catherine, son cœur était encore en deuil de sa fille spirituelle. Il l'avait connue quand elle avait déjà vingt-sept ans, et que toutes les semences de sainteté jetées par Dieu, dès son berceau, dans le jardin secret de son âme, après avoir produit leurs fleurs, donnaient tous leurs fruits. Involontairement il rattache l'expérience personnelle qu'il a acquise de la sagesse et de la plénitude de vie de sa « grande fille », aux souvenirs qu'on évoque devant lui, alors qu'elle n'était qu'une toute petite fille, et il prête à l'enfant de six ans — une enfant prodige, il est vrai — le degré de sagesse et d'épanouissement spirituel de la jeune fille de vingt-sept ans. Ce faisant, on peut croire qu'il exagère; mais au fond comme on sent qu'il dit vrai, et à quel point les témoignages de Lapa rejoignent ses expériences personnelles, lorsqu'il affirme qu'à six ans la sainteté de Catherine, à fond de sagesse et d'amour, rayonnait déjà autour d'elle, ainsi que nous voyons, longtemps avant que la lumière du soleil n'éclate, blanchir au loin l'aurore qui l'annonce.

Si l'on veut juger avec équité de la vérité du récit que nous fait Raymond de l'enfance et de l'adolescence de Catherine, et de sa transparence, il ne faut jamais perdre de vue cette espèce de fusion inconsciente qu'il

opère des qualités d'esprit et de cœur qu'il a personnellement expérimentées en elle sur le tard, quand il est devenu son directeur, avec ces mêmes qualités déjà visibles dans l'enfant et la jeune fille à ceux qui l'ont connue alors et vue à l'œuvre. Leur témoignage en est si direct, si vivant, si criant de vérité que Raymond en arrive pour ainsi dire à ne plus faire de différence, dans la vie de Catherine, entre le début et la fin de son existence. A cinq ans, nous dit-il, cette petite, qui était on ne peut plus charmante, parlait et jugeait déjà avec le sérieux d'une femme mûrie par l'expérience; à trente ans, lorsqu'elle en imposait à tous par son exceptionnelle sagesse, sa jeunesse d'âme éclatait encore dans son allure et dans tous ses propos. Non seulement il n'y a pas là de contradiction, mais au contraire le spectacle d'une sainte dont la vocation surnaturelle fut sans doute précoce, mais, du commencement à la fin, s'est développée régulièrement, à mesure que l'enfant avançait en âge.

Outre qu'on ne peut refuser à Raymond le mérite de la sincérité poussée jusqu'au scrupule, dans la consultation qu'il a su mener à bien de tous les témoignages qui pouvaient le renseigner sur l'enfance et la jeunesse de Catherine, il faut lui reconnaître aussi l'art difficile et rare, chez un écrivain, de savoir faire parler ses témoins sans les trahir; de les peindre au naturel; de conserver à leurs témoignages cet accent personnel ou de terroir qui ne trompe pas; ce je ne sais quoi de profondément humain, mais en même temps de temporel et de local, qui vous reporte sans effort à l'époque où ils ont vécu, dans le milieu familial où ils ont évolué; dans l'atmosphère qu'ils ont respirée, la maison qu'ils ont habitée, et jusque dans la ville où s'est déroulée leur existence, cette ville de Sienne, qui a conservé jusqu'à nos jours sa physionomie médiévale, mais qui n'est plus que

l'ombre d'elle-même, de ce qu'elle fut au temps de sa splendeur, quand la religion, la vie de famille, la littérature, l'art, l'industrie, le commerce y florissaient et s'incarnaient dans des monuments ou des chefs-d'œuvre que nous admirons encore aujourd'hui. L'année qui suivit la naissance de Catherine, 1348, la peste s'abattit à l'improviste sur l'harmonieuse cité et de mai à octobre la décima, lui enlevant les quatre cinquièmes de ses habitants.

Tout cela, le récit de Raymond le rend à merveille, pour peu qu'on le lise sans préjugés et avec sympathie. Loin d'être, comme quelqu'un l'a dit à tort, « un récit lourd et fastidieux de petits miracles », c'est au contraire une histoire alerte et attrayante — en dépit des digressions personnelles et trop nombreuses de l'auteur — de la vie la plus chargée de surnaturel qui se puisse imaginer, mais qui reste néanmoins profondément humaine. Chaque témoin y garde des particularités à quoi on le reconnaît aussitôt. Lapa, la mère de Catherine, n'y parle pas comme Lisa sa belle-sœur; ni Lisa comme Tommaso della Fonte son premier confesseur; ni Tommaso comme un autre confesseur de Catherine, Bartolomeo Dominici, dont le procès de Venise nous a transmis le témoignage (21). Mais Catherine surtout n'y parle comme personne. On reconnaît partout sa présence, dans le récit de Raymond, à quelque chose d'indéfinissable qui lui est propre, un mélange harmonieux de divin et d'humain, de spontané et de réfléchi, d'humble et de volontaire, d'effacé et d'entraînant, de tendre et de fort. Même quand c'est Raymond qui écrit, on devine que c'est Catherine qui parle. Dans les paroles de son Père spirituel, on croit entendre l'écho de sa voix. C'est par elle, plus encore que par Lapa, sa mère, que Raymond a bien connu la famille Benincasa, et, grâce à elle, qu'il a pu esquisser, avec tant de vérité

et d'à propos, les portraits de Jacques et de Lapa; de Bonaventure, sa sœur aînée, de Lisa sa belle-sœur.

*
* *

Ecoutons d'abord ce qu'il nous dit de Jacques, le chef vénéré de la famille Benincasa :

« Jacques, écrit-il, a droit à des louanges spéciales. Ainsi que me l'a rapporté Lapa, il était si égal de caractère et si modéré dans son langage que jamais une parole déplacée ne sortait de sa bouche. C'était un homme droit, n'admettant pas le dol et la fraude, craignant Dieu et évitant le mal. Deux choses surtout répugnaient à sa nature timide et bienveillante : la médisance et l'immodestie. Il ne supportait pas qu'on dise devant lui du mal du prochain, et avant tout de quiconque lui cherchait querelle. A sa femme, qui n'avait pas cette patience et un jour parlait mal en sa présence de l'un de ses calomniateurs : « Laisse cet « homme, lui dit-il, et tu t'en trouveras bien. Dieu « lui montrera son erreur et nous défendra », ce qui en effet se vérifia par la suite.

« L'immodestie du langage, dans la conversation, lui était aussi pénible que la médisance. Il n'admettait sur ce point aucune excuse, et l'influence que cette intransigeance paternelle exerça sur ses enfants fut si forte que l'aînée de ses filles, Bonaventura, bien que mariée, en arriva à être malade d'entendre à la maison son mari et ses joyeux compagnons traiter devant elle certains sujets scabreux, et les traiter en termes peu décents : « Soyez sûr, répondit-elle un jour à son « mari qui l'interrogeait sur cette maladie quelque « peu étrange et à laquelle personne ne comprenait « rien, que si cette indécence de langage ne disparaît « pas de votre maison, vous me verrez bientôt « mourir. » Le mari se le tint pour dit et dans sa

maison, comme dans celle de son beau-père, tout propos déplacé fut désormais banni. »

Ce portrait de Jacques, on l'avouera, est peint sur le vif, comme si Raymond l'avait écrit sous la dictée de témoins oculaires, ainsi qu'il est permis de le croire. S'il est vrai, en effet, que Raymond a commencé d'écrire la *Legenda Major* au début de 1386, ou vers la fin de 1385, et qu'en 1384, moins de quatre ans après la mort, à Rome, de Catherine, il ait décidé, en sa qualité de Maître Général, de faire transporter en secret à Sienne, dans un magnifique reliquaire, le « Chef » vénéré de la vierge siennoise, il est vraisemblable qu'il a profité des fêtes qui furent célébrées à cette occasion par les compatriotes de Catherine, pour convoquer sur place tous les témoins de son enfance, au premier rang desquels sa mère, Lapa (22).

A la fin du premier chapitre, ainsi qu'à la fin des chapitres suivants, il semble lui-même en convenir lorsqu'il écrit : « Tout ce que j'ai rapporté dans ces chapitres est connu de presque toute la ville ou de sa plus grande partie. J'ai appris le reste soit de notre sainte vierge elle-même, soit de Lapa sa mère, soit de plusieurs religieux et séculiers, voisins, connaissances ou parents de Jacques. » Plus loin il cite encore Lisa, belle-sœur de la sainte, et son confesseur, et les autres personnes qui habitaient alors la maison. Enfin il ajoute : « J'ai appris de la bouche même de Catherine, ainsi que je l'ai dit, ce qu'elle seule pouvait savoir. »

Comment aurait-il pu consulter tant de témoins sinon sur place, et pourquoi n'aurait-il pas profité de son séjour à Sienne, en 1384, pour le faire sérieusement et ramasser le plus de matériaux possibles en vue de la vie de Catherine qu'il projetait d'écrire dès que ses occupations le lui permettraient, afin de

répandre son culte et de hâter, si l'Eglise y consentait, sa canonisation ?

Un peu plus loin, dans la seconde partie de la *Legenda Major*, Raymond revient sur le portrait qu'il a déjà esquissé de Jacques Benincasa, pour y ajouter quelques touches. Mais cette fois, c'est Catherine qu'il consulte. Cela se sent à chaque ligne du récit et se devine entre les lignes. Jacques est malade et va mourir. Raymond rappelle comment, au cours d'incidents de l'enfance ou de l'adolescence de Catherine que nous-même rapporterons en leur temps, Jacques avait reconnu que sa fille s'était vouée de tout son cœur au service de Dieu. Depuis lors, il l'avait toujours traitée avec une respectueuse tendresse. Il recommandait continuellement à tous les membres de sa famille de ne se permettre aucune opposition aux volontés de sa fille. Aussi l'amour qui les unissait l'un à l'autre allait-il toujours croissant. Quand Jacques vit venir la mort, il mit toute sa confiance dans les prières de Catherine, sûr qu'il était d'obtenir grâce auprès de Dieu par ses soins. Et c'est en effet ce qui arriva. Catherine, à force d'instances auprès de Dieu, obtint non seulement qu'il fît une bonne mort, mais qu'il allât droit au ciel, sans passer par le feu qui purifie des plus petites imperfections d'ici-bas, mais à la condition posée par elle, et acceptée par Dieu, d'expier à sa place et d'endurer pour lui les souffrances qu'il plairait à Dieu de lui envoyer. A peine son père eut-il rendu le dernier soupir, qu'elle fut prise de points de côté qui ne la quittèrent plus jusqu'à sa mort, mais qu'elle supporta, dit Raymond, avec une patience incomparablement plus forte que ses douleurs.

Ainsi mourut Jacques Benincasa, le père de Catherine, que Raymond n'eut pas la joie de rencontrer, mais dont il nous a, en quelques traits saisissants,

dessiné la noble figure telle que Lapa, les voisins, les parents, les amis l'évoquèrent devant lui, à Sienne même, quand il vint assister au triomphe posthume de Catherine, mais telle surtout que Catherine la lui révéla, en écoutant simplement les mouvements de son cœur. Car elle aima toujours tendrement son père. Même toute petite, alors que se dessinaient déjà les grandes lignes de sa vocation, elle avait trouvé en lui un défenseur contre tous ceux, mère, frères et sœurs, qui, à la maison, prétendaient, tout en l'aimant beaucoup, lui faire suivre une autre voie que celle où Dieu lui-même l'avait engagée. Jamais elle n'oublia ce que son père fit pour elle dans ces circonstances critiques. Elle l'avait aimé jusque-là pour ainsi dire d'instinct parce qu'il était son père. Mais quand elle s'aperçut à quel point il était droit, candide, oublieux de lui-même, généreux envers les autres et soumis en tout à la volonté de Dieu; puis, quand elle le vit sortir de ses longs silences et parler en chef de famille, uniquement pour écarter d'elle les obstacles qu'on mettait à sa vocation, sa confiance instinctive se changea à son égard en une tendresse volontaire et sans bornes, où leurs deux âmes — celle du père et celle de la fille — se rejoignirent comme pour mieux se comprendre l'une l'autre et remercier Dieu ensemble de toutes les grâces reçues.

*
* *

Par tempérament, Lapa n'entrait pas dans cette intimité spirituelle. C'était une bonne mère de famille qui avait mis au monde beaucoup d'enfants et rêvait de les marier tous. Chrétienne, certes elle l'était, mais à sa façon. Elle croyait sincèrement que la meilleure manière de l'être consistait à fonder comme elle une famille nombreuse et à bien élever ses en-

fants. En dehors de cela, qui n'est déjà pas si mal, elle ne comprenait pas que Dieu pût demander autre chose à ses enfants. « Cette femme, observe Raymond. n'avait rien de la malice des hommes de notre temps, néanmoins elle s'entendait assez bien à gouverner sa maison et sa famille. « C'était une femme pratique, pour qui les petits faits de la vie quotidienne avaient chacun une réelle valeur. Elle savait observer, et rien de ce qui se passait à la maison ne lui échappait. C'est pourquoi, à environ quarante ans de distance, elle fut pour Raymond le témoin rêvé, quand il vint à Sienne, en 1384, et s'enquit, auprès de tous ceux qui l'avaient connue, des faits et gestes de Catherine pendant la première partie de sa vie. Lapa avait encore tout cela présent à l'esprit; c'était comme sa jeunesse à elle qui lui remontait à la mémoire. Ou plutôt sa mémoire, un peu parcheminée, conservait fidèlement ses premières impressions, comme ces palimpsestes séculaires dont les surcharges plus récentes n'arrivent pas à effacer la première écriture.

Interrogée par Raymond, Lapa déroule devant lui tous les faits dont elle avait été le témoin pendant l'enfance et l'adolescence de Catherine. Sans doute, il lui arrive d'en exagérer quelques-uns, d'en interpréter d'autres à sa manière, mais on peut être sûr qu'elle n'en invente aucun. « Tous ceux qui la connaissent, observe Raymond, savent sa simplicité, une simplicité telle que cette octogénaire serait incapable, à supposer même qu'elle le désirât, d'inventer quoi que ce soit. »

Autant le père de Catherine, dès qu'il se rendit compte que Dieu réservait à sa fille une vocation spéciale, s'empressa d'entrer dans ses vues et d'écarter de son chemin les obstacles dont il était semé, autant Lapa sa mère s'obstina dans son point de vue à elle qui était de marier Catherine comme ses en-

fants et même de préférence à tous les autres, parce qu'elle était sa benjamine, la préférée, la seule qu'elle eût nourrie de son lait, et dont les grâces enfantines, le charme de sa petite personne, et ses conversations de grande fille, émerveillaient son entourage. Nous dirons plus loin tout ce que Lapa entreprit pour arriver à ses fins; tout le chagrin qu'elle ressentit de n'y point réussir, et les plaintes si profondément humaines qui échappèrent à son cœur de mère lorsqu'elle constata qu'entre elle et Dieu, pour décider de l'avenir de Catherine, la partie n'était pas égale; que Dieu était décidément le plus fort.

On ne peut bien saisir l'âme de Catherine, dans ce qu'elle a à la fois de divin et de profondément humain, si l'on ne prend pas garde à cette double influence, paternelle et maternelle, qu'elle a subie dès sa plus tendre enfance, et surtout, à partir de sa sixième année, lorsque se dessina nettement sa vocation religieuse. Forte de l'appui de son père, en qui le sens du divin l'emporta de bonne heure sur les vues humaines que lui inspirait l'avenir de sa fille, celle-ci a ressenti vivement, tout en cherchant respectueusement à s'y soustraire, ce que l'opposition maternelle à sa vocation recélait, dans son fond, d'humanité véritable. Lapa, sa mère, appréciait certainement à sa valeur la vie chrétienne; mais, comme nous l'avons déjà indiqué, avant tout elle était mère, et, dans les limites où une mère chrétienne a le droit et le devoir de songer à l'avenir de sa fille et de l'y préparer, elle ne voyait rien au delà du mariage et de la vie de famille. Voilà pourquoi elle voulait que Catherine se mariât, qu'elle fondât un foyer, qu'elle prît un mari digne d'elle, eût de lui de nombreux enfants et les élevât dans la crainte et l'amour de Dieu. Catherine avait trop de bon sens pour ne pas sentir ce que cette manière d'envisager les

choses avait de respectable, humainement parlant. Sans doute elle aurait à en souffrir, puisque Dieu l'appelait à une autre destinée; mais cela ne l'empêcha jamais d'entourer sa mère de sa plus filiale affection, ni de lui obéir, toutes les fois que cette obéissance ne contrecarrait pas directement celle qu'elle devait à Dieu.

« Même si tu dois en mourir, disait Lapa à sa fille, tu dois prendre un mari. » Et quand elle entendait Catherine se meurtrir à coup de discipline : « Ma fille, ma fille, s'écriait-elle, en s'arrachant les cheveux, tu veux donc mourir. Qui ose me prendre ainsi ma fille, ma fille à moi ? » Alors, prise de pitié, elle lui prodiguait sa tendresse; insistait pour qu'elle dormît, sans tant de pénitences et de prières prolongées.

Qui pourrait penser que, malgré sa volonté de suivre sa vocation, Catherine ait été insensible à cet amour maternel ? Nous avons au contraire mille raisons de croire qu'elle a tout fait pour ne pas le blesser directement; qu'elle s'est montrée d'autant plus affectueuse envers sa mère, qu'elle se sentait obligée en conscience d'échapper à son farouche dessein de la marier malgré elle. Toute son habileté consista, à force de tendresse, à amener lentement sa mère à changer d'avis; à lui faire comprendre qu'elle devait aimer l'âme de sa fille plus encore que son corps, parce que les biens spirituels l'emportent en valeur sur les biens corporels. Mais il lui faudrait beaucoup de temps et beaucoup d'affection pour en arriver là. Elle ne se faisait pas d'illusions sur ce point.

Nous avons d'elle une lettre à sa mère, écrite d'Avignon vers 1376, à la veille de son retour à Sienne, qui est à ce point de vue on ne peut plus lumineuse : « Ma chère maman, lui écrit-elle, j'ai

désiré d'un grand désir de vous revoir, vous, la vraie mère non seulement de mon corps, mais de mon âme. Si vous aimez plus mon âme que mon corps, vous éviterez ainsi toute tendresse désordonnée, et vous souffrirez moins de mon absence corporelle. Au contraire vous trouverez là plutôt de la consolation, et voudrez pour l'honneur de Dieu partager mes fatigues. De cette façon vous accroîtrez dans votre âme la grâce et la vertu de Dieu... Vous savez que je dois suivre la volonté de Dieu, et je sais que vous voulez que je la suive. Or la volonté de Dieu fut que je partisse, départ à coup sûr mystérieux, mais qui n'a pas été sans fruit ni sans grande utilité. C'est pour obéir à la volonté de Dieu et non d'un homme, que je suis partie, et qui oserait prétendre le contraire, soutiendrait une erreur et non la vérité... Rappelez-vous ce que vous avez fait humainement parlant quand vos fils vous quittaient pour s'enrichir de biens temporels; et maintenant qu'il s'agit d'acquérir la vie éternelle, cela vous semble si lourd que vous en mourrez, dites-vous, si je ne vous réponds pas bientôt... Allons, élevez un peu votre cœur et votre affection vers cette douce et sainte croix qui nous délivre de toute fatigue : acceptez de bon cœur un peu de peine ici-bas pour éviter les peines infinies méritées par nos péchés. Cherchez votre force dans l'amour du Christ en croix, et ne vous croyez pas abandonnée ni par Dieu ni par moi... » (23)

Il se dégage de cette lettre un parfum de tendresse humaine profonde et en même temps un accent d'autorité surnaturelle émouvant. C'est justement le secret de Catherine de savoir mêler ainsi, sans heurt ni contradiction, ces deux sentiments en apparence si opposés. D'un côté, on sent battre le cœur d'une vraie fille pour sa mère, et de l'autre, on a plutôt l'impression d'une mère qui fait la leçon à sa fille.

Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'elle s'est toujours comportée ainsi à l'égard de sa mère, même quand elle était toute petite. Un fait, raconté par Raymond de Capoue, en dit long sur ce point, et nous révèle l'âme d'une sainte qui a toujours su harmoniser dans son cœur les exigences de son amour de Dieu avec celles de l'affection qu'un enfant doit naturellement à sa mère, même à un âge où il semble incapable d'un pareil discernement.

« C'était, nous dit son biographe, entre la septième et la dixième année de Catherine. Sa mère, voulant faire célébrer une messe en l'honneur de saint Antoine, appela sa fille et lui dit : « Va « à l'église paroissiale, demande au prêtre notre curé « qu'il célèbre ou fasse célébrer cette messe, et offre « sur l'autel tant de cierges et tant d'argent ». A ces paroles, la pieuse fille, qui exécutait si volontiers ce qui était à l'honneur de Dieu, s'en va de bon cœur et bien vite à l'église. Elle aborde le curé et lui fait la commission de sa mère; mais, charmée d'entendre cette messe, elle y assiste jusqu'à la fin et ne rentre chez elle qu'après l'office terminé. Cependant, cela ne convenait pas à sa mère, qui aurait voulu la voir rentrer à la maison dès que sa commission serait faite. Aussi Catherine fut-elle mal accueillie. Usant d'un dicton populaire du pays à l'égard des retardataires, sa mère lui dit : « Maudites soient les « mauvaises langues qui m'assuraient que tu ne reviendrais pas ». Interloquée, Catherine garde d'abord le silence; mais, quelque temps après, elle prit sa mère à part et avec beaucoup de gravité et d'humilité, lui dit : « Ma chère maman, quand j'accomplis insuffisamment ou que j'excède vos ordres, « frappez-moi, afin que je sois plus prudente à « l'avenir, cela est convenable et juste. Mais, je vous « en supplie, ne prenez pas prétexte de mes défauts

« pour maudire qui que ce soit, bons ou mauvais. « Cela ne convient pas à votre âge et m'afflige le « cœur. » (24)

Tant de sagesse et d'affection tout ensemble dans une enfant si jeune ne laissa pas d'étonner Lapa qui, après avoir su de la bouche même de Catherine le motif pieux de son retard, s'empressa de raconter cette histoire à Jacques son époux. Celui-ci, comme jadis Marie à Bethléem devant les merveilles de la crèche, bénit Dieu sans rien dire, conservant toutes ces choses dans son cœur (25).

Maintenant que nous connaissons le père et la mère de Catherine; que nous savons que tous deux l'aimaient tendrement, mais chacun à sa façon — le premier avec des vues plus surnaturelles, la seconde avec des exigences trop humaines — nous comprendrons mieux la nature forte et prudente de Catherine qui, pour ne pas perdre l'équilibre dans le drame familial que sa vocation précoce va bientôt faire éclater, saura concilier au jour le jour l'amour sans réserve qu'elle doit à Dieu, avec l'affection respectueuse que Dieu lui-même impose aux enfants à l'égard des parents. Comme le pilote, sur un navire ballotté par la tempête, doit manœuvrer habilement pour le soustraire aux assauts des vagues sans lui faire perdre dans ce jeu dangereux son orientation et sa vitesse, ainsi Catherine, pour faire face à l'orage que déchaînera sa vocation, saura être à la fois assez souple pour ne pas heurter de front les desseins maternels tout en y échappant, et assez énergique pour ne rien lui céder sur le chapitre de l'amour de Dieu et de la vie exceptionnelle où, de par la volonté expresse de Dieu, dès l'âge de six ans, elle se trouvera engagée.

*
* *

Personne ne s'étonnera que nous ne sachions pas grand'chose de la vie de Catherine avant sa sixième année, hormis qu'elle était gracieuse et d'une rare précocité de jugement. Le Bienheureux Raymond, qui ne perd pas une occasion d'exalter sa fille, et de retrouver jusque dans sa plus tendre enfance les traces de sa grandeur future, nous raconte que, toute petite, elle eut une dévotion particulière envers la Vierge Marie, et qu'elle prit alors l'habitude, en montant les escaliers, de réciter à chaque marche l'*Ave Maria.* A vrai dire, on a l'impression, en le lisant, qu'il ne devait pas être très au courant des usages du pays, car il présente les particularités de cette dévotion comme une manifestation caractéristique de la piété de Catherine, alors qu'à Sienne en particulier les enfants avaient l'habitude de réciter ainsi l'*Ave Maria* en montant les escaliers.

En réalité la dévotion envers la Sainte Vierge était très répandue, surtout depuis le treizième siècle, dans toute la chrétienté, et elle avait été importée de bonne heure à Sienne. Des vies de saints ou de saintes de cette époque en font foi (26), de même que des monnaies, datant de 1260, et frappées à l'effigie de Sienne, portant en exergue, à côté de « Sena vetus », l'appellation suggestive de « Civitas Virginis » (27), la Cité de la Vierge, comme Raymond lui-même se plaisait à la nommer.

Tout cela donne évidemment à penser que le fait raconté par lui de la dévotion de Catherine envers la Sainte Vierge, alors qu'elle n'avait que cinq ans, est exact ; mais il n'en est pas moins vrai que cette dévotion, même sous la forme rapportée par Raymond, était alors d'usage courant à Sienne, comme dans le monde chrétien. Pour ne citer qu'un exemple tiré des Annales de l'Ordre de saint Dominique, rappelons que sainte Marguerite de Hongrie, morte

en 1270, à chaque fête de la Sainte Vierge et durant l'octave, lui offrait mille salutations angéliques, en accompagnant chacune d'elles de prostrations (28).

La dévotion mariale de Catherine n'est donc pas douteuse; mais elle était conforme aux traditions et aux usages des familles siennoises à cette époque, où on l'utilisait, au foyer, comme un moyen efficace d'éducation religieuse.

Ceci dit, venons-en tout de suite au fait, vraiment caractéristique celui-là, de l'enfance de Catherine, sur quoi tous les documents sont d'accord (29), et qui eut sur toute sa vie une influence décisive : nous voulons parler de la première vision qu'elle eut à six ans, un soir de l'année 1352, alors qu'elle regagnait la maison paternelle, en compagnie de son jeune frère Stefano, après une visite à sa sœur aînée, Bonaventura, qui, mariée, demeurait à l'autre bout de la ville, près de la tour Sant'Ansano.

Une vieille fresque, encadrée dans la pierre, à l'endroit précis où l'on tourne l'escalier large, mais assez raide, qui conduit à Fontebranda, représente, ou plutôt laisse deviner deux figures, celle de Catherine agenouillée, et celle d'un jeune garçon, son frère Stefano. Sous la fresque on lit cette inscription : « Tandis que sainte Catherine Benincasa, âgée de six ans seulement, rentrait chez elle avec son frère, le Christ lui apparut au-dessus de l'église des dominicains, de l'autre côté de la vallée, sous l'apparence de son représentant terrestre, entouré des saints apôtres Pierre, Paul et Jean, et il lui donna sa bénédiction » (30).

Voici, d'après les documents contemporains, ce que vit exactement la petite Catherine au moment précis où, tournant le large escalier aux marches de briques, elle arrivait sur la place où se trouve Fontebranda, la fameuse fontaine située non loin de sa

maison, où l'eau bouillonne encore dans la profonde vasque, et où femmes et jeunes filles continuent de venir comme autrefois, avec les mêmes gestes, remplir d'eau leurs cruches.

« Ayant levé les yeux, elle aperçut, de l'autre côté de la vallée, au-dessus du chevet de l'église des Frères-Prêcheurs, un trône magnifique disposé avec une pompe royale; et, sur ce trône, Jésus-Christ, le Rédempteur du monde, couronné de la tiare et revêtu des ornements pontificaux. Auprès de lui se trouvaient les princes des apôtres Pierre et Paul, et saint Jean l'Evangéliste. A cette vue Catherine s'arrête, frappée d'étonnement, et contemple son Sauveur qui se manifestait si miraculeusement à elle pour lui prouver son amour. Alors il abaissa son regard sur elle, lui sourit amoureusement, étendit sa main droite et traça le signe de la croix, comme fait l'Evêque quand il donne sa bénédiction. Et si puissante fut cette bénédiction de l'Eternel que, ravie, hors d'elle-même, l'enfant qui, par nature, était timide, resta là, sur la voie publique, les yeux levés vers le ciel, au milieu du va-et-vient des hommes et des animaux.

« Cependant son frère continuait sa route, convaincu qu'elle le suivait, lorsque tout à coup il s'aperçut qu'elle n'était plus à ses côtés et, se retournant, il vit sa sœur très loin en arrière, immobile, regardant le ciel. Il l'appela tout d'abord, mais, comme elle semblait n'y prêter aucune attention, il revint sur ses pas l'appelant toujours; puis, voyant que cela ne servait à rien, il la saisit par le bras et lui demanda : « Que fais-tu ici, pourquoi ne viens-tu « pas ? » Alors Catherine sembla s'éveiller d'un profond sommeil; elle baissa les yeux un instant et répondit : « Ah ! si tu voyais ce que je vois, tu « ne me troublerais pas ainsi ». Et de nouveau elle regarda le ciel, mais la vision avait disparu et la

petite fille se mit à pleurer amèrement et à se reprocher de s'être laissé distraire. » (32)

A la fin du second chapitre de la *Legenda Major* où, parmi d'autres faits qui se rapportent à l'enfance de Catherine, Raymond a décrit celui-là, il nous avertit que tous ces faits, sauf celui, un beau jour, de la fuite de Catherine hors de Sienne, « dans le désert », et son retour miraculeux à la maison, le soir même — ont eu beaucoup de témoins, tout d'abord son premier confesseur — Tommaso della Fonte — nourri pendant son enfance dans la maison de la sainte; puis un grand nombre de femmes dignes de foi, ses voisines ou ses parentes.

Il est évident que Raymond n'entend parler ici que des témoins auriculaires, ceux à qui Catherine a fait personnellement des confidences et qui les ont ensuite propagées autour d'eux. Car, en fait de témoins oculaires, il n'y en a pas eu d'autres que Catherine elle-même; elle fut la seule à voir, au-dessus de l'église de Saint-Dominique, le Christ entouré des apôtres Pierre et Paul et de saint Jean l'Evangéliste. Son frère Stefano lui-même qui, pendant ce temps-là, a continué sa marche vers la maison paternelle, et n'est revenu sur ses pas que pour secouer Catherine et l'arracher à son extase, n'a personnellement rien vu, ni rien su.

De telle sorte que le récit de cette première vision, dont les détails nous ont été transmis par les tout premiers biographes de Catherine, ne s'appuie en dernière analyse que sur son témoignage personnel. Mais que vaut ce témoignage ? Toute la question est là, et elle n'a pas échappé à Raymond. En effet, vingt ans plus tard, lorsqu'il fut nommé son directeur spirituel à une époque où précisément ses visions se multipliaient, une de ses premières préoccupations fut de tirer cela au clair et de savoir ce qu'il devait

en penser. Il ne nous cache pas « qu'il fut souvent et de bien des façons tenté d'incrédulité... » « Il me vint à l'esprit, nous dit-il, que nous étions au temps de cette troisième bête à peau de léopard qui symbolise les hypocrites. (Apoc., XIII, 2.). Au cours de ma vie, j'avais rencontré de ces hypocrites, surtout parmi les femmes dont la tête tourne facilement et qui offrent plus de prise aux séductions de l'ennemi... Voici ce qui me vint alors subitement à l'esprit. Si je pouvais constater sûrement que les prières de la sainte m'obtiennent du Seigneur une contrition extraordinaire de mes péchés, plus grande que la contrition commune qui m'est habituelle, j'aurais un signe irrévocable que toutes les œuvres de cette vierge viennent de l'Esprit Saint. »

Alors Raymond, sans rien révéler à Catherine de ce qui le concernait personnellement, nous raconte qu'il lui demanda aussitôt de prier Dieu efficacement pour qu'il obtînt cette contrition parfaite, mais qu'il ne serait pas satisfait s'il ne recevait de Dieu une Bulle d'indulgence comme on en reçoit de la Curie romaine.

« Qu'entendez-vous par là ? lui dit Catherine. Raymond lui répondit qu'il voulait, comme signe de pardon lui tenant lieu de Bulle, une grande et extraordinaire contrition de ses péchés. Sur quoi Catherine sourit et lui assura qu'elle obtiendrait sûrement pour lui cette grâce, ce qui eut lieu en effet dès le lendemain, au cours d'une visite qu'elle lui fit, et à un moment où Raymond, assez mal en point ce jour-là et préoccupé de sa santé, ne songeait plus du tout à la fameuse Bulle d'indulgence de la veille. Tout à coup il se vit comparaître, en esprit, au tribunal du juste Juge et infailliblement condamné à mort; mais en même temps il se vit l'objet de la clémence de ce Juge infaillible qui convertit sa mort en vie, sa

crainte en espérance, sa douleur en joie, par la seule grâce de son infinie bonté. Aussitôt il éclata en sanglots et répandit tant de larmes qu'il crut que son cœur allait se rompre dans sa poitrine.

Catherine qui, vraisemblablement, avait tout deviné des intentions de Raymond et n'était venue que pour cela, remarque Raymond lui-même, le laissa se rassasier de ses sanglots et de ses larmes. Alors il se souvint tout à coup de sa demande de la veille et de la promesse de sa fille. Se tournant aussitôt vers elle, il lui demanda : « Est-ce là la Bulle que j'ai sollicitée de vous, hier ? — Oui, répondit-elle, c'est la Bulle »; puis, lui touchant l'épaule de la main, Catherine ajouta : « Souvenez-vous des dons de Dieu » et se retira. « J'atteste devant Dieu, conclut Raymond, que je ne mens pas. » (32).

A partir de ce jour-là, le confesseur de Catherine fut rassuré sur la valeur du témoignage de sa fille, et sur la réalité de ses visions.

En ce qui concerne la toute première, celle de Fontebranda, nous avons une autre preuve de sa réalité qui, bien qu'elle soit d'un autre ordre, n'en est pas moins convaincante, à savoir le changement profond et radical qui s'opéra alors et subitement dans l'esprit et dans la vie de Catherine. Raymond lui-même, fort de sa Bulle d'indulgence et des confidences qu'en sa qualité de confesseur il reçut de sa pénitente, nous affirme que l'influence de cette première vision fut si grande sur elle que l'amour de Dieu s'alluma dans son cœur au point d'en extirper radicalement tout amour du monde. Un an plus tard, elle faisait vœu de virginité. S'étant retirée dans un lieu secret où elle pouvait parler haut sans être entendue, et s'adressant directement à la Mère de Dieu, voici en quels termes clairs et vibrants elle émit son vœu : « O bienheureuse et très sainte Vierge, vous

avez été la première des femmes à consacrer votre virginité au Seigneur par un vœu perpétuel, et vous avez reçu de lui la grâce unique d'être la Mère de son Fils unique. Je supplie votre ineffable piété de ne pas regarder mes mérites, de ne pas considérer ma petitesse, mais de m'accorder quand même la grâce de recevoir pour époux Celui qu'appellent toutes les fibres de mon cœur, votre Fils, la sainteté même, notre unique Seigneur Jésus-Christ. Je lui promets, ainsi qu'à vous, de n'accepter jamais d'autre époux et de lui garder, dans la mesure de mes forces, ma virginité perpétuellement intacte. » (33)

Comment douter du témoignage d'une enfant de six ans que sa vision détermine ainsi à changer radicalement de vie, et à ne prendre jamais d'autre époux que Jésus-Christ, alors qu'elle savait, pour l'avoir souvent entendu dire à la maison, que sa mère était résolue à la marier un jour coûte que coûte et qu'elle était sûre qu'en heurtant ainsi de front la volonté maternelle, elle allait déclencher un drame familial et provoquer contre elle-même une lutte sans merci !

Il faut croire que « ce qu'elle a vu » pour ainsi dire à l'improviste, quand elle regagnait paisiblement son logis en compagnie de son petit frère Stefano, a dépassé de beaucoup tout ce que peut imaginer une enfant de six ans, pour que, du jour au lendemain, cette enfant soit devenue, non pas peut-être une vieille femme de soixante-dix ans comme le déclare Raymond avec emphase, mais une jeune fille courageuse, intrépide, dont la volonté définitivement éclairée ne se laissera plus jamais fléchir par aucun obstacle, intérieur ou extérieur, sauf une fois, en passant, sous l'influence de sa sœur aînée, Bonaventura, qui, voulant seconder les desseins de sa mère, abusera de son affection auprès de Catherine pour

tenter de la faire changer d'avis et renoncer à son vœu de virginité.

Essayons donc de comprendre « ce qu'elle a vu » sur l'église des dominicains lorsque, laissant en plan son petit frère et insensible au bruit et au va-et-vient de la place de Fontebranda, elle s'arrêta tout à coup, s'agenouilla, et, les yeux fixés sur l'apparition miraculeuse, s'extasia.

*
* *

D'abord elle a vu Dieu, en la personne de Jésus, son Fils unique, qui, par amour des hommes et pour racheter leurs péchés, s'est fait homme lui-même, a voulu mourir sur la croix, et y verser son sang jusqu'à la dernière goutte. Ceux qui se sont familiarisés avec la doctrine de sainte Catherine, telle que la révèlent ses nombreuses lettres et le Dialogue, ne peuvent mettre un instant en doute que, dès cette première rencontre, Catherine n'ait vu avant tout dans Jésus-Christ, le Sauveur, celui sur lequel toute sa vie, elle concentrera son amour, en le choisissant, à sept ans, pour unique époux, et, par une offrande totale d'elle-même, en souffrant avec lui et comme lui, pour le salut des pécheurs, jusqu'à son dernier soupir. Sans parler de la grâce divine qui du dedans lui fit pénétrer le sens profond de cette apparition, elle comprit d'elle-même, à certains signes extérieurs, ce que Jésus-Christ voulait d'elle en lui souriant et en la bénissant. Il l'invitait en somme à se consacrer à lui et à son Eglise pour le salut des âmes.

Rappelons en effet qu'il lui apparut coiffé de la tiare et revêtu des ornements pontificaux, donc en qualité de Pontife, de Chef de l'Eglise, de ce corps mystique dont il est la tête et dont les fidèles sont les membres. En outre, il était accompagné de ses trois plus grands apôtres : Pierre, son Vicaire, le

chef visible de l'Eglise, le « doux Christ sur la terre », comme Catherine dira plus tard en parlant du Pape, son successeur : Pierre à qui Jésus, dans un élan de tendresse et avec l'accent de l'autorité suprême, avait confié ses brebis et ses agneaux (34); Paul, l'apôtre des Gentils qui, une fois converti par Jésus-Christ, se donna entièrement à Lui, frémissant d'amour et d'enthousiasme et se vantait fièrement de ne plus connaître que Jésus et Jésus crucifié; de ne vivre sous son inspiration que pour travailler au salut des âmes, selon ces magnifiques paroles qu'il écrivit un jour aux Romains : « Tous les commandements se réunissent dans cette sentence : « Tu « aimeras ton prochain comme toi-même »... « L'amour est la plénitude de la loi » (35); enfin, l'apôtre Jean, le disciple bien-aimé, dont la tête avait reposé sur le cœur de Jésus et qui, lui aussi, durant les dernières années de sa vie, alors qu'il ne pouvait plus écrire, ni faire de longs discours, répétait sans cesse à ses disciples : « Aimez-vous les uns les autres », en ajoutant : « c'est le précepte du Seigneur, si vous accomplissez ce seul commandement, cela suffit » (36).

Cette vision était donc parfaitement claire et Catherine ne pouvait s'y méprendre. Le Sauveur, entouré de ses apôtres, venait lui révéler sa propre vocation. Elle aussi devrait consacrer sa vie à l'apostolat. Son cœur, enflammé par l'amour de Jésus-Christ, brûlerait aussi d'amour pour son Eglise, et se donnerait tout entier au salut des âmes.

Mais où, et de quelle manière ? Dans l'Ordre de saint Dominique évidemment, et selon l'esprit de son Fondateur. C'est pour cela que Jésus lui apparaît sur l'église des dominicains, comme s'il voulait lui dire : « Ma fille, ma volonté est qu'un jour tu fasses partie de cet Ordre essentiellement apostolique. Il y a un siècle, sous mon inspiration, Dominique l'a

fondé uniquement en vue de sauver les âmes, de les arracher à l'hérésie, et de raviver, avec leur foi, leur amour de Dieu. Depuis lors ses fils ont fait merveille et sont partout, non seulement en Europe, mais jusqu'en Extrême-Orient. Pendant qu'ils prêchent et mènent le bon combat, de saintes femmes revêtues de leur blanche livrée, prient jour et nuit et font pénitence à leur intention dans des monastères appropriés, loin des bruits et des préoccupations du monde. D'autres, tout en restant dans le monde, y portent l'habit des prêcheurs sous le nom de tertiaires et collaborent avec eux et sous leur direction, au salut des âmes. Il y en a ici à Sienne qui, sans le savoir, t'attendent. »

Evidemment, ce jour-là — le jour de la vision — Jésus n'a pas tenu à Catherine ce langage précis : il s'est contenté de lui sourire amoureusement et de la bénir. Mais ce langage était virtuellement contenu dans le fait de l'apparition sur l'église des dominicains. Catherine elle-même ne tardera pas à s'en apercevoir, à supposer qu'elle n'en ait pas eu alors la moindre intuition.

En effet, dès qu'elle eut fait vœu de virginité, moins d'un an donc après cette merveilleuse vision, l'amour divin qui s'était allumé en elle et l'avait poussée à se mortifier, à se donner la discipline, à l'exemple des Pères du Désert, de quelques saints et en particulier du bienheureux Dominique (37) enflamma son cœur d'amour pour les âmes. Elle se mit à aimer particulièrement les saints qui avaient travaillé à les sauver. C'est alors, nous dit Raymond, « que le Seigneur lui apprit par *révélation*, que le bienheureux patriarche Dominique avait institué l'Ordre des Frères Prêcheurs pour la défense jalouse de la foi et le salut des âmes » (38).

On a discuté à perte de vue sur ce texte, et en

particulier sur le mot « révélation » qui s'y trouve employé pour désigner la façon dont Catherine aurait connu l'Ordre des Frères Prêcheurs. Certains ont pris cette expression à la lettre, comme si Dieu, en personne, sans intermédiaire, lui avait raconté de vive voix l'histoire de saint Dominique (39) ; d'autres ont expliqué qu'elle l'avait apprise « grâce à une inspiration géniale et divine » qui lui aurait permis en même temps de « dégager de la vie des saints l'économie, la raison d'être, la fin, la méthode à suivre dans la vie ascétique » (40). C'est à la fois trop et trop peu.

Nous ne ferons pas au bienheureux Raymond de Capoue l'injure de croire, comme certains se sont permis de le faire, qu'à dix pages d'intervalle, dans son récit, il ait pris plaisir à se contredire. En effet, au chapitre second de son livre, après avoir décrit la vision de Catherine sur le chevet de l'église des Frères Prêcheurs, et noté la vive réaction qui se fit dans son esprit et dans son cœur aussitôt après, Raymond observe que Catherine, déjà à ce moment-là, apprit directement du Seigneur, *sous le seul influx de l'Esprit Saint,* la vie et les mœurs des Pères du Désert, de quelques saints, entre autres de saint Dominique.

Nous saisissons ici sur le vif ce que veut dire exactement l'auteur, lorsqu'il affirme que Catherine a appris *directement du Seigneur* quelque chose; ou encore, comme il s'exprime un peu plus loin, par *révélation;* il veut dire, et il le dit ici expressément, que ce fut « sous le seul influx de l'Esprit Saint » autrement dit sous l'inspiration du Saint-Esprit.

Il n'est donc pas besoin de solliciter son texte pour lui donner une signification claire, sans recourir nécessairement à des révélations proprement dites

dans lesquelles Dieu serait apparu en personne à Catherine pour lui apprendre lui-même, directement, ce qu'il voulait qu'elle sût, comme ferait un instituteur à un élève de choix.

A six ans, après la première vision, Catherine n'est préoccupée que de se mortifier, de faire pénitence, afin de mettre à l'épreuve son amour de Jésus-Christ. Alors l'Esprit Saint lui inspire d'imiter, dans leurs mortifications et leur esprit de pénitence, les Pères du Désert, certains saints, et entre autres saint Dominique.

Un an plus tard, après avoir fait vœu de virginité, elle se sent prise d'amour et de zèle pour les âmes. Alors de nouveau le Saint-Esprit lui inspire de recourir à saint Dominique, et, par une grâce spéciale de lumière, lui fait comprendre que ce saint Patriarche a institué l'Ordre des Frères Prêcheurs spécialement pour la défense de la foi et le salut des âmes.

Cela veut-il dire qu'avant cette double inspiration de l'Esprit Saint elle n'avait jamais entendu parler ni des Pères du Désert, ni de saint Dominique ? Si l'on prend à la lettre l'expression de « révélation » employée par Raymond de Capoue, sans le correctif dont lui-même l'a fait suivre, on pourrait le penser. Mais est-il croyable que, dans une famille aussi chrétienne que la famille Benincasa, où son premier confesseur, Tommaso della Fonte, fut nourri et pour ainsi dire élevé et qu'il devait fréquenter souvent, durant l'enfance de Catherine, en même temps que d'autres religieux de tous Ordres, la petite Catherine, qui ne sait ni lire ni écrire, n'ait jamais entendu parler ni des Pères du Désert ni de la vie des saints, ni de saint Dominique, et, si elle en a entendu parler, qu'elle n'y ait pas fait attention ou n'en ait rien retenu ?

Certainement non, mais ce qu'elle en avait entendu dire, au cours des conversations de famille, ou même à l'occasion de prières et de lectures en commun, ne suffisait pas à lui « révéler » ni la profondeur de leur esprit de pénitence, ni la qualité de leur zèle apostolique. Ce fut donc, par deux fois au moins, d'après Raymond, que, « sous le seul influx de l'Esprit Saint », cela même lui fut révélé.

Pour ce qui est de saint Dominique en particulier, le cas est clair. A six ans, nous dit Raymond, sous l'influx de l'Esprit Saint, elle a appris à le bien connaître, elle a saisi à fond son esprit de pénitence. Lorsqu'un an plus tard, Dieu, suivant l'expression favorite de Raymond, lui « révèle » que saint Dominique a institué son Ordre expressément en vue de sauver les âmes, ce n'est pas pour lui apprendre ce qu'elle en sait déjà depuis l'année précédente, mais cette fois pour attirer son attention sur la mission spéciale des Frères Prêcheurs; sur l'esprit apostolique de l'Ordre, au moment où son cœur se sent transporté d'amour pour les âmes.

Cette explication du texte de Raymond de Capoue nous semble la plus conforme à sa pensée et à ses propres paroles. L'écrivain, en parlant de sa fille spirituelle et des grâces dont Dieu l'a comblée, n'a pas pensé une minute que, six siècles plus tard, une nuée de « critiques » s'abattrait sur lui pour éplucher toutes ses expressions, et les adapter à leurs propres manières de voir, ou plutôt de ne pas voir. Sa grande préoccupation a été de montrer à quel point Dieu, dès la plus tendre enfance de Catherine, l'a assistée de ses lumières et remplie de son Esprit, en vue de la préparer lentement, mais progressivement, à sa grandeur future.

Grâce à lui nous assistons au développement harmonieux de sa vocation dominicaine; nous en suivons

les moindres étapes. Nous voyons comment, après l'apparition du Sauveur et de ses apôtres préférés sur l'église des Frères Prêcheurs, Dieu l'initia du dedans, par des grâces de choix, à la vie de saint Dominique, lui révélant d'abord son esprit de pénitence, puis sa passion apostolique, en attendant que saint Dominique en personne, au milieu d'épreuves familiales de plus en plus accentuées, lui apparaisse et lui montre l'habit de l'Ordre dont bientôt elle sera revêtue.

Ce qui est certain, c'est qu'à partir du moment où elle a, de la façon que nous venons de rappeler, pénétré la vocation apostolique de l'Ordre, elle s'est appliquée à le mieux connaître; à entrer en relation avec lui. « Elle commença, nous dit Raymond, à révérer tellement cet Ordre que, voyant passer dans la rue, devant la porte de sa maison, des Frères Prêcheurs, elle remarquait les lieux où ils posaient le pied; puis, après leur passage, elle baisait avec humilité et dévotion les traces de leurs pas. D'où, dans son âme, un grand désir, toujours croissant, d'entrer dans cet Ordre, afin de pouvoir, avec les Frères et comme eux, être utile aux âmes » (41).

*
* *

Le couvent et l'église des dominicains de Sienne, au temps de Catherine, se dressaient déjà, comme une forteresse, sur l'esplanade de Camporegio, et dominaient de leur masse compacte et harmonieuse l'étroite vallée où se trouve Fontebranda. En sortant de la maison de son père, Catherine n'avait qu'à lever les yeux pour les apercevoir.

Le couvent, fondé en 1226, cinq ans seulement après la mort de saint Dominique, devint bientôt un des principaux centres de vie spirituelle et intellec-

tuelle de l'Ordre. Vers le milieu du XIVe siècle, son *Studium Generale* était fort renommé, moins encore pour le nombre de ses étudiants que pour la qualité de ses professeurs, dont plusieurs avaient fréquenté les plus célèbres Facultés d'Europe. Nous avons déjà noté que Raymond de Capoue, le futur confesseur de Catherine, y fut assigné en qualité de Lecteur en 1374 (42).

En 1354, au moment où Catherine rêvait d'entrer dans l'Ordre et d'y vivre dans un couvent de Frères, dût-elle pour cela se déguiser en homme, le couvent de Sienne possédait un certain nombre de religieux qui, tels les Frères Angelo Adimari et Bartolomeo Mantucci de Sienne, eurent sur elle une certaine influence.

La chronique de Santa Maria Novella, qui est de basse époque, mais utilise des sources anciennes, nous dit en effet qu'en 1352, Catherine, qui pourtant n'avait encore que cinq ans, se confessait au Frère Angelo Adimari. Il est certain qu'à cette date, ce Père résidait au couvent de Sienne. Il fut donc vraiment, au sens chronologique du mot, le premier confesseur de Catherine, celui auquel elle se confia quand elle était toute petite : *fanciullina,* souligne la chronique; et à partir des premières années : *da' primi anni.*

Cependant Raymond qualifie de son côté le Père Tommaso della Fonte de premier confesseur de Catherine. Qui croire ? La réponse à cette question a déjà fait couler beaucoup d'encre. Pour ne pas alourdir inutilement ce récit, nous renvoyons le lecteur à la note que nous consacrons nous-même à cette question à la fin du volume. Contentons-nous ici d'en poser les termes et d'indiquer en peu de mots dans quel sens il nous semble qu'on puisse aisément la résoudre (43).

En 1352, au temps où le Père Angelo Adimari,

assigné au couvent de Sienne, confessait la petite Catherine, le Père Tommaso della Fonte, né en 1337, élevé et nourri, comme on le sait, dans la famille Benincasa, n'avait que quinze ans, et n'était pas encore dominicain. Un de ses futurs compagnons de noviciat, Bartolomeo Dominici, qui n'avait que treize ans lorsqu'il y entra, nous dit qu'alors Tommaso della Fonte en avait plus de vingt. En admettant donc que, son noviciat terminé, Tommaso ait fait quelques années d'études régulières, il n'a pu confesser Catherine que bien tard, vers 1363 ou 1364. Tous les documents qui parlent de lui — Raymond, Caffarini, l'Anonyme de Florence — sont d'accord pour reconnaître que, sans être intellectuellement un grand clerc, il était un vénérable et saint religieux, doué de beaucoup de jugement, et auquel on pouvait se fier. D'autre part, comme il connaissait Catherine depuis sa plus tendre enfance, ayant été nourri dans sa famille, ses Supérieurs ont dû lui confier aussitôt que possible, de préférence à d'autres, sa direction spirituelle, direction qu'il a conservée jusqu'en 1374, lorsque, par décision du Maître Général et du Chapitre de Florence, Raymond lui succéda. En somme, on peut dire que Catherine n'a eu que deux directeurs de conscience, le premier, Tommaso della Fonte et, sitôt après lui, Raymond de Capoue. Tous les autres confesseurs, tels que Adimari, Bartolomeo Mantucci de Sienne, Bartolomeo Dominici, et probablement beaucoup d'autres encore, n'ont été que des confesseurs de passage, ou des auxiliaires de Tommaso della Fonte (44).

Quoi qu'il en soit d'ailleurs de cette solution qui ne force aucun texte, et s'harmonise avec d'autres faits et dates qui ne souffrent pas de discussion, il est certain que, dès sa plus tendre enfance, à partir de cinq ans au moins, Catherine connaissait déjà le chemin

de l'église et du couvent des Frères Prêcheurs. Pour s'y rendre, à partir de Fontebranda, il fallait passer par des rues tortueuses et raides dont les marches de briques rouges adoucissaient la pente. Mais, à sept ans, quand on a le cœur bien en place, on ne compte pas avec les escaliers; c'est au contraire un jeu de les escalader. Catherine, attirée par l'église et le couvent des Pères, devait les monter rapidement, comme elle le faisait quelquefois à la maison, si vite, notent ses biographes, que sa mère avait l'impression qu'elle les survolait.

Mais si elle le faisait déjà à cinq ans, avant l'apparition de Jésus et des trois apôtres Pierre, Paul et Jean, sur le chevet de l'église, à plus forte raison dut-elle le faire après, surtout à mesure que se précisait son désir d'entrer dans l'Ordre et qu'elle éprouvait le besoin d'en faire part à son confesseur. Car elle n'avait que lui à qui elle pût en parler, où à son ami d'enfance, Tommaso della Fonte, plus âgé qu'elle seulement de dix ans et qui continuait de fréquenter sa famille adoptive.

Cela signifie-t-il cependant que sa mère, qui chérissait Catherine entre tous ses enfants, ne se rendait compte de rien, des disciplines qu'elle se donnait, seule ou avec ses compagnes; ni des jeûnes et abstinences qu'elle s'imposait; ni des longs silences qu'elle observait; ni des visites au couvent des dominicains qu'elle multipliait ?

Lapa était trop avisée et curieuse pour ne pas se rendre compte de tout cela et n'en pas souffrir. Mais ce qui la vexait particulièrement, parce qu'elle y voyait comme une offense permanente à son désir de la marier un jour, c'était de constater que Catherine négligeait sa toilette, et n'avait aucun souci de sa beauté.

*
* *

Lorsque Catherine eut atteint l'âge de douze ans environ, Lapa redoubla d'insistance auprès d'elle pour qu'elle consentît à donner à son corps plus de soins. « Elle l'engagea, nous dit Raymond, et lui apprit à se laver plus souvent le visage, à tresser et à orner ses cheveux, à éviter tout ce qui pourrait ternir la fraîcheur de sa figure et de son cou, à s'occuper enfin de tout ce qui touche à la beauté d'une femme, de façon à attirer plus sûrement ceux qui seraient tentés de demander sa main. » (45)

A cette date, ni la mère de Catherine, ni ses frères et sœurs, ne soupçonnaient son vœu de virginité. En la voyant si préoccupée de dévotions et de pénitences, Lapa pouvait donc croire à un caprice de petite fille, dû à une crise de croissance ou même à une crise de conscience. Elle avait bien entendu parler, six ans plus tôt, de la vision de Fontebranda, mais n'y avait probablement pas attaché grande importance; peut-être même ne s'en souvenait-elle plus, tant elle était hantée par l'idée de marier, trois ou quatre ans plus tard, sa petite Catherine.

Voyant que ses conseils n'aboutissaient à rien, et que Catherine demeurait plus préoccupée de la toilette de son âme que de celle de son corps, elle s'entendit avec sa fille aînée Bonaventura pour venir à bout de ses résistances, et, si possible, modifier la direction de ses pensées.

Le fait est que Catherine, devant les instances et les exemples de Bonaventura qu'elle aimait beaucoup, mais qui, comme Lapa, appréciait les biens d'ici-bas sans se désintéresser pour autant de ceux de l'autre monde, consentit bientôt à prendre plus de soin de sa personne, tout en demeurant bien résolue, dans le fond de son âme, à ne jamais se marier. Son choix était

fait depuis cinq ans; elle avait choisi Jésus-Christ pour époux et n'en aurait jamais d'autre. Sur ce point, nous le savons par ses confesseurs, Catherine n'a jamais varié. Nous pensons même qu'elle céda d'autant plus facilement aux sollicitations et aux exemples de sa sœur Bonaventura, en donnant un peu plus de soin à sa toilette, qu'elle n'avait, en le faisant, aucun souci de plaire aux hommes. Elle-même l'avoua plus tard au Bienheureux Raymond qui l'interrogeait à ce sujet, et s'inquiétait de la voir exagérer le regret de ses peccadilles de jeunesse. Son seul souci était alors de faire plaisir à sa sœur qu'elle aimait particulièrement. Or, c'était cela surtout qu'elle se reprochait amèrement, d'avoir un instant préféré sa sœur à Dieu, disait-elle, en faisant par affection pour elle ce que par amour de Dieu elle n'aurait jamais dû faire.

Lorsque nous analyserons plus loin la conception que Catherine se faisait de l'amour de Dieu, et surtout que nous constaterons à quel point elle en vivait, nous comprendrons mieux ce débat de conscience et ces nuances de sentiments qui agitaient l'âme d'une enfant de douze ans.

La conscience des saints en effet a des exigences qui dépassent de beaucoup la zone sombre des péchés catalogués, mortels ou véniels, et même celle pourtant lumineuse des conseils évangéliques. Leur amour de Dieu est si pur, si désintéressé, si total que même un sentiment aussi légitime que l'affection fraternelle leur fait l'effet d'une faute, dès qu'il leur inspire des actes peu en harmonie avec lui, comme le fait d'accorder un peu trop d'attention à sa toilette, et de faire quelques concessions à la tyrannie de la mode.

Raymond de Capoue qui a confessé Catherine sur le tard, lorsqu'elle était en plein épanouissement spirituel et en pleine possession d'une doctrine de vie

très sûre et très riche, nous déclare qu'à son sens, non seulement elle n'a jamais commis de péché mortel, mais « qu'il l'a trouvée si pure de fautes vénielles que la plupart du temps il ne pouvait découvrir aucune offense dans ses confessions quotidiennes ». Néanmoins Catherine, qui n'était pourtant pas scrupuleuse, n'a cessé de pleurer jusqu'à sa mort les péchés de vanité que son affection exagérée pour sa sœur Bonaventura lui avait fait commettre vers la douzième année, sans que jamais cependant l'idée lui soit venue, à cette époque-là, de plaire à quiconque et de renoncer à son vœu de virginité.

Déjà, à ce trait de sa prime adolescence, on reconnaît Catherine tout entière. A la voir si bouleversée d'avoir, presque sans s'en douter, osé mettre en balance un instant l'affection qu'elle devait à Dieu avec celle qu'elle nourrissait pour sa sœur, on peut deviner ce qu'elle deviendra un jour, lorsqu'elle aimera Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, et subordonnera tout, dans son existence, à un pareil amour. Sa vie personnelle en sera intérieurement transformée, et du même coup sa vie apostolique décuplée.

Alors elle aimera son prochain comme soi-même pour Dieu, d'un amour si explosif, peut-on dire, qu'il allumera le feu de la charité dans l'âme de tous ceux qui, pécheurs ou non, auront le bonheur de l'approcher.

Mais n'anticipons pas. Revenons plutôt au temps où Bonaventura, par ses supplications et ses exemples, finit par séduire l'âme de sa petite sœur, et lui inspirer presque à son insu de s'attifer un peu plus et de se laver un peu mieux, sans autre souci que de la contenter.

A ce moment-là, observe Raymond, la ferveur de la prière et des méditations de Catherine s'attiédit

quelque peu. Combien de temps cela dura-t-il? Il est assez difficile de le préciser. Cependant, d'après Raymond de Capoue, cela aurait duré jusqu'à la mort de Bonaventura, survenue en 1362, à la suite de couches malheureuses.

Catherine avait alors environ quinze ans. Cette mort prématurée de sa sœur aînée fut pour elle comme un coup de foudre qui, en une minute, mit fin à la vie en partie double qu'elle menait depuis longtemps, travaillée d'un côté par son affection fraternelle et de l'autre par les exigences impérieuses de sa vocation. Celle-ci fut la plus forte. Rendue à elle-même, Catherine reprit de plus belle ses habitudes de pénitence et céda de nouveau à son besoin de solitude. Elle se livra d'autant plus aux mortifications corporelles qu'elle avait à expier ses péchés et à prier pour le repos de l'âme de sa sœur qui ne l'avait poussée délibérément dans la voie de la vanité que parce qu'elle ignorait l'existence de son vœu de virginité, et, comme leur mère Lapa, ne songeait qu'à la marier.

Bonaventura en effet, sans être une sainte, comme certains l'ont prétendu, n'était pas non plus une mauvaise femme, comme d'autres voudraient nous le faire croire. Rappelons-nous qu'elle ne pouvait supporter dans sa propre maison que même son mari et ses joyeux compagnons se permissent des conversations plus ou moins scabreuses. Cela la rendait malade. Mais, comme les Siennoises de son temps, et, peut-on dire sans malice, comme les femmes de tous les temps, elle croyait pouvoir sacrifier à la tyrannie de la mode sans rien sacrifier de ses devoirs d'épouse chrétienne. D'autre part, nous savons qu'au XIVe siècle, même dans une ville aussi catholique que Sienne, la facilité des mœurs, dans certains milieux mondains, allait de pair avec la vivacité de la foi. Il fallait beaucoup de force de caractère à une femme chré-

tienne, comme l'était Bonaventura, pour conserver des mœurs intactes tout en cédant aux séductions de la mode sur le chapitre de la toilette. Alors, comme aujourd'hui, pour créer, entretenir ou augmenter leur beauté, les femmes pratiquaient l'art difficile de se maquiller, de teindre et de tresser leurs cheveux, de s'habiller à peine tout en se couvrant de parures de prix, d'or et de diamants. Chrétienne, comme on l'était dans sa famille, Bonaventura n'a probablement jamais dépassé sur ce point les limites permises ; mais, dans ces limites, elle ne s'est pas fait scrupule de suivre la mode et d'engager Catherine à en faire autant. Lorsqu'elle fut morte, sa petite sœur n'eut pas de cesse qu'elle n'eût obtenu de la miséricorde de Dieu le salut de l'âme de Bonaventura. Elle multiplia à cette intention ses prières et augmenta ses pénitences jusqu'à ce qu'elle fût exaucée.

*
* *

Une fois assurée par Dieu même du salut éternel de sa sœur, elle redonna tout son temps et ses soins à sa vie religieuse. Le projet de vocation dominicaine qu'elle avait laissé sommeiller pendant ces dernières années, se réveilla tout à coup, plus vif et plus entraînant que jamais. Si cela n'avait dépendu que de Catherine, elle l'eût réalisé sur-le-champ. Mais Lapa, sa mère, veillait. A quinze ans, sa fille était, selon elle, en âge de se marier; on allait sans tarder lui trouver un époux. Placée ainsi entre l'appel de Dieu à la vie religieuse et la ferme volonté de sa mère de la marier malgré elle, Catherine se sentit écartelée. Plus elle redoublait de prières et de mortifications, plus sa mère se montrait intraitable et obstinée. Il est remarquable que, dans cette sorte de duel tragique qui engageait sa destinée éternelle plus encore que

son avenir temporel, Catherine ne se départit jamais un instant de son calme, ni du respect qu'elle devait à sa mère. Plus celle-ci criait, plus elle se taisait. Aux sarcasmes, aux impatiences, aux colères de sa mère, sa fille répondit par le silence, une patience sans bornes, et une infinie douceur. Néanmoins, que ce fût dans un sens ou dans l'autre, il fallait en finir. Il y allait de l'intérêt de tous et de la paix de la famille.

Catherine, ne sachant que faire, et Lapa au contraire étant décidée à tout, on convint de part et d'autre de demander conseil à un Père dominicain. Raymond ne le nomme pas, mais il n'est pas difficile de l'identifier. Aucun n'était plus indiqué que Tommaso della Fonte, l'ami de la famille Benincasa depuis toujours. C'est pourquoi sans doute les *Miracoli* n'hésitent pas à le nommer, et la tradition non plus ne s'y est pas trompée. D'une part, Tommaso della Fonte connaissait bien Lapa; d'autre part, il avait la confiance de Catherine. Il savait que la première ne renoncerait à marier sa fille que si ce projet de mariage s'avérait impossible, et il connaissait assez Catherine pour savoir que sa résolution de demeurer vierge, après son vœu, était inébranlable. Alors il donna à Catherine le seul conseil qui pût, provisoirement du moins, favoriser ses vœux, et contrecarrer les projets de Lapa : celui de se couper les cheveux. Le conseil était bon et Catherine ne se le fit pas dire deux fois. Elle rentra dans sa chambre, prit des ciseaux, et fit tomber avec entrain cette blonde chevelure dont sa mère était si fière, et que Bonaventura aussi lui avait appris peut-être à teindre, en tout cas à tresser et à orner. L'opération terminée, elle jeta un voile sur sa tête et se prépara, dans la prière et la pénitence, à toutes les consé-

quences prévues ou imprévues que cet acte entraînerait fatalement.

Tous les documents sont d'accord sur le fait que nous venons de rappeler, à de légères variantes près. Catherine a-t-elle coupé elle-même ses cheveux, comme l'affirme Raymond, ou s'est-elle fait aider par une autre ? Est-ce elle, qui, l'opération faite, a ôté spontanément son voile devant sa mère, ou celle-ci, qui, soupçonnant la vérité à la vue du fameux voile, le lui a arraché de force ? Qu'importe ? La seule chose intéressante pour quiconque veut connaître à fond l'âme de Catherine est de savoir comment, à ce grave tournant de sa vie, elle s'est comportée à l'égard de ses parents, lorsqu'ils l'abreuvèrent d'injures pour son « coup d'état », et s'acharnèrent à lui rendre l'existence on ne peut plus pénible au foyer. Or tous les témoins consultés par ses biographes s'accordent à reconnaître que jamais Catherine ne fut plus admirable de sérénité, d'abandon joyeux à la volonté de Dieu, de respect et d'obéissance envers les siens. Jamais sa maîtrise d'elle-même, dont elle puisait le secret à la fois dans son amour de Dieu, l'attachement à son vœu de virginité et la fidélité inébranlable à l'époux de son choix, Jésus-Christ, ne s'est révélée plus forte, ni son jugement plus droit. Elle réussit cette espèce de miracle, qui consistait à concilier les exigences de la volonté de Dieu avec celles de sa famille sur un point délicat où ces deux volontés s'opposaient irrémédiablement. En fin de compte, elle parvint, à force de patience, à résoudre d'aussi profondes dissonances en un parfait accord.

C'est ce qu'il nous reste à démontrer par les faits qui se sont déroulés au moment où Lapa, la mère de Catherine, s'indigna à la vue de la pauvre tête rasée de sa fille. De la sorte, on comprendra mieux la

façon dont Dieu, en permettant ce drame familial, a voulu faire prendre conscience à Catherine de sa vocation dominicaine et la préparer à la fois à cette vie intérieure profonde que rien du dehors ne viendrait plus troubler, et à cette vie apostolique dont l'ampleur et la nouveauté n'étonneront un jour que ceux qui ignoreront les sommets divins où elle a pris sa source.

* * *

Dès que Lapa s'aperçut que Catherine n'avait plus de cheveux — ces beaux cheveux qu'elle lui avait appris à soigner ! — elle entra dans une violente colère, grosse d'injures et de menaces.

« Ah ! c'est ainsi, lui dit-elle, eh bien, tu auras beau faire, ma fille, tes crins repousseront, et dût ton cœur en crever de dépit, tu te marieras. » Les frères et sœurs de Catherine, qui lui en voulaient depuis longtemps de son existence secrète et ne cessaient de lui en faire un grief, en entendant les cris poussés par leur mère, envahirent la salle de la maison où cette scène se passait, et renchérirent sur les injures maternelles. Raymond nous dit que Jacques lui-même, le père de Catherine, d'un naturel si doux, ne put non plus retenir sa colère. Catherine, sans se départir de son calme, laissa passer l'orage, remit son voile sur sa tête et regagna silencieusement sa chambre.

Alors commença contre elle une guerre impitoyable dont sa patience cependant viendrait un jour à bout. Sa mère l'attaqua aux points les plus sensibles. Elle savait que par-dessus tout Catherine aimait sa chambre, parce que là du moins elle restait libre de ses pensées, de ses sentiments et de ses gestes, dans ses rapports avec Dieu. On la lui retira, en l'obligeant à partager celle de son plus jeune frère Stefano. Sa mère n'ignorait pas qu'elle passait ses moments libres

à faire pénitence et oraison. On renvoya une fille de service, et on employa Catherine à faire à sa place les travaux les plus pénibles de la maison. Bref, on multiplia contre elle, observe Raymond, les avanies, les injures et tous les mépris qui sont habituellement les plus sensibles au cœur d'une femme.

Mais rien de tout cela n'ébranla Catherine. Elle se fit dans son cœur, sous l'inspiration de l'Esprit Saint, une cellule intérieure, bien secrète, d'où elle résolut de ne jamais sortir pour quelque affaire extérieure que ce fût. Cette cellule remplaça sa chambre, ce qui d'ailleurs ne l'empêcha pas, dans celle qu'elle partageait avec Stefano, au moment où, la nuit, celui-ci dormait d'un sommeil profond, de continuer ses veilles et ses pénitences. Puis, sous la même inspiration de l'Esprit Saint, elle transforma en pensée la maison paternelle en celle de la Sainte Famille de Nazareth. Notre-Seigneur y était représenté par son père; la Vierge Marie par sa mère; les apôtres et les disciples par ses frères et sœurs. Alors, il ne lui en coûta pas, bien au contraire, de répondre à leurs injures et à leurs mépris par une obéissance et une dévotion qui d'abord les étonna, puis les jeta dans l'admiration. Loin de se plaindre d'eux, elle courait pour ainsi dire au-devant de leurs désirs et leur obéissait avec une joie qui inondait son visage de clarté.

Cependant le jour arriva où Dieu lui-même intervint directement pour faire cesser cette guerre longue et sournoise. Ce fut le jour où Jacques, le père de Catherine, pénétra à l'improviste dans la chambre de Stefano pour y prendre quelque chose dont il avait besoin, et y surprit sa fille en prière, à genoux dans un coin. Une petite colombe, blanche comme la neige, se reposait sur la tête de Catherine. A l'entrée de Jacques, nous dit Raymond, la colombe ouvrant ses ailes, parut s'enfuir par la fenêtre de la chambre,

sans que Catherine, interrogée par son père, se fût rendu compte de la présence et de l'envol de la colombe. Jacques étonné sortit, méditant toutes ces choses dans son cœur, jusqu'au jour assez proche où, d'autorité, il allait rendre à sa fille toute sa liberté.

*
* *

En attendant, Catherine, que toutes ces épreuves avaient mûrie en l'obligeant à vivre davantage en elle-même, dans sa cellule intérieure, face à face avec Dieu, se sentit reprise par le désir d'appartenir à l'Ordre de saint Dominique. Jamais elle n'avait abandonné cette idée qui cheminait en elle depuis son enfance; mais les événements que nous avons fidèlement rapportés, dans l'ordre où il semble bien qu'ils se soient déroulés, l'en avaient un peu distraite. Il ne lui échappait pas que si Dieu, qu'elle aimait de tout son cœur, et dont elle savait qu'Il le lui rendait au centuple, l'avait éprouvée à ce point et détachée si durement du monde, voire de sa propre famille, c'était dans le dessein de l'attacher plus intimement à Lui, afin que, n'étant plus occupée que de l'aimer, elle pût en toute liberté. Le faire connaître et aimer autour d'elle, à mesure que les événements, ces humbles messagers de la volonté divine, l'exigeraient. Or c'était en quoi précisément consistait la vocation dominicaine.

Il n'est donc pas étonnant qu'à ce moment-là son désir d'entrer dans l'Ordre des Frères Prêcheurs se soit ravivé en elle, et y ait poussé de nouvelles racines. En tout cas, si nous en croyons Raymond, le plus sympathique et le plus clairvoyant de ses confesseurs, celui auquel Catherine n'a jamais rien caché des principaux événements de sa vie, ce fut aussi le moment que Dieu choisit pour l'éclairer sur sa voca-

tion et lui manifester ses desseins. Il députa auprès d'elle saint Dominique en personne, qui lui apparut en tenant dans ses mains l'habit des Sœurs dites de la Pénitence du Bienheureux Dominique, et lui dit : « Très douce fille, aie bon courage, ne crains aucun obstacle, car, très certainement tu revêtiras cet habit que tu désires ». Le même jour, consolée et fortifiée par cette vision, qui se rattachait si étroitement à la première, celle de l'apparition de Jésus et de ses apôtres sur le chevet de l'église des Frères Prêcheurs de Sienne, Catherine réunit sa famille et fit devant elle un petit discours que l'on peut résumer ainsi : « Il est temps que vous sachiez la vérité que voici. Si je me suis opposée avec tant de force au projet de mariage que vous m'aviez préparé, ce n'est pas par enfantillage, ni par caprice; c'est parce qu'il m'était impossible d'agir autrement. Voilà huit ans que j'ai fait vœu de virginité et que j'ai choisi Jésus-Christ pour époux. Maintenant plus que jamais je suis décidée à demeurer fidèle à ce vœu et à ce choix. Les pierres pourraient plutôt être amollies que mon cœur arraché à cette sainte résolution. Il est donc inutile de poursuivre sur ce point une lutte qui ne peut aboutir. Rien, ni personne, ne m'empêchera de faire la volonté de Dieu. Demandez-moi d'être votre servante, je suis toute disposée à vous servir joyeusement; ou chassez-moi de la maison, et mon époux lui-même, Jésus-Christ, qui doit être le premier servi, s'occupera de moi et ne me laissera manquer de rien. »

On devine la stupeur des parents de Catherine, de ses frères et sœurs, en apprenant de sa bouche qu'elle était liée par un vœu, et en la voyant résolue à tout pour y demeurer fidèle. Ils l'aimaient trop pour ne pas être émus et éclater en sanglots; en outre, ils étaient trop bons chrétiens, maintenant qu'ils con-

naissaient la volonté de Dieu sur leur fille, pour y faire obstacle. D'abord ils ne surent que répondre. Mais bientôt Jacques, le père de Catherine, qui avait vu la colombe sur sa tête pendant son oraison, et s'était rendu compte de bien d'autres choses extraordinaires qu'il avait conservées dans son cœur, prit la parole au milieu de l'émotion générale et répondit à sa fille : « Accomplis librement ton vœu et fais ce que l'Esprit Saint t'inspirera ». Puis se tournant vers les siens, il ajouta avec toute l'autorité du chef de famille : « Que personne désormais ne s'avise de molester cette enfant. Laissez-la servir librement son époux et prier pour nous. »

Que de grandeur et de simplicité dans cette scène de famille, qui rappelle les plus beaux jours du christianisme naissant, quand de jeunes vierges que leurs parents, ou leurs bourreaux, voulaient marier à tout prix, selon les coutumes païennes, n'hésitaient pas à mourir plutôt que de trahir le vœu qu'elles avaient fait en secret de n'appartenir qu'à Jésus-Christ. En un instant, dans la famille Benincasa, les rôles se retournent. Par la séduction de sa parole et l'ascendant d'une volonté intrépide, que plus rien n'émeut de tout ce qui, humainement, pourrait s'insurger contre elle, Catherine soumet autour d'elle tous les esprits et conquiert tous les cœurs. Cette esclave de Jésus-Christ reprend, pour le mieux servir, toute sa liberté. Elle demande et obtient une chambre pour elle seule, où elle puisse prier à son aise et faire pénitence. Ce n'est pas le moment d'exposer ici dans le détail les austérités auxquelles désormais elle va se livrer, sans s'inspirer d'autre chose que de prouver à Dieu son amour et d'expier ses péchés. Notons seulement, en passant, mais en nous réservant d'y revenir plus tard, que déjà, pour entrer dans l'esprit de sa vocation dominicaine, et imiter de son

mieux saint Dominique dont elle se considérait déjà comme la fille et qu'elle avait pris comme modèle, elle se donnait trois fois par jour la discipline avec une chaîne de fer : la première fois pour elle-même, la seconde pour les vivants, la troisième pour les morts. Tout cela d'ailleurs ne l'empêchait pas d'être gaie et d'offrir toujours à ceux qui l'approchaient un visage serein, comme le faisait en son temps saint Dominique lui-même, s'il faut en croire le récit de la Bienheureuse Cécile qui, d'une touche sûre et lumineuse, nous a laissé de lui un portrait d'une ressemblance si vivante que l'on a l'impression de le voir et de l'entendre. N'est-ce pas d'ailleurs Catherine de Sienne elle-même qui a dit en parlant de la religion de notre Père saint Dominique : « Elle est toute large, toute joyeuse, toute parfumée : un vrai jardin de délices » (46).

Cependant le lecteur n'aura pas de peine à croire qu'après toutes les épreuves morales qu'elle venait de subir, et ce régime effrayant d'austérités auquel elle se soumit une fois sa liberté reconquise, Catherine ait passé par une crise de santé. Celle-ci s'affaiblissait tous les jours. Lapa qui, même au temps où elle s'emportait contre sa fille et lui faisait la vie dure, n'avait jamais cessé de l'aimer, bien que de façon trop charnelle, s'affligeait maintenant de la voir dépérir. Elle voulut d'abord la faire renoncer à ses pénitences, à ses jeûnes, à ses abstinences, à ses veilles, à ses disciplines, mais n'y réussit pas. Alors l'idée lui vint d'emmener Catherine avec elle à une station de bains sulfureux, non loin de Sienne, comptant sur ce moyen à la fois pour la soigner et pour la distraire. Tout ce qu'elle obtint, c'est que Catherine, remarque Raymond de Capoue, « au milieu des plaisirs des bains, trouva un nouveau moyen d'affliger son corps », en se laissant brûler au jet

d'eau bouillante qui, de la source, était amené à l'établissement. Il fallut revenir à Sienne où, à la suite des épreuves de toutes sortes, morales et physiques, qu'elle avait endurées, Catherine tomba gravement malade. Elle fut prise et comme enveloppée des pieds à la tête d'une éruption de la peau qui la couvrit de boutons et la défigura, sans parler de la fièvre qui s'ensuivit et la mina.

Catherine qui ne manquait pas d'à-propos dans ses desseins, et, à l'image de la Providence, savait au besoin tirer le bien du mal, profita de cette maladie et de la pitié qu'elle inspirait à sa mère pour obtenir de celle-ci une grâce qu'elle désirait par-dessus tout, celle d'entrer dans le Tiers Ordre de la Pénitence de saint Dominique; parmi celles qu'on appelait à Sienne, — d'un nom que Raymond qualifie de vulgaire, mais qui nous paraît en tout cas bien expressif — les *Mantellate,* à cause du grand manteau noir qu'elles portaient sur leur habit blanc, et qui donnait à leur démarche un air de douce dignité.

*
* *

Comme nous l'avons expliqué ailleurs (47) le Tiers Ordre de saint Dominique est sorti spontanément de l'Ordre comme une branche d'un tronc plein de vie. Partout où s'établit un couvent de Frères, des amis de l'Ordre, hommes et femmes, vinrent s'y inspirer de leur esprit, s'y nourrir de leurs enseignements, s'édifier à leurs exemples, pour vivre de leur vie religieuse et prolonger dans le monde leur apostolat. On donna le nom de Tiers Ordre aux fraternités d'hommes ou de femmes qui voulurent ensuite se réunir, sous la direction spirituelle des Pères, pour partager à leur manière et dans la mesure du possible leur vie religieuse et apostolique. Le premier Ordre

comprenait les Prêcheurs eux-mêmes, tandis que les Moniales, celles qui, à l'exemple des Sœurs de Prouille, menaient, derrière la clôture, une vie d'oraison et de pénitence, en union avec les Prêcheurs, constituaient le second Ordre. En demandant à entrer dans le Tiers Ordre de Sienne, où les *Mantellate* dont nous venons de parler portaient publiquement l'habit de l'Ordre et se consacraient à l'apostolat sous la direction d'un religieux du couvent de Campo-regio, Catherine satisfaisait donc réellement à son désir d'être dominicaine; d'appartenir à l'Ordre fondé par le patriarche Dominique, et de compter parmi ses vraies filles. Il n'y a pas plus de raison en effet d'opposer à l'Ordre proprement dit les membres du Tiers Ordre ou ceux du second Ordre que d'opposer entre elles les branches sorties d'un même tronc, si c'est la même sève qui les alimente toutes, et leur fait porter à chacune, en plus ou moins grande abondance, les mêmes fruits de vie.

* * *

Une fois déjà Catherine, après la scène de famille que nous avons rapportée plus haut, avait fait *tâter le terrain* pour être admise parmi les Mantellate. Mais on lui avait opposé un refus. Sans doute, pas plus à Sienne qu'ailleurs, on n'excluait du Tiers Ordre les jeunes filles; mais on ne les y agréait qu'avec beaucoup d'hésitation et après une longue enquête, surtout si elles étaient gracieuses et belles. On redoutait que, même sous le manteau de saint Dominique, leur beauté ne fût un piège où le « Malin » essayerait de les faire tomber.

Mais ce premier refus ne désarma pas Catherine. Quand elle fut prise de cette éruption de la peau que nous avons dite et défigurée par elle, elle pensa que

l'occasion était bonne de poser de nouveau sa candidature, et elle pria sa mère d'avoir pitié d'elle. « Si vous ne m'obtenez pas cette faveur, lui dit-elle, j'en mourrai. » Lapa, qui n'aimait pas beaucoup les Mantellate, mais qui, par contre, aimait passionnément sa petite Catherine et craignait de la perdre, se hâta d'intervenir auprès de ces « dames », et, à force d'instances, obtint que deux d'entre elles vinssent visiter sa fille. Evidemment la beauté de Catherine ne les frappa pas, puisque la maladie l'avait défigurée; mais ce qui les frappa ce fut la beauté de son âme, son amour de Dieu, la pureté de ses sentiments et de ses mœurs, la simplicité de ses manières et son incomparable humilité. Elles sortirent de la chambre de Catherine complètement séduites par cette âme de choix, et n'eurent pas de peine à la faire admettre parmi elles. Les Sœurs obtinrent d'abord le consentement des Frères, nous dit Raymond, et, dans une réunion, votèrent à l'unanimité l'admission de Catherine. Peu de temps après, quand elle fut guérie plus encore par la joie qu'elle ressentit de cette bonne nouvelle que par les remèdes du médecin, Catherine reçut l'habit de saint Dominique des mains du Père Bartolomeo Mantucci, alors directeur du Tiers Ordre, dans la chapelle dite des Voûtes, annexée à cette église des Frères Prêcheurs de Camporegio, sur le chevet de laquelle, neuf ou dix ans plus tôt, elle avait eu sa première vision. D'après les calculs les mieux établis, et en tenant compte de tous les renseignements épars dans les multiples écrits du temps consacrés à Catherine, il semble que la prise d'habit eut lieu en 1363 (48), un an seulement après la mort de sa sœur aînée Bonaventura, qui dut se réjouir au ciel, où les prières et les pénitences de Catherine l'avaient fait entrer, de n'avoir pas réussi à lui faire préférer la mode de son temps à la blanche tunique

et à l'ample manteau noir des Sœurs de la Pénitence de saint Dominique.

A peine entrée dans l'Ordre et revêtue de cet habit, Catherine résolut une fois de plus de changer de vie, ou mieux encore d'adapter désormais sa vie aux exigences de sa vocation.

En vraie fille de saint Dominique, elle adopta non seulement son esprit apostolique, mais les moyens mêmes institués par le Patriarche des Prêcheurs pour travailler efficacement au salut des âmes. Comme les Frères et en union avec eux, elle pria jour et nuit. Ses pénitences remplacèrent les observances monastiques en les dépassant même de beaucoup en nombre et en rigueur. Quant à l'étude, que saint Dominique le premier avait introduite dans les *Consuetudines* comme moyen de sanctification religieuse et apostolique, Catherine lui fit à sa manière une large part. Elle ne suivit pas de cours de Philosophie ni de Théologie, ne sachant ni lire ni écrire. Mais elle fit mieux. Elle alla puiser toute sa doctrine à la source même, dans la contemplation et comme sous la dictée de Dieu; son expérience personnelle fit le reste. Quand le moment en sera venu, nous dirons ce que fut cette *doctrine* de Catherine de Sienne, et comment, l'ayant fait entrer dans sa vie pour se sanctifier personnellement, elle la fit passer ensuite dans l'âme de ceux et celles, innombrables, dont Dieu lui confia le salut.

CHAPITRE II

SON CHAMP D'APOSTOLAT

Pour apprécier à leur juste valeur l'étendue et la qualité de l'apostolat de Catherine, il importe avant tout de bien connaître le milieu où elle l'a exercé, ainsi que les sources qui l'ont alimenté. Nous consacrerons ce deuxième chapitre à l'étude du milieu où Catherine a vécu, grandi et combattu, nous réservant d'étudier, dans les deux chapitres suivants, les sources authentiques de son prodigieux apostolat. Alors seulement on pourra comprendre à quel point cette humble fille de saint Dominique, toute pénétrée du même esprit de foi que le fondateur de l'Ordre des Prêcheurs, s'employa à sauver les âmes, en utilisant les moyens choisis par lui, mais en les adaptant comme lui à son temps et à son milieu, sous la pression irrésistible et constante de la même charité.

Loin de nous cependant la pensée de nous répandre ici en généralités sur Sienne, l'Italie et l'Eglise au temps de sainte Catherine. D'autres avant nous, et avec plus d'autorité et de compétence que nous, ont déjà dit à ce sujet tout ce qu'il est nécessaire de savoir. Mais, dans le cadre supposé connu de cette histoire générale, nous voudrions mettre en relief les difficultés particulières d'ordre moral, politique, social et religieux, auxquelles, dans la deuxième moitié du XIV[e] siècle, se heurta l'apostolat de Catherine. Bien comprises, sous l'angle spécial où Catherine elle-

même les a envisagées pour les résoudre — celui de la charité — ces difficultés nous aideront à mieux saisir l'unité profonde, sous son apparente complexité, de sa manière apostolique, tout imprégnée d'esprit de foi et d'ardente charité.

*
* *

De toutes les villes d'Italie qui, le long de leur histoire, ont eu à subir les injures du temps et des hommes, Sienne est peut-être celle qui a le mieux conservé son air médiéval. « Aperçue de loin, debout sur le rocher d'où elle surveille un large horizon de collines boisées, coupées par des ravins profonds, Sienne rappelle toujours, au souvenir du passant, les paysages de Botticelli ou du Pérugin. Au dedans, l'impression n'est pas moins profonde... Sienne est toujours la commune du moyen âge, moins austère que Florence, plus familière, moins pénétrée par la vie moderne. Ses habitants y parlent, avec une bonne humeur constante, l'italien le plus pur de toute la péninsule. Certaines parties de Sienne, la place communale, qui forme un demi-amphithéâtre disposé pour le *Palio*, la cathédrale et ses alentours, ont gardé leur physionomie archaïque; on découvre çà et là de petits carrefours et des recoins tout à fait solitaires, comme dans les villes d'Orient; l'église de Saint-Dominique, qui conserve les fresques fameuses du Sodoma, s'élève à l'extrémité d'une terrasse verdoyante où picorent les poules du voisinage, où les ânes s'ébattent au chaud soleil et d'où l'on contemple, comme d'une acropole, pareilles à des vagues pressées les unes contre les autres, les cimes bleues des collines qui ondulent sur la région étrusque jusqu'à Pérouse et Orvieto, Volterra et Florence.

« Il y a une âme dans le corps charmant de la

vieille ville, une mémoire partout présente, qui ramène sans cesse les vivants vers des temps très lointains, une vision angélique qui flotte partout dans l'air si doux de Sienne. Sainte Catherine y est toujours reine. » (1)

Néanmoins, quelle différence entre la Sienne qui s'étale aujourd'hui sous nos yeux et celle du XIVe siècle que Catherine a connue ? Extérieurement, malgré tout ce qui reste de cette époque — la cathédrale, Saint-Dominique; plusieurs beaux palais, dont ceux de la Commune, des Tolomei, Piccolomini, Salembeni, Buonsignori; quelques tours, dont la plus fameuse, celle du Mangia; deux ou trois belles fontaines, dont Fontebranda — il manque à ce bel ensemble la multitude des tours qui s'élevaient alors de chaque maison importante et donnaient de loin à la ville, dit un chroniqueur, l'aspect d'une touffe de roseaux.

Mais que dire de la vie de Sienne à l'heure présente, comparée à celle du temps de Catherine ? A part quelques usages anciens qui ont survécu, et jettent encore de temps en temps une note bruyante ou pittoresque sur l'existence paisible de la vieille cité, rien, sauf les pièces d'archives, n'y rappelle soit l'opulence du XIIe siècle, quand les riches marchands de Sienne après avoir vaincu leurs rivaux à main armée, administrèrent la ville avec sagesse, en faisant bénéficier leurs concitoyens de leur prospérité personnelle; soit la vie politique du XIVe siècle, lorsque l'esprit de faction l'emporta sur l'esprit de sagesse et y entretint de façon constante la guerre civile. En sorte que, si l'on veut saisir un des aspects les plus étonnants de l'apostolat de Catherine, ce qu'on pourrait appeler son aspect politique, bien qu'à proprement parler elle n'ait jamais fait de politique, il faut nécessairement la replacer dans le

milieu mouvementé et passionné de son temps, qui, à y regarder d'un peu près, ne fut que l'aboutissement normal d'une longue évolution historique au cours de laquelle les Siennois, tour à tour marchands, soldats, administrateurs, en vinrent peu à peu, après avoir longtemps donné tous leurs soins au bien commun de la Cité, à le sacrifier à la fois à leurs intérêts de classe et à leurs intérêts personnels.

Sous quelles influences ? Nous allons essayer de le rappeler brièvement, sans qu'il soit besoin pour cela de récrire l'histoire de Sienne, ni d'entrer dans beaucoup de détails. Mais encore faut-il que l'essentiel soit dit, sous peine de ne pas bien saisir, du moins dans ce qu'il a de temporel et de local, l'apostolat de Catherine.



Ce fut vers la moitié du XIIIe siècle que la commune de Sienne atteignit l'apogée de sa fortune et de sa gloire. Son histoire commerciale, on le sait, fut de tous temps liée intimement à son histoire politique. Les Siennois, en effet, étaient des marchands qui, outre le commerce de drap, fabriqué à Sienne, qu'ils faisaient en grand, se chargeaient d'organiser des caravanes qui transportaient à l'étranger — en France et jusqu'en Angleterre — les épices d'Orient qu'ils achetaient à Venise. Mais ils étaient surtout connus et renommés comme banquiers. Leur habileté à manier l'argent et à lui faire rendre cent pour un était proverbiale. Même à l'époque où leur qualité de Gibelins, d'amis de l'empereur Frédéric, aurait dû les rendre suspects aux Guelfes, et principalement à la Curie romaine, ils demeurèrent les banquiers du Saint-Siège, prouvant ainsi que l'argent, s'il n'a pas d'odeur, comme on le dit vulgairement, n'a pas non plus de couleur politique.

Cependant ces marchands et banquiers Siennois qui, vers le milieu du XIIIe siècle, firent de Sienne une des villes les plus importantes de l'Europe — plus grande que la ville de Londres et celle de Paris d'alors (2) — durent, pour y parvenir, soutenir des luttes épiques, à la fois contre les grands féodaux qui, sur leurs terres où elles étaient obligées de passer, rançonnaient leurs caravanes; puis contre leur rivale en négoce avant de le devenir en politique, la Commune de Florence. Ils s'y employèrent avec une opiniâtreté, une habileté et un sang-froid merveilleux, se montrant d'aussi bons soldats qu'ils étaient d'incomparables marchands. La lutte fut âpre et longue, caractérisée tour à tour par d'étonnants succès et de graves revers, jusqu'à la fameuse victoire de Montaperti, en 1260, gagnée par les Siennois contre Florence, et qui permit à la commune de Sienne de s'affranchir à la fois du joug séculaire des grands féodaux et de faire peser le sien sur des cités environnantes longtemps convoitées. Alors ces marchands, sans renoncer pour autant à entretenir des hommes d'armes, et à s'allier à l'Empereur, se chargèrent de l'administration de la république. Parmi les comités de toutes sortes qui foisonnaient à Sienne en ce temps-là, celui des Vingt-Quatre, dont les membres étaient recrutés dans toutes les classes, évolua rapidement vers une magistrature stable, d'un caractère politique bien déterminé; car il était composé exclusivement de Gibelins. Le peuple lutta constamment pour faire de ce comité l'autorité souveraine de l'Etat. Bientôt les Vingt-Quatre furent en effet en mesure, tant leurs pouvoirs étaient étendus, de soumettre à leur autorité tous les autres comités qui avaient quelque droit ou prétention à s'immiscer dans les affaires de la Commune.

Sienne connut alors la gloire. Bien défendue par ses soldats, bien administrée par ses édiles, ses marchands, tout en recherchant leurs intérêts personnels et de classe, n'oubliaient pas ceux de la Commune. Ils voulaient leur ville grande et prospère, riche d'institutions politiques. C'est sous le régime des Vingt-Quatre que l'Université de Sienne apparaît pour la première fois en tant qu'institution municipale complètement organisée. La Cathédrale fut commencée en 1245, avec les deniers de l'Etat; les hôpitaux furent multipliés et mieux administrés. La générosité de l'Etat en tout ceci luttait de pair avec la générosité privée des Siennois. Ainsi, l'aristocratie de l'argent mit son empreinte sur la cité. Côte à côte avec les palais de la vieille noblesse, sombres et crénelés comme des forteresses, commencèrent à s'élever de splendides demeures de riches négociants, autrement dit, de bourgeois. Il semblait que ces temps heureux, tels que la fresque d'Ambrogio Lorenzetti les évoque dans la Salle de la Paix, au Palais communal, sous ce titre : *Les effets d'un bon gouvernement,* dussent se prolonger indéfiniment. (3)

Malheureusement les Siennois, s'ils avaient à un degré rare le sens des affaires, n'eurent pas au même degré le sens politique. Au lendemain de Montaperti, le vin de la victoire leur monta à la tête et la leur fit perdre. Au lieu de profiter de cette victoire qui fut, en Toscane, le triomphe des Gibelins, pour renouer des relations amicales avec les Guelfes, et essayer tout au moins de calmer leur irritation, ils ne songèrent qu'à les humilier. Certains parlaient même de raser Florence, le centre principal du parti guelfe. Ils allèrent si loin dans cette réaction violente que Rome s'émut de leurs agissements et qu'après le Pape Alexandre IV, qui les excommunia, bien qu'ils fussent les banquiers de la Curie romaine,

Urbain IV finit par leur enlever sa protection et délier complètement leurs débiteurs de leurs obligations à leur égard.

A sept siècles de distance, nous serions tentés de sourire en voyant les Papes recourir à une mesure spirituelle contre des marchands que seules les affaires temporelles passionnaient. Cependant, dans ce siècle de foi, où l'autorité du Pape était encore inébranlée, l'excommunication était le moyen le plus sûr et le plus efficace de les atteindre au point sensible et de les désarmer. En fait, ces marchands furent impuissants à recouvrer leurs créances. La décadence commerciale qui s'ensuivit, fut une des causes qui peu à peu provoquèrent à Sienne la décadence politique. Les Vingt-Quatre essayèrent bien de lutter contre le Pape et contre les féodaux; mais la défaite des Gibelins à Bénévent; la mort de Manfred, leur allié; la pendaison de Corradino, petit-fils du grand Frédéric, leur soutien; la prise et la décapitation de leur propre chef, Provenzano Salvani, à la désastreuse journée de Colle, le 11 juin 1269, tout cela, en accélérant la chute des affaires, rendit impopulaire le Comité des Vingt-Quatre qui dut céder le pouvoir à un Conseil de trente-six membres recrutés parmi les Guelfes rappelés de l'exil.

Ainsi les grands négociants l'emportaient qui, subordonnant la politique aux affaires, désertèrent la cause des Gibelins pour se rallier à celle des Guelfes. C'était déjà grave; mais ce qui le fut davantage, ce fut l'esprit de parti qui, dès ce moment, s'empara du gouvernement de la République siennoise, et le poussa à dépouiller les autres classes que celle des marchands du droit de participer au pouvoir. En 1280, le Conseil fut réduit à quinze membres, et à neuf en 1285. A partir de ce moment, la lutte des classes battit son plein. « L'Italie, dit Geoffroy Fen-

ton, dans sa version de l'histoire siennoise d'Anselmo Salimbeni et Angelico Montanini, est par excellence le magasin des factions, le marché de tumultes et de troubles du monde entier. » Et nulle part, dans la péninsule, la folie des factions ne causa plus de malheurs à l'Etat qu'à Sienne. « Exclus par la force de la conduite des affaires publiques, beaucoup de nobles passaient leur temps à vider leurs querelles de familles, tandis que d'autres allaient grossir les rangs des compagnies de mercenaires qui commençaient alors à s'abattre sur l'infortunée Italie. Dépourvus maintenant de chefs militaires, les bourgeois ne songeaient de plus en plus qu'à acquérir la richesse. L'esprit guerrier s'éteignit parmi eux. Incapables de mener une campagne, ils perdirent de vue ce que l'on doit au prestige de l'Etat. Ils ne désiraient qu'une chose, la paix, la paix à tout prix. » (4)

En 1328, une grande famine désola toute l'Italie, accompagnée de son cortège de troubles et d'épidémies. Le peuple pilla les boutiques et vint frapper aux portes du Palais de la Seigneurie pour demander du pain. Les Neuf répondirent à cet appel en pendant plusieurs émeutiers, mais ne firent pas grand'chose pour alléger les souffrances des indigents. Il fallait à Sienne une vitalité merveilleuse pour résister à toutes ces disgrâces : luttes intestines, faillites, famine, etc. Vingt ans plus tard, en 1348, la peste vint donner le coup de grâce au gouvernement des Neuf qui, pour une bonne part, furent cause des violences qui ensanglantèrent la cité, grâce à l'esprit de parti dont ils firent preuve et aux méthodes cruelles auxquelles ils eurent recours pour dompter leurs adversaires; mais qui en même temps et malgré cela, firent de Sienne une ville

somptueuse, où s'épanouissaient le luxe et la corruption.

Ce gouvernement de parti n'était pas populaire. La peste de 1348, qui fit périr en quelques mois plus des deux tiers de la cité, ébranla complètement son autorité par la désorganisation qu'elle apporta dans les services publics, par les désordres qui suivirent et par la faillite commerciale qui en fut la conséquence. Une coalition des nobles et du peuple, appuyée par l'Empereur Charles IV, le renversa (5).

Aux Neuf succédèrent les Douze qui, le 2 septembre 1368, furent chassés à leur tour par les Nobles et remplacés, au cours des quatre derniers mois de la même année, par quatre gouvernements au moins de partisans. Enfin un Conseil purement démocratique, dont les membres sortaient du menu peuple, dut de nouveau céder la place aux Réformateurs qui, très sagement, essayèrent d'élargir la base de leur gouvernement en y faisant entrer quatre membres des Douze et trois des Neuf.

Mais, comme on l'a justement remarqué, les maladies politiques dont souffrait la république étaient incurables. Les cloîtres eux-mêmes en furent plus ou moins affectés. Ce n'était partout que division, querelles à mort et révoltes. Les meilleurs citoyens gaspillaient leurs forces dans les vendettas de famille ou dans les guerres de factions.

De tout cela nous avons l'écho, non seulement dans les *Chroniques* du temps qui, suivant le parti du chroniqueur, ont chargé leurs adversaires des crimes les plus noirs, mais dans les *Assempri* ou « Exemples » d'un ermite siennois du XIVe siècle, Fra Filippo Agazzari, et surtout dans les lettres de sainte Catherine de Sienne.

Car c'est au milieu de ces troubles, dans ces temps de violence, où triomphait l'esprit de faction,

sous ces gouvernements de parti, que notre sainte a vécu et exercé son apostolat.

Celui-ci, nous le verrons, prendra de ce chef un relief saisissant.

*
* *

Cependant il ne suffit pas d'avoir esquissé les mœurs politiques de Sienne, au temps de Catherine, pour se flatter de bien connaître le milieu immédiat qui lui a servi de champ d'apostolat.

Car elle n'a pas eu à lutter seulement contre les mœurs politiques de son temps, à Sienne d'abord, puis à travers l'Italie, pour essayer d'y détruire l'esprit de faction et de rétablir la paix entre ses concitoyens. Mais elle a eu aussi à lutter, sur le terrain moral proprement dit, contre un grand relâchement des mœurs, dû sans doute en partie à cette atmosphère politique de violence et d'égoïsme de classe que nous venons de décrire, mais plus encore peut-être, vers le milieu du XIV[e] siècle, à l'esprit de la Renaissance, à cet individualisme effréné qui prétendit affranchir les personnes de toutes les contraintes, même les plus sacrées, d'ordre moral et religieux, comme un siècle plus tôt, mais alors avec raison, les communes avaient entrepris de secouer le joug de la féodalité et de substituer à la tyrannie des grands féodaux un régime plus humain de libertés communales.

Nous croyons en effet, pour notre part, que c'est une erreur grave de confondre ici, dans une même approbation, comme le font beaucoup trop d'historiens, le souffle de liberté qui, au début du XIII[e] siècle, contribua à l'affranchissement des communes, avec l'esprit païen qui, à l'époque de la Renaissance, inspira d'abord ses adeptes et, peu à peu, gagna les masses. Dans le premier cas, il ne s'agissait que

de libérer un certain nombre d'individus d'une servitude extérieure qui offensait en eux, depuis des siècles, les droits de la personne humaine; dans le second, c'était la personne humaine elle-même qu'on prétendait libérer de toute contrainte, y compris celles des lois morales et religieuses, comme si la liberté de l'homme consistait essentiellement, pour chaque individu, à vivre dans une indépendance absolue à l'égard de tout et de tous, sans foi ni loi.

Il y a un abîme entre ces deux conceptions dont l'une ne visait qu'à briser les chaînes féodales pour assurer l'exercice de la liberté humaine en tout individu, et dont l'autre au contraire visait à substituer à la liberté humaine que règle la raison, une liberté qui se moque de la raison et ne connaît d'autres lois de la pensée et de l'action que les instincts et les passions individuels.

Malgré tout ce qu'on peut dire et penser de bien de la Renaissance littéraire qui commença, en Italie, vers le milieu du XIV[e] siècle, avec Pétrarque et Boccace, et plus tard remplit de chefs-d'œuvre les bibliothèques et les musées, on ne peut s'empêcher de regretter qu'elle se soit doublée plus ou moins consciemment, dès l'origine, d'une Renaissance païenne qui, dans les âmes, a plutôt fait œuvre de mort.

Il est vrai que le monde moderne date de cette époque. Mais ce n'est pas là, selon nous, une réclame en faveur de cette Renaissance païenne dont les germes morbides ont eu le temps de se développer depuis lors et peu à peu de dévaster spirituellement les individus et les peuples de la chrétienté.

Car ce qui caractérise le monde moderne, tel qu'il évolue sous nos yeux, c'est, du côté des masses, une ignorance à peu près complète des valeurs morales traditionnelles, et, de la part de

ceux qui se flattent de les conduire, chefs ou élites un mépris absolu de ces valeurs. Sur les ruines accumulées du monde moral, il ne subsiste plus aujourd'hui, pour résoudre les conflits de sentiments et d'intérêts qui éclatent entre les nations, ou entre les citoyens d'une même nation, que la force brutale. Le droit du plus fort y supprime tous les autres droits. Bien plus, tout ce que la science, qui devait remplacer un jour la morale et la religion, a inventé de merveilles pour servir au bien-être des hommes, est en train de se retourner contre eux. Ceux-ci se haïssent aujourd'hui avec toute l'ardeur qu'ils devraient mettre à s'aimer, et la force dont ils disposent les pousse à se servir pour s'entretuer, et détruire une civilisation séculaire péniblement acquise, de ces inventions merveilleuses qu'un sentiment vrai de fraternité humaine et divine aurait dû, depuis longtemps, utiliser pour assurer en effet au plus grand nombre une vie meilleure, plus digne de la personne humaine.

Le primat de la force a fini par tout emporter de ce qui faisait l'honneur de l'homme et maintenait un certain équilibre entre les nations : la conscience individuelle, la dignité de la personne, le culte de la famille et de l'autorité, le respect du droit d'autrui, le sens de la fraternité humaine, la charité chrétienne. Une fois la raison et la foi méprisées, et détruites toutes les contraintes salutaires qu'impose le devoir au service du droit, un besoin effréné de jouir l'emporta sur tous les autres, qui a déchaîné peu à peu la violence et s'achève dans le sang, toujours, bien entendu, sous le couvert de la liberté.

*
* *

Au temps de Catherine, lorsque le souffle païen

de la Renaissance commença d'empoisonner les consciences ou tout au moins de les endormir, il se passa en petit, à Sienne, ce que nous voyons aujourd'hui en grand. Dans une atmosphère de violence créée par l'esprit de faction, un grand nombre d'individus, parmi ceux qui en avaient le moyen, croyants ou incroyants, cherchèrent dans les amusements et les plaisirs une sorte d'évasion, sinon une compensation à tant de maux.

Les Siennois ont toujours manifesté une ardeur juvénile pour les fêtes et les amusements. Dans la seconde moitié du XIIIe siècle, alors que la ville regorgeait de richesses, et que ni les angoisses de la famine et de la peste, ni les dissensions intérieures, n'assombrissaient ses habitants, ceux-ci se livraient joyeusement, dans le cadre de la merveilleuse cité, à leurs jeux et à leurs sports favoris : combats simulés, jeux de ballon et courses de chevaux, ou *Palio*. Le Palio, presque aussi vieux que Sienne, faisait partie des réjouissances organisées en l'honneur de l'Assomption, qui fut toujours la fête la plus populaire des Siennois. Le peuple aussi avait un jeu, sur la place de la Seigneurie, ses combats, et son jeu de ballon — le *Pallone* — l'ancêtre du football. Il y mettait seulement moins de forme et un peu plus de rudesse, voire de brutalité, que les aristocrates (6).

Les plaisirs de la chasse et de la table allaient alors de pair. Le luxe se manifestait surtout dans les costumes, et à Sienne, peut-être plus qu'ailleurs, les femmes subissaient avec empressement la tyrannie de la mode. Au temps de Catherine, elles avaient le goût poussé jusqu'à la passion des toilettes tapageuses. Il suffit de lire les *Assempri* ou Exemples de frère Filippo Agazzari pour s'en convaincre. Sans épargner les usuriers de la cité, les joueurs impéni-

tents, les blasphémateurs, les religieux frivoles et les prêtres dévoyés, il réserve les meilleurs et les plus piquants de ses sarcasmes aux femmes qui se maquillent; à celles dont les joues sont rongées par le fard, ou dont les robes sont si étroites que l'une d'elles trop serrée, mourut à table, au milieu du repas, le soir même des noces (7).

Mais il s'en prend surtout, comme Catherine, comme, un peu plus tard, Bernardin de Sienne, aux femmes chrétiennes qui essayent de mener de front la coquetterie et la dévotion; qui ont deux visages, « celui de Dieu » et « celui du diable ». Nous avons vu que Bonaventura, la sœur aînée de Catherine, qui pourtant était pieuse et honnête, sacrifiait elle aussi à la mode et essaya d'entraîner sa petite sœur dans son sillage parfumé.

Telle fut, en gros, la société de Sienne au temps de Catherine; ou plutôt tel fut un des aspects de cette Société. Car si le « diable », comme parle Fra Filippo, y exerçait son empire, Dieu aussi y avait ses fidèles. En ce temps-là, on n'était pas frappé, comme on l'est de nos jours, « par la bonne grâce de ce peuple, le plus fin, le plus cultivé, le plus artiste qui soit et qui parle la langue la plus musicale de la péninsule ». Les Siennois se jetaient volontiers aux extrêmes et manquaient de mesure. On y savourait les contrastes. « A l'époque de Catherine, Sienne était à la fois la ville la plus turbulente de toute l'Italie, le foyer par excellence de la discorde et de l'agitation, en même temps qu'une cité de saints, méritant ainsi le nom de « Vestibule du Paradis ». Elle compta parmi ses habitants d'abord le Bienheureux Bernardo Tolomei, fondateur de la congrégation du *Mont Oliveto*; puis Giovanni Colombini, riche négociant qui, après avoir occupé les plus hautes charges de l'Etat, abandonna tout pour prê-

cher l'Evangile aux pauvres, fondant la confrérie des *Poveri Gesuati,* les chevaliers du Christ; le Bienheureux Pietro Petroni le chartreux; Fra Filippo, l'auteur des *Gli Assempri;* enfin c'est à Sienne que grandit saint Bernardin qui devait être, au siècle suivant, le plus grand prédicateur de l'Italie. » (8)

Quand on lit les lettres de Catherine à ses concitoyens, sans connaître ce milieu siennois du XIVe siècle, où elle a vécu si longtemps, on s'expose à n'en pas saisir l'inspiration profonde, toute de paix et de charité, non plus que la méthode d'apostolat qu'elle employa pour toucher jusqu'au fond l'âme de ses correspondants.

Toutefois il est nécessaire d'aller encore plus avant dans cette description et de dire au moins quelques mots des ravages spirituels qui, du temps de Catherine, non seulement à Sienne, mais encore à Rome, Florence, Pise, Gênes, Naples, bref à travers toute l'Italie, vinrent s'ajouter à ceux-là, grâce au départ du Pape de Rome pour Avignon, et au Grand Schisme d'Occident.

* * *

Avignon fut le siège de la papauté de 1309 à 1377. Catherine de Sienne, morte en 1380, à l'âge de 33 ans, a donc eu largement le temps de constater partout, en Italie et dans l'Eglise elle-même, les effets déplorables de l'abandon de Rome par les Papes et de leur long séjour à Avignon. Elle y fait souvent allusion dans ses lettres et jusque dans le *Dialogue,* mais en plaçant toujours, pour en juger, au point de vue surnaturel, qu'il s'agisse d'événements politiques ou simplement de l'état des mœurs. De ce point de vue, ses jugements sont sévères, mais impartiaux. Au contraire, des historiens

et des chroniqueurs de son temps qui, selon qu'ils sont les adversaires ou les partisans de la papauté, exagèrent dans un sens ou dans l'autre, c'est-à-dire noircissent les papes ou les blanchissent outre mesure, Catherine ne fait pas de politique. Elle dénonce au contraire l'intrusion de la politique dans le domaine religieux. Son grand bon sens, autant que les intuitions de sa charité, éclairée et ardente, lui permettent de démontrer que la plupart des maux dont souffrent sa patrie et l'Eglise viennent de là; qu'il ne faut pas, en tout cas, chercher ailleurs les causes de la guerre civile ou étrangère et de la décadence générale des mœurs. Elle le dit ou l'écrit aux papes, aux chefs des factions, aux prélats, aux religieux, aux prêtres, aux laïcs, à tous ceux qui seraient tentés de subordonner les intérêts religieux aux intérêts politiques, au lieu de subordonner la politique à la religion, oubliant que Dieu doit être le premier servi et que, cela fait, tout le reste s'ensuivra normalement, la pacification des esprits et celle des cœurs.

En attendant, le désordre règne partout, en Italie d'abord, et aussi dans l'Eglise.

Depuis le 7 mai 1312, c'est-à-dire depuis l'entrée du roi des Romains, Henri VII, dans la péninsule, on peut dire que le pays tout entier fut en révolution. Rome n'était plus qu'un champ de bataille où Guelfes et Gibelins se livraient de sanglants assauts. Sous Clément VI (1342-1352), la guerre, devenue inévitable, mit l'Italie en feu. Elle ne cessa que le jour où la rude épée d'Albornoz eut réduit à l'impuissance les divers tyrans, petits ou grands, qui troublaient la paix de la Péninsule. Alors Urbain V (1362-1370) crut le moment venu de rétablir à Rome la papauté. Mais ses efforts ne purent aboutir. En 1370, il était à Montefiascone, lorsque, par une

incroyable inconséquence, les Romains, qui désiraient le conserver dans leurs murs, l'en chassèrent en s'alliant aux Pérugins révoltés contre l'Eglise, et liés pour cela aux bandes de mercenaires qui, depuis quelque temps déjà, ravageaient le pays. Florence à son tour leva contre la papauté l'étendard de la révolte et entraîna dans son sillage révolutionnaire, non seulement ses propres concitoyens, mais aussi les sujets des Etats voisins de l'Eglise, sous prétexte de remédier aux abus commis par les Légats du Pape Grégoire XI, celui-là même que Catherine décidera à revenir à Rome en 1377 (9).

Tel fut le milieu politique où la vierge de Sienne eut à lutter et lutta jusqu'à l'épuisement de ses forces pour essayer d'y ramener la paix, sans autre but que de sauver les âmes que la passion politique aveuglait, et sans autre méthode que celle que lui inspira sa charité sous le double rayonnement de sa foi et de son admirable bon sens.

Ce n'est pas tout. Pendant que les factions déchiraient ainsi l'Italie, de leur côté les infidèles menaçaient l'Eglise. Bon gré mal gré il fallait organiser contre eux une croisade. Ce fut la pensée maîtresse des papes à cette époque, même des papes d'Avignon, de Clément V à Grégoire XI.

Mais comment organiser une croisade quand d'un côté l'Italie est tout entière ravagée par une guerre intestine, et que la France elle-même est en guerre avec l'Angleterre ? Avant tout il fallait réconcilier ces deux nations ennemies. Une volumineuse correspondance diplomatique atteste que, sur ce point particulier, les papes ont usé de toute leur influence. Mais leurs efforts les plus persévérants se sont longtemps heurtés au mauvais vouloir des cours française et anglaise (10).

L'idée de la Croisade contre les infidèles a aussi

hanté l'esprit de sainte Catherine. Elle aimait trop l'Eglise, l'Epouse du Christ, pour se désintéresser du danger extérieur qui la menaçait, et la pensée qu'une invasion des infidèles serait fatale à des milliers d'âmes chrétiennes, lui inspira d'écrire à Grégoire XI pour le presser d'organiser la Croisade malgré tout (11).

En attendant, il fallait au-dedans réformer l'Eglise elle-même, et principalement, dans l'Eglise, le clergé que d'un côté les passions politiques aveuglaient, et qui, d'autre part, se laissait entamer lui aussi par cet esprit individualiste que la Renaissance favorisait. Historiens et chroniqueurs ne nous ont rien caché des maux intérieurs dont l'Eglise eut à souffrir sous cette double influence, tant en Italie qu'à la cour d'Avignon. Mieux informés aujourd'hui, grâce à une abondance de documents dont ils ne disposaient pas, nous sommes en mesure de confronter leurs témoignages et d'y faire la part des exagérations inspirées par l'esprit de parti.

Il reste néanmoins que, partout, dans les cloîtres comme dans le clergé séculier, à la cour d'Avignon comme dans le plus humble diocèse, l'esprit de faction et le paganisme renaissant exercèrent leur influence néfaste. En ce qui concerne l'Ordre de saint Dominique par exemple, la publication récente des Actes des Chapitres provinciaux de la province romaine, de 1243 à 1344, nous révèle à quel point les passions politiques s'introduisirent jusque dans les couvents, où Guelfes et Gibelins avaient leurs partisans et leurs adversaires. Cela n'était pas fait pour faciliter la vie conventuelle, et en particulier l'exercice de la charité fraternelle et de l'obéissance. Aussi bien les Chapitres menacent-ils de l'excommunication et même de la prison quiconque s'immiscerait dans la politique, et ferait appel à des influences

extérieures pour exercer une pression sur les supérieurs ou se soustraire à leurs ordres (12). On comprend aisément que, dans cette atmosphère surchauffée, les passions l'aient emporté souvent sur les vertus, et qu'un certain relâchement dans les mœurs ait succédé peu à peu à la ferveur primitive. Certes, même en ces temps troublés, les saints religieux ne manquèrent pas, mais les médiocres abondèrent. Au temps de Catherine et de Raymond de Capoue une réforme s'imposera, et ce ne sera pas trop du concours de ces deux grandes âmes pour l'introduire dans l'Ordre et en assurer le succès.

Dans le *Dialogue,* Catherine nous a fait une peinture fort poussée du désordre que la politique partisane et l'individualisme paganisant avaient également provoqué du haut en bas de la hiérarchie ecclésiastique. Néanmoins, pour être juste et rester dans la vérité, il ne faut pas perdre de vue qu'avant de parler des mauvais pasteurs, elle a, sous l'inspiration même de Dieu, exalté les bons pasteurs, ceux qui, fidèles à leur vocation sacerdotale, avaient servi et servaient encore Dieu dans la charité et la justice. Nous renvoyons au *Dialogue* ceux qui sont désireux de connaître les détails de cette peinture; ils y verront avec quelle franchise, à cette époque, les saints savaient débrider les plaies de l'âme, non pour le plaisir malsain de les étaler au grand jour, mais pour y porter plus efficacement le fer rouge de la pénitence (13). Nous nous contenterons de citer ici un passage du *Dialogue* où notre sainte dénonce avec vigueur la « fièvre d'argent » qui sévissait alors dans l'Eglise et y provoquait toutes sortes de maladies, même les plus honteuses. Ce passage nous semble caractéristique de sa manière objective et impartiale d'aborder ces problèmes délicats en dehors de toute passion politique, mais sim-

plement en apôtre, uniquement préoccupée du salut des âmes.

« Il n'y a qu'à ouvrir les yeux, dit-elle. Veut-on obtenir les prélatures et les bénéfices de la sainte Eglise, on les achète. On commence par circonvenir par de nombreux présents, soit en argent soit en nature, les officiers de la Curie. Ceux-ci ne s'arrêtent plus désormais à considérer si le solliciteur est bon ou mauvais. Ils sont tout complaisance avec lui. Comme ils n'ont d'amour que pour les dons qu'ils ont reçus, ces malheureux vont s'employer à introduire, dans le jardin de la sainte Eglise, cette plante vénéneuse. Ils feront de lui bon rapport au Christ de la terre. Ainsi, de part et d'autre, c'est un complot de mensonges pour tromper le Christ de la terre, dont l'on ne devrait approcher, cependant, qu'en droiture et franchise. Si le vicaire de mon Fils s'aperçoit de la fraude, c'est son devoir de punir les coupables. Il doit priver son subordonné de son office, s'il ne se corrige et ne s'amende; et au solliciteur si offrant, il fera bien de conférer la prison, en échange de son argent. Ce sera pour lui une correction salutaire, et, pour les autres, un exemple qui les détournera d'un semblable trafic. Si le Christ de la terre en agit ainsi, il ne fera que son devoir; et s'il ne le fait pas, son péché ne demeurera pas impuni, quand il viendra rendre compte, devant Moi, de ses brebis... On n'a égard qu'à la grande situation du candidat, à sa naissance, à sa richesse, à la distinction de son langage... Ceux qu'on devrait préférer, ce sont les humbles qui s'effacent, ceux qui, par humilité, fuient les prélatures; et voilà qu'ils choisissent ceux qui, par vaine gloire et tout enflés d'orgueil, briguent cette élévation ! On fait grand cas de la science. Certes, la science en soi est bonne. Elle est parfaite quand

incroyable inconséquence, les Romains, qui désiraient le conserver dans leurs murs, l'en chassèrent en s'alliant aux Pérugins révoltés contre l'Eglise, et liés pour cela aux bandes de mercenaires qui, depuis quelque temps déjà, ravageaient le pays. Florence à son tour leva contre la papauté l'étendard de la révolte et entraîna dans son sillage révolutionnaire, non seulement ses propres concitoyens, mais aussi les sujets des Etats voisins de l'Eglise, sous prétexte de remédier aux abus commis par les Légats du Pape Grégoire XI, celui-là même que Catherine décidera à revenir à Rome en 1377 (9).

Tel fut le milieu politique où la vierge de Sienne eut à lutter et lutta jusqu'à l'épuisement de ses forces pour essayer d'y ramener la paix, sans autre but que de sauver les âmes que la passion politique aveuglait, et sans autre méthode que celle que lui inspira sa charité sous le double rayonnement de sa foi et de son admirable bon sens.

Ce n'est pas tout. Pendant que les factions déchiraient ainsi l'Italie, de leur côté les infidèles menaçaient l'Eglise. Bon gré mal gré il fallait organiser contre eux une croisade. Ce fut la pensée maîtresse des papes à cette époque, même des papes d'Avignon, de Clément V à Grégoire XI.

Mais comment organiser une croisade quand d'un côté l'Italie est tout entière ravagée par une guerre intestine, et que la France elle-même est en guerre avec l'Angleterre ? Avant tout il fallait réconcilier ces deux nations ennemies. Une volumineuse correspondance diplomatique atteste que, sur ce point particulier, les papes ont usé de toute leur influence. Mais leurs efforts les plus persévérants se sont longtemps heurtés au mauvais vouloir des cours française et anglaise (10).

L'idée de la Croisade contre les infidèles a aussi

hanté l'esprit de sainte Catherine. Elle aimait trop l'Eglise, l'Epouse du Christ, pour se désintéresser du danger extérieur qui la menaçait, et la pensée qu'une invasion des infidèles serait fatale à des milliers d'âmes chrétiennes, lui inspira d'écrire à Grégoire XI pour le presser d'organiser la Croisade malgré tout (11).

En attendant, il fallait au-dedans réformer l'Eglise elle-même, et principalement, dans l'Eglise, le clergé que d'un côté les passions politiques aveuglaient, et qui, d'autre part, se laissait entamer lui aussi par cet esprit individualiste que la Renaissance favorisait. Historiens et chroniqueurs ne nous ont rien caché des maux intérieurs dont l'Eglise eut à souffrir sous cette double influence, tant en Italie qu'à la cour d'Avignon. Mieux informés aujourd'hui, grâce à une abondance de documents dont ils ne disposaient pas, nous sommes en mesure de confronter leurs témoignages et d'y faire la part des exagérations inspirées par l'esprit de parti.

Il reste néanmoins que, partout, dans les cloîtres comme dans le clergé séculier, à la cour d'Avignon comme dans le plus humble diocèse, l'esprit de faction et le paganisme renaissant exercèrent leur influence néfaste. En ce qui concerne l'Ordre de saint Dominique par exemple, la publication récente des Actes des Chapitres provinciaux de la province romaine, de 1243 à 1344, nous révèle à quel point les passions politiques s'introduisirent jusque dans les couvents, où Guelfes et Gibelins avaient leurs partisans et leurs adversaires. Cela n'était pas fait pour faciliter la vie conventuelle, et en particulier l'exercice de la charité fraternelle et de l'obéissance. Aussi bien les Chapitres menacent-ils de l'excommunication et même de la prison quiconque s'immiscerait dans la politique, et ferait appel à des influences

extérieures pour exercer une pression sur les supérieurs ou se soustraire à leurs ordres (12). On comprend aisément que, dans cette atmosphère surchauffée, les passions l'aient emporté souvent sur les vertus, et qu'un certain relâchement dans les mœurs ait succédé peu à peu à la ferveur primitive. Certes, même en ces temps troublés, les saints religieux ne manquèrent pas, mais les médiocres abondèrent. Au temps de Catherine et de Raymond de Capoue une réforme s'imposera, et ce ne sera pas trop du concours de ces deux grandes âmes pour l'introduire dans l'Ordre et en assurer le succès.

Dans le *Dialogue,* Catherine nous a fait une peinture fort poussée du désordre que la politique partisane et l'individualisme paganisant avaient également provoqué du haut en bas de la hiérarchie ecclésiastique. Néanmoins, pour être juste et rester dans la vérité, il ne faut pas perdre de vue qu'avant de parler des mauvais pasteurs, elle a, sous l'inspiration même de Dieu, exalté les bons pasteurs, ceux qui, fidèles à leur vocation sacerdotale, avaient servi et servaient encore Dieu dans la charité et la justice. Nous renvoyons au *Dialogue* ceux qui sont désireux de connaître les détails de cette peinture; ils y verront avec quelle franchise, à cette époque, les saints savaient débrider les plaies de l'âme, non pour le plaisir malsain de les étaler au grand jour, mais pour y porter plus efficacement le fer rouge de la pénitence (13). Nous nous contenterons de citer ici un passage du *Dialogue* où notre sainte dénonce avec vigueur la « fièvre d'argent » qui sévissait alors dans l'Eglise et y provoquait toutes sortes de maladies, même les plus honteuses. Ce passage nous semble caractéristique de sa manière objective et impartiale d'aborder ces problèmes délicats en dehors de toute passion politique, mais sim-

plement en apôtre, uniquement préoccupée du salut des âmes.

« Il n'y a qu'à ouvrir les yeux, dit-elle. Veut-on obtenir les prélatures et les bénéfices de la sainte Eglise, on les achète. On commence par circonvenir par de nombreux présents, soit en argent soit en nature, les officiers de la Curie. Ceux-ci ne s'arrêtent plus désormais à considérer si le solliciteur est bon ou mauvais. Ils sont tout complaisance avec lui. Comme ils n'ont d'amour que pour les dons qu'ils ont reçus, ces malheureux vont s'employer à introduire, dans le jardin de la sainte Eglise, cette plante vénéneuse. Ils feront de lui bon rapport au Christ de la terre. Ainsi, de part et d'autre, c'est un complot de mensonges pour tromper le Christ de la terre, dont l'on ne devrait approcher, cependant, qu'en droiture et franchise. Si le vicaire de mon Fils s'aperçoit de la fraude, c'est son devoir de punir les coupables. Il doit priver son subordonné de son office, s'il ne se corrige et ne s'amende; et au solliciteur si offrant, il fera bien de conférer la prison, en échange de son argent. Ce sera pour lui une correction salutaire, et, pour les autres, un exemple qui les détournera d'un semblable trafic. Si le Christ de la terre en agit ainsi, il ne fera que son devoir; et s'il ne le fait pas, son péché ne demeurera pas impuni, quand il viendra rendre compte, devant Moi, de ses brebis... On n'a égard qu'à la grande situation du candidat, à sa naissance, à sa richesse, à la distinction de son langage... Ceux qu'on devrait préférer, ce sont les humbles qui s'effacent, ceux qui, par humilité, fuient les prélatures; et voilà qu'ils choisissent ceux qui, par vaine gloire et tout enflés d'orgueil, briguent cette élévation ! On fait grand cas de la science. Certes, la science en soi est bonne. Elle est parfaite quand

celui qui la possède y joint une vie honnête et sainte et une sincère humilité; mais, dans un orgueilleux dépravé et libertin, la science est un poison... Ainsi, ma propre maison, qui devrait être la maison de la prière, où brillerait la perle de la justice avec la lumière de la science unie à une bonne et sainte vie, où l'on respirerait le parfum de la vérité, est pleine de mensonges. » (14)

Ce que Catherine met ici dans la bouche même de Dieu sur le relâchement des mœurs du clergé de son temps, elle le répète sans se lasser dans ses lettres à Grégoire XI, à Urbain VI, aux cardinaux, aux évêques, aux prélats, aux grands de la terre, princes, podestats, officiers de l'Etat civil de Bologne, de Florence, de Lucques, d'Otrante, de Pise, etc. Son âme apostolique se révolte à la pensée que les âmes se perdent par la faute de ceux-là mêmes qui ont mission de les sauver. N'aurions-nous que le témoignage de cette « âme de feu », que nous pourrions nous faire une idée des maux de toutes sortes dont souffraient alors son pays et l'Eglise.

Mais ce témoignage est d'accord avec ce que tant d'autres documents nous rapportent de l'histoire de son temps. Il a sur eux seulement cette supériorité de n'être inspiré ni par la passion politique, ni par la flatterie. Catherine, répétons-le, ne fait pas de politique. Elle ne se pose ni en homme d'Etat, ni en diplomate. Certes, elle n'ignore rien des idées politiques qui divisent son pays et déchirent la robe sans couture de l'Eglise; on peut dire aussi qu'à certains égards elle a un sens inné de la diplomatie, non de celle qui recourt au mensonge, mais de celle qui s'inspire de la charité au service de la vérité. Son amour sincère de Dieu et des âmes, joint à cet esprit de finesse qu'elle possède à un haut degré et se manifeste quelquefois sous des apparences

naïves, supplée chez elle à tous les artifices d'une diplomatie trop humaine, dont tout l'art consiste à donner au mensonge les apparences de la vérité.

*
* *

Une dernière épreuve, la plus cruelle, était réservée à Catherine deux ans avant sa mort : le Schisme d'Occident.

Après avoir fait tout ce qui dépendait d'elle, ainsi que nous le démontrerons plus loin, en parlant à la fois des formes multiples de son apostolat et de l'unité de sa méthode apostolique, pour aider Grégoire XI à quitter Avignon pour Rome, Catherine eut la douleur de voir mourir ce saint Pontife le 27 mars 1378.

Dix jours plus tard, le 7 avril, les seize cardinaux présents dans la capitale se réunirent en conclave et, dès le lendemain, élurent pape l'archevêque de Bari, Barthélemy Prignano, qui prit le nom d'Urbain VI. Les six cardinaux d'Avignon, officiellement informés de cette élection, reconnurent et félicitèrent l'élu de leurs collègues. Les cardinaux romains en avisèrent le chef de l'Empire et les autres souverains catholiques. Le cardinal Robert de Genève, le futur Clément VII d'Avignon, envoya une lettre dans le même sens au roi de France, son parent, et au comte de Flandre. L'Aragonais, Pierre de Lune, le futur Benoît XIII, écrivit de même à plusieurs évêques d'Espagne. Bref, au lendemain de l'élection d'Urbain VI, personne n'en contesta la validité.

Cependant, le 20 septembre 1378, à Fondi, treize des cardinaux romains, électeurs d'Urbain VI, qui, avant l'élection, avaient manifesté formellement leur intention d'élire un pape légitime; qui l'avaient intronisé d'abord dans le palais du Vatican, puis

à Saint-Jean-de-Latran; qui, le 18 avril enfin, l'avaient couronné solennellement à Saint-Pierre, ces mêmes cardinaux entrèrent en conclave, et choisirent comme pape Robert de Genève, qui prit le nom de Clément VII, et alla s'établir en Avignon (15).

Que s'était-il donc passé de grave qui pût justifier une pareille volte-face ? Ces cardinaux s'étaient-ils rendu compte que, malgré leur intention formellement exprimée au conclave de Rome d'élire un pape légitime, cette élection avait été invalide ? En aucune façon. Ils s'étaient simplement aperçus qu'Urbain VI, leur élu, ne répondait pas aux espérances qu'ils avaient mises en lui; qu'il était d'un tempérament brusque, violent, ombrageux, voire extravagant, sans égard pour quiconque n'était pas de son avis, s'agît-il d'un cardinal de la sainte Eglise. Sans doute cela ne pouvait suffire à rendre invalide son élection; mais cela suffit à le rendre insupportable et à faire perdre la tête à ses électeurs. D'où le Grand Schisme d'Occident.

Catherine de Sienne, dans cette affaire, a pris le seul parti que sa charité et son bon sens lui inspirèrent. Quand il en était encore temps, elle a eu le courage surnaturel d'avertir Urbain VI; de l'inviter à plus de modération et de douceur; de faire appel à son esprit surnaturel, à sa charité, mais sans succès; et elle n'a pas craint davantage de blâmer la ligne de conduite des cardinaux révoltés contre le Pontife qu'ils avaient précédemment et légitimement élu.

Au terme du chemin de la croix où son apostolat l'avait engagée, depuis plus de quinze ans, le schisme d'Occident fut vraiment le Calvaire où elle fut crucifiée, comme son divin Maître Jésus-Christ, et où elle mourut de douleur, en voyant la sainte Eglise engagée pour longtemps dans une terrible

aventure dont elle finirait sans doute par sortir, mais au prix d'une multitude d'âmes incapables de supporter sans dommage spirituel un pareil scandale.

***

Certes il y aurait encore beaucoup à dire sur le milieu politique, moral, social et religieux dans lequel Catherine a vécu, au XIVe siècle, et exercé son apostolat. Mais nous croyons en avoir dit assez pour que le lecteur puisse se rendre compte des difficultés de toutes sortes qu'elle a eu le courage d'affronter et que sa charité le plus souvent a surmontées d'une manière qui lui fut propre et dont nous aurons à déterminer la transcendance et l'efficacité, lorsque nous aurons mis en évidence les sources divines de sa doctrine et de sa contemplation, et du même coup le caractère à la fois lumineux et prodigieusement fécond de sa charité. Car, pour sainte Catherine, comme pour la sainte Eglise, il n'y a qu'une charité qui consiste à aimer Dieu pour lui-même, et, en vertu même de cet amour de Dieu, nous oblige théoriquement et pratiquement à aimer le prochain comme nous-mêmes. Catherine ira même jusqu'à dire que l'amour du prochain ainsi entendu est à la fois la preuve expérimentale et la mesure de l'amour de Dieu.

CHAPITRE III

LES SOURCES AUTHENTIQUES DE SON APOSTOLAT

I. — SA DOCTRINE

Dans son *Histoire de Sienne,* considérée comme une des meilleures et des plus pénétrantes qui soient, Langton Douglas consacre à sainte Catherine de Sienne un chapitre entier qu'il conclut ainsi : « Sainte Catherine nous semble bien la figure la plus séduisante du XIVe siècle; et nul Siennois, sauf peut-être Æneas Sylvius Piccolomini, n'a joué un plus grand rôle dans l'histoire.

« Il est facile de trouver à critiquer chez cette femme, observe-t-il : crédule, sujette à l'hystérie, elle fit un usage immodéré de cette « discipline » qui ne fait souvent que provoquer les émotions qu'elle cherche à réfréner, et aggrave, plutôt qu'elle n'y apporte remède, les maux qu'elle est censée guérir. Elle ne se rendit pas compte que, sans la santé du corps, la santé complète de l'esprit n'est pas possible; mais santé, tempérance, modération n'étaient pas le propre du moyen âge. » Enfin il ajoute : « Nous ne devons pas faire grief à sainte Catherine de l'excès même de ses vertus. C'est au cœur plutôt qu'à l'intelligence que les grandes religions s'adres-

sent. Un grand prophète religieux doit nécessairement surtout émouvoir; pour lui l'amour doit toujours rester la première chose du monde. Ce serait folie de souhaiter que David, saint Jean, saint François ou sainte Catherine n'aient pas été ce qu'ils ont été. » (1)

Il y a de tout dans ce jugement : du bon et du mauvais; du meilleur et du pire. Les faits obligent cet historien honnête à s'incliner devant Catherine, « la figure la plus séduisante du XIVe siècle »; une de celles qui, selon lui, a joué le plus grand rôle dans l'histoire. Mais, parce qu'il ignore les vraies sources où Catherine a puisé la lumière et l'énergie nécessaires à l'accomplissement de ses hauts faits, il lui reproche — comme les autres — bien qu'avec une nuance de regret et de sympathie, d'avoir été crédule; de s'être livrée de façon immodérée à la pénitence corporelle; de n'avoir pas assez ménagé sa santé dans l'intérêt même de la vie de l'esprit. Sans doute il reconnaît qu'il faut chercher dans son cœur le secret de sa vie et de son activité; que l'amour y occupe la première place. Mais de quel amour s'agit-il ? Il ne le sait pas; ou, s'il se rend compte que c'est de l'amour de Dieu, il ne comprend pas qu'un tel amour, chez les saints, a de terribles exigences qui expliquent tout : leur ascétisme, leur mystique, leur apostolat.

C'est en effet « en plein cœur » de sainte Catherine qu'il faut se placer pour saisir, dans l'ensemble et dans les détails, à la fois l'unité et la diversité harmonieuses de sa vie, comme — toute proportion gardée — on ne peut rien comprendre aux « mystères » de Jésus — à sa naissance, à ses souffrances, à sa mort même — que si l'on se place « en plein cœur » de Dieu, mais d'un Dieu d'amour qui a tant aimé les hommes que, pour racheter leurs péchés et

les aider à faire leur salut, il leur a donné son Fils unique.

Evidemment on ne demande pas à un historien, comme tel, de se placer à ce point de vue surnaturel pour écrire la vie de sainte Catherine; ou, s'il s'agit d'une vie déjà écrite, pour en critiquer les sources. Mais que penser d'un historien qui — cela s'est vu, il n'y a pas si longtemps ! — sous prétexte qu'il y a trop de surnaturel dans une pareille vie — trop de miracles, d'extases, de visions — accuserait ses biographes de l'y avoir introduit frauduleusement en vue d'assurer plus sûrement la canonisation de leur héroïne, et s'ingénierait ensuite à arranger lui-même, ou plutôt à déranger les faits, à changer les dates, à substituer toute une nouvelle chronologie à celle déjà établie d'après des témoignages nombreux et irrécusables ? Le moins qu'on pourrait dire serait qu'une pareille « reconstruction historique » est plus difficile à justifier que le surnaturel qu'elle prétend éliminer. C'est pourquoi sans doute d'autres historiens, d'une probité scientifique à toute épreuve, n'ont pas eu de peine à en démontrer le caractère arbitraire et à rétablir la chronologie traditionnelle, tout en laissant aux spécialistes, c'est-à-dire aux psychologues, aux théologiens, à l'Eglise elle-même le soin d'interpréter des faits dont l'exactitude historique n'est pas en cause, mais dont le contenu « surnaturel » échappe manifestement à la compétence des historiens.

Enfin la méthode qui consisterait, sans nier le surnaturel, mais en en faisant pour ainsi dire abstraction, à vouloir apprécier la vie et l'activité de Catherine de Sienne d'un point de vue purement humain, ne vaut guère mieux. Prétendre tout expliquer de son apostolat, par exemple, ou du moins de certains aspects de son apostolat, en faisant d'elle l'équivalent d'un « homme politique », d'un « fin diplomate » ou

d'un « grand homme d'Etat, le plus grand de son siècle » comme cela a été dit, c'est ne rien comprendre aux motifs surnaturels qui seuls l'ont toujours inspirée, ni à sa méthode apostolique.

Certes Catherine, humainement parlant, n'a pas manqué des qualités requises pour adapter son apostolat aux idées et aux milieux politiques de son temps, et y faire quelquefois figure de fin diplomate; voire, si l'on y tient, d'homme d'Etat. Elle était naturellement bien douée; mais elle l'était plus encore surnaturellement. Et l'originalité de son génie, comme de sa méthode, fut de fondre harmonieusement tous ces dons, naturels et surnaturels, sans en détruire aucun, au feu de sa charité, c'est-à-dire de son amour de Dieu pour lui-même et par-dessus toutes choses. Et c'est cette charité qui en elle explique tout : sa vie intérieure et sa vie extérieure; c'est elle qui donne à son ascétisme, à sa mystique, à son apostolat, cette unité dans la diversité qui fait l'étonnement et l'admiration de tous ceux qui, à la lumière de sa doctrine, se donnent la peine d'examiner sa vie.

*
* *

Car Catherine de Sienne, l'illettrée, la sainte qui, de son propre aveu, ne savait ni lire ni écrire, a une admirable doctrine que l'on retrouve, toute palpitante de lumière et de vie, dans sa volumineuse correspondance, et surtout dans le *Dialogue*, qui est considéré comme le testament spirituel de sa vie, et que, sur leur demande, elle a dicté — comme d'ailleurs la plupart de ses lettres — à ses secrétaires, au cours de ses extases.

Quels furent ces secrétaires ? Raymond de Capoue nous a conservé leurs noms, du moins les noms de ceux qui furent les principaux témoins sur lesquels

il s'appuie pour composer son récit : Barduccio Canigiani, Etienne Maconi et Neri Landoccio. Parlant de ce dernier, à la fin du premier chapitre de la troisième partie de la *Legenda,* Raymond écrit : « Il fut, avec Etienne et Barduccio, un des secrétaires auxquels Catherine dicta ses lettres et son livre. Il s'était attaché avant les autres à l'épouse du Christ, abandonnant pour la suivre son père qui vivait encore et tous ses proches...

« C'est pour ces témoins et non pour moi, remarque humblement Raymond, que je demande créance. Ils en sont plus dignes que moi, car je sais qu'ils ont imité plus parfaitement les actions de Catherine et qu'ils les ont par conséquent mieux comprises. » (2)

A leur témoignage s'ajoute celui de Catherine elle-même, qui est au-dessus de tout soupçon. Car si Raymond n'a pas été le témoin oculaire des faits dont il parle ici, il les a appris, non seulement par la bouche des fils spirituels de Catherine dont il garantit le témoignage d'après la sainteté de leur vie, mais aussi par les lettres de Catherine qui lui écrivait souvent à cette époque pour lui raconter ce qui lui arrivait.

Or, que disent ces témoins ? Tous sont d'accord pour reconnaître qu'ils ont écrit le *Livre* sous la dictée de Catherine pendant ses extases et Raymond de Capoue dont Maconi, devenu chartreux, vante de son côté, dans une lettre bien connue, l'absolue sincérité, et même le caractère inspiré de son témoignage, nous dit que c'est le *Dialogue* tout entier que Catherine a composé sous la dictée de l'Esprit Saint (3). Nous voici donc renseignés. La doctrine de Catherine, celle éparse dans ses lettres, et ramassée dans le *Dialogue,* a une origine surnaturelle. Elle l'a apprise directement de Dieu même, et transmise elle-même directement à ses disciples (4).



Cependant, à lire les *Lettres* et le *Dialogue,* on a l'impression que, toute divine qu'elle soit dans ses sources, la doctrine de Catherine de Sienne est merveilleusement adaptée à la nature de son intelligence. Comme un prisme de pur cristal à travers lequel la lumière se réfracte et forme sur un écran placé à distance une image colorée des belles nuances de l'arc-en-ciel, ainsi, à travers l'intelligence de Catherine, la doctrine qu'y projette Dieu directement prend forme humaine et reflète toutes les nuances féminines de sa pensée, au point que, lorsqu'elle la dicte à ses disciples, on dirait que c'est elle-même qui l'invente pour le fond comme pour la forme. D'un bout à l'autre sa doctrine porte aussi la marque de son esprit.

Toute proportion gardée, il en va de la doctrine de sainte Catherine comme de celle de saint Thomas, avec laquelle nous verrons qu'elle a beaucoup d'analogie, non certes dans la manière de l'exposer, qui est toute différente, mais dans sa substance, dans ses pensées maîtresses.

Saint Thomas, vers la fin de sa vie, confessait à l'un de ses disciples et confidents, qu'il avait plus appris au pied de son crucifix que dans les livres. Nous savons d'autre part qu'en rédigeant la *Somme théologique,* lorsqu'il se trouvait aux prises avec des problèmes particulièrement difficiles, il recourait d'abord à la prière. A lui non plus, l'assistance divine n'a pas fait défaut au cours de sa carrière de professeur et d'écrivain, bien qu'il n'ait pas rédigé la *Somme,* comme Catherine le *Dialogue,* sous la dictée de Dieu. Mais, quelle que soit la part qu'il faille faire à l'inspiration du Saint-Esprit dans la doctrine de saint Thomas, ce qui est sûr, c'est que celle-ci

porte bien la marque humaine de son génie. Partout on y retrouve, dans l'analyse comme dans la synthèse, cette intelligence virile, à la fois profonde et lucide, qui, lorsqu'elle aborde une question, l'épuise et ne laisse rien dans l'ombre. Saint Thomas est avant tout un esprit spéculatif qui certes, lorsqu'il s'agit des principes, laisse à l'intuition sa part, mais qui, à partir des principes — ceux de la raison ou ceux de la foi, en philosophie et en théologie — déduit des conclusions à l'aide du raisonnement. Sa méthode est essentiellement déductive. A l'intérieur de chaque question qu'il aborde, avant de la relier à d'autres questions et d'en faire la synthèse, il procède lentement, d'un pas tranquille, article par article, jusqu'à l'épuisement du problème à résoudre. D'où, dans son œuvre, l'impression qui s'en dégage d'un équilibre parfait entre une pensée forte, sûre d'elle-même, et une méthode intellectuelle bien adaptée, où le divin et l'humain, la foi et la raison, se prêtent un mutuel appui, s'éclairent réciproquement sans jamais se confondre, ni empiéter sur leur propre terrain. Il n'y a pas jusqu'aux formules elles-mêmes dont se sert saint Thomas pour exprimer sa pensée qui ne donnent cette impression d'équilibre et de force, tellement elles semblent jaillir de la pensée même et en traduire toutes les nuances à l'aide des mots et des images les plus simples, les plus transparents.

Dans le *Dialogue*, au contraire, bien que la doctrine qu'il contient soit révélée par Dieu à Catherine, elle n'en reflète pas moins la nature et les besoins d'une intelligence féminine, plus intuitive que spéculative; plus prompte à suggérer les idées au moyen d'images bien choisies qu'à en tirer des conclusions par voie de raisonnement. Au surplus, il s'agit ici d'une sainte préoccupée surtout de connaître Dieu pour mieux l'aimer et de l'aimer toujours davantage pour le

mieux connaître; plus propre, en un mot, à la contemplation qu'à la spéculation.

« Ce qu'il y a d'étrange, en effet, et de merveilleux, remarque un des meilleurs traducteurs du *Dialogue* dans la préface qu'il lui a consacrée, c'est de voir l'intelligence d'une humble fille qui n'a pu étudier ni les lettres divines ni les lettres humaines, appliquée à la contemplation de la Vérité éternelle, du mystère de la Divinité, de la Providence, de l'Amour, de la Miséricorde, des abîmes d'iniquité et des magnificences de grâce que peuvent receler les consciences humaines, avec une telle aisance et une telle pénétration que l'on dirait qu'elle y est dans son élément, que son esprit se meut et se joue dans cette lumière, suivant une comparaison où elle se plaît, comme le poisson dans l'eau. L'on demeure confondu de ces termes si précis que ne trouvent les docteurs qu'après de longues méditations et des efforts soutenus, et dans lesquels cette vierge exprime simplement, sans hésitation et avec sécurité, sans recherche et pourtant avec une exacte mesure, la plus haute sagesse et les plus profonds mystères. Comment n'être pas convaincu que ce n'est pas des hommes qu'elle tient sa science, quand ces sublimités pour lesquelles les contemplatifs de l'Ecole ont préparé toute une langue de convention, en dehors de laquelle, semble-t-il, il est périlleux, sinon impossible, de les dire, on les entend se parler tout à coup dans le langage du peuple, dans le *vulgaire,* disent les érudits, à peu près comme le Verbe éternel du Père, dédaignant les pompes royales, revêtait la forme de l'esclave et choisissait de naître dans une crèche. Par un prodige nouveau, de même que l'étable s'est élargie en basilique, ce dialecte vulgaire sublimé par le même Verbe divin est devenu, sur les lèvres de cette illettrée, au contact de l'Esprit, une langue d'élection qui, dans la

formation de la littérature italienne, rivalise sans effort pour la pureté, l'élégance, la richesse, avec celle de Pétrarque lui-même. Tant il est vrai qu'une puissante intelligence se rend maîtresse des formes d'art par lesquelles elle s'exprime et qu'en vérité les grandes pensées font seules le grand style ! Ici, l'intelligence de cette épouse du Christ est en puissance de la Sagesse de Dieu. » (5)

Mais ce qui nous semble plus merveilleux encore que la puissance de contemplation de cette « humble fille » et que l'éclat de son style ou la richesse inouïe de sa langue, c'est le parfait équilibre de son esprit, la maîtrise avec laquelle, dans la doctrine d'amour qui lui est « révélée », elle établit les justes rapports entre l'amour et la connaissance.

A ne considérer que certains aspects extérieurs de sa vie intime et personnelle avec Dieu, par exemple les rigueurs de son ascétisme, ou la multiplicité de ses extases, on serait tenté de croire que cette âme, dont le cœur brûle d'amour divin et rêve d'incendier le monde des âmes des feux de sa charité, n'apprécie que l'amour et, pourvu qu'il soit intense et sans mesure, se désintéresse de le régler; de le soumettre au contrôle éclairé de la foi et de la prudence; que c'est dans ce sens absolu qu'elle entend la fameuse formule de saint Augustin : aime et fais ce que tu veux, *ama et fac quod vis.*

Mais il n'en est rien, bien au contraire. Si, avec saint Paul, elle fait de la charité la première des vertus, elle prétend, avec saint Thomas, en soumettre l'objet à la lumière de la foi, et l'exercice au contrôle de la prudence, de cette vertu surnaturelle de la raison pratique qu'elle appelle « discrétion » ou discernement. Rien n'est plus raisonnable que sa doctrine de l'amour. Aussi bien, pour apprécier à leur juste valeur certaines particularités de sa vie ascétique

ou mystique, qui sont de nature à choquer notre myopie intellectuelle, et plus encore notre médiocrité de mœurs, c'est à travers sa doctrine qu'il faut les considérer. Alors on s'aperçoit qu'en dépit des apparences, sa vie elle-même, dans ce qu'elle paraît avoir d'excessif, inspirée qu'elle est par un amour de Dieu sans bornes, demeure cependant, comme cet amour lui-même, baigné de la lumière de la foi et contrôlé, non certes par une prudence humaine vide d'amour, mais par cette prudence surnaturelle et infuse, doublée d'ailleurs du don de conseil, qui mesure le don de soi aux exigences de la vraie charité.

C'est précisément ce que nous nous proposons de démontrer ici en dégageant de la doctrine de sainte Catherine les lignes maîtresses, en particulier ces rapports réciproques et harmonieux de la charité et de la foi, de la foi et de la raison, qui projettent sur la vie intérieure de Catherine et sur son apostolat de telles lumières qu'on ne risque plus, lorsqu'on les a bien saisies, de chercher ailleurs que dans sa charité le secret de son ascétisme, de sa vie mystique et de son extraordinaire apostolat.

***

« Notre âme, déclare sainte Catherine, ne peut vivre d'autre chose que d'amour, et d'amour divin. En effet, si cette âme ne possède pas l'amour divin, la charité parfaite, elle ne saurait produire des fruits de vie, mais de mort. » (6)

Cette charité parfaite, qui est une grâce de Dieu, ne peut s'épanouir dans l'âme qu'à deux conditions : la connaissance de Dieu et la connaissance de soi-même en Dieu.

La connaissance de nous-mêmes est d'abord le fruit d'une considération de notre esprit. « Ouvrez l'œil

de votre intelligence » répète à satiété Catherine dans les exhortations que, dans ses lettres, elle adresse à ses correspondants. Les lumières naturelles de notre intelligence sont utiles, et même nécessaires d'une certaine manière; ce sont des dons de Dieu. « J'ai créé l'âme à mon image et ressemblance, lui enseigne le Seigneur, par le fait que je lui ai donné la mémoire, l'intelligence, la volonté. L'intelligence est la plus noble partie de l'âme (7). L'âme qui ne voit pas avec l'œil de son intelligence l'objet de ma vérité ne peut entendre ni connaître ma vérité; c'est pourquoi je t'invite, pour la mieux connaître, à t'élever au-dessus des impressions des sens... Tu sais, pour l'avoir appris de Moi, que, sans la lumière de la raison, nul ne peut trouver la voie de la vérité, et que cette lumière de la raison, vous la tenez de moi, la vraie Lumière. » (8)

Cette âme de feu aime donc aussi la lumière, quelles qu'en soient les sources. Elle exalte l'intelligence qui nous aide à nous connaître nous-mêmes, et aussi la science par quoi nous connaissons les choses. « La science en soi est bonne, lisons-nous dans le *Dialogue*; elle est parfaite, quand celui qui la possède y joint une vie honnête et sainte et une sincère humilité; mais, dans un orgueilleux, dépravé et libertin, la science est un poison. » (9) Sainte Catherine, comme sainte Thérèse, si elle avait eu à choisir entre deux directeurs dont l'un eût été un théologien judicieux et expérimenté, sans être un saint, et un saint dépourvu de ces qualités essentielles, n'aurait sans doute pas hésité non plus à choisir le premier. En tout cas, comme le remarque finement le Père Lemonnyer, « ce n'est pas elle qui désignerait comme candidats privilégiés à la sainteté chrétienne les âmes où l'imagination et la sensibilité dominent » (10). Cela ressort de tous ses écrits.

* * *

Néanmoins, quand il s'agit de connaître Dieu et de nous connaître nous-mêmes en Dieu, Catherine déclare sans ambages que, si ces lumières naturelles de notre intelligence sont requises, elles ne suffisent pas. Dans ce style imagé qui lui est propre, elle insiste pour que nous ouvrions l'œil de notre intelligence, mais surnaturellement agrandi par la « pupille de la foi ». « La pupille de cet œil, c'est la très sainte foi, dont la lumière fait discerner, connaître et suivre la doctrine de ma Vérité, le Verbe incarné. Sans cette pupille de la foi, l'âme ne saurait voir. Elle ressemblerait à un homme qui aurait sans doute des yeux, mais dont la pupille, par laquelle l'œil voit, serait recouverte d'une taie; l'intelligence est l'œil de l'âme, et la pupille de cet œil, c'est la Foi. » (11)

Et ailleurs encore, dans une lettre à l'avocat florentin Ristoro Canigiani, elle-même écrit : « Nous avons en nous une lumière naturelle que le Créateur nous a donnée pour discerner le bien du mal, le parfait de l'imparfait, le pur de l'impur, la lumière des ténèbres, le fini de l'infini. C'est une connaissance dont Dieu a doté notre nature même... Il convient donc de nous servir de cette lumière naturelle... et avec elle de chercher le bien où il est. En le cherchant, nous le trouverons en Dieu... (12) Mais pour bien connaître Dieu et nous bien connaître nous-mêmes en Dieu — deux conditions indispensables de notre charité — il faut qu'à cette lumière naturelle imparfaite s'ajoute une lumière surnaturelle parfaite, infusée par la grâce dans notre âme (13), la foi proprement dite, reçue au baptême (14). Alors nous verrons l'amour ineffable que Dieu nous a montré par l'intermédiaire de son Fils, et celui-ci par l'effusion de son sang sous le feu de l'amour. » (15)

Tel est le portique de lumière par où il faut passer, à la suite de sainte Catherine, pour pénétrer dans le temple de l'Amour. On ne peut aimer Dieu qu'à la condition de le connaître et de se connaître soi-même en Lui. Mais dès que l'intelligence, éclairée par la Foi, le connaît tel qu'il s'est révélé à nous, notre volonté est portée à l'aimer, à répondre à l'amour par l'amour, c'est-à-dire, comme Dieu nous en fait à tous l'obligation, à l'aimer pour lui-même et à aimer, du même élan, le prochain comme nous-mêmes pour Lui.

Peut-être dira-t-on qu'il n'y a là rien de bien nouveau; que c'est du pur Evangile ! Sans doute, mais il ne manquerait plus que cela que Catherine, instruite par Dieu directement, changeât quelque chose aux enseignements de l'Evangile et à la doctrine de l'Eglise ! Ce qu'il y a précisément d'étonnant ici et de nouveau, c'est qu'une humble fille qui n'a pas étudié dans les livres et n'a pas suivi de cours de théologie, nous transmette une doctrine théologique absolument orthodoxe et qui répond si bien aux exigences de la raison et de la foi qu'elle semble en outre comme un écho vivant de la doctrine de saint Thomas. Enfin ce qu'il y a d'absolument nouveau dans la doctrine de sainte Catherine — nous aurons l'occasion d'insister sur ce point au chapitre suivant — c'est qu'elle n'est pas le fruit de la spéculation, mais de la contemplation; une doctrine de vie, toute gonflée d'amour et d'expérience personnelle où, comme il est dit dans le *Dialogue*, « l'intelligence est mue par l'affection et l'affection nourrie par l'intelligence... » L'âme, déclare Dieu à sainte Catherine, ne peut vivre sans amour, il lui faut toujours quelque chose à aimer : car c'est d'amour qu'elle est faite et c'est par amour que je l'ai créée. C'est pourquoi je t'ai dit que la volonté donne le branle à l'intelligence : « Je veux aimer, semble-t-elle dire, parce que ma nourriture à

moi c'est l'amour ». Ainsi réveillée par la puissance affective, l'intelligence se met à l'œuvre : « Tu veux aimer, semble-t-elle répondre, je vais te donner un bien que tu puisses aimer » (16).

Et, tout le long du *Dialogue*, Dieu en effet va révéler à Catherine l'existence, la nature et la grandeur de ce bien, en se faisant connaître à elle dans toutes les manifestations de son amour pour les hommes, et en la faisant se connaître elle-même en lui à la fois dans la dignité et l'indignité de son être. Cette doctrine que, dans le *Dialogue*, Dieu enseigne à Catherine, celle-ci se l'est si bien assimilée et l'a fait passer à ce point dans son langage et dans sa vie que, lorsqu'on lit ses *Lettres*, où elle s'adresse directement à ses correspondants, on a l'impression que c'est sa doctrine à elle qu'elle leur enseigne; qu'elle l'a tirée de son propre fonds. Toute sa correspondance en est pleine, et, dans chaque Lettre, quel que soit celui ou celle à qui elle écrit, on retrouve sa marque personnelle, non seulement son style, sa langue inimitable, éclatante de lumière et riche de couleur, mais cet *accent d'autorité* qui pourrait étonner de la part d'une fille aussi humble, aussi consciente de son néant, si l'on ne se souvenait pas qu'elle parle au nom de Dieu; ou mieux encore que ce n'est pas elle qui parle, mais Dieu lui-même qui parle par sa bouche, même lorsqu'elle dicte personnellement ses Lettres à ses disciples.

Essayons maintenant de dégager des écrits de Catherine cette admirable doctrine d'amour, révélée par Dieu et vécue par elle. Alors, mais alors seulement, nous pourrons nous expliquer sa vie. Car la vie de Catherine, c'est sa doctrine en action, puisée aux sources d'une contemplation pour ainsi dire continuelle, en présence de Dieu, où la foi et la charité, réagissant l'une sur l'autre, s'enrichissent au surplus,

de votre intelligence » répète à satiété Catherine dans les exhortations que, dans ses lettres, elle adresse à ses correspondants. Les lumières naturelles de notre intelligence sont utiles, et même nécessaires d'une certaine manière; ce sont des dons de Dieu. « J'ai créé l'âme à mon image et ressemblance, lui enseigne le Seigneur, par le fait que je lui ai donné la mémoire, l'intelligence, la volonté. L'intelligence est la plus noble partie de l'âme (7). L'âme qui ne voit pas avec l'œil de son intelligence l'objet de ma vérité ne peut entendre ni connaître ma vérité; c'est pourquoi je t'invite, pour la mieux connaître, à t'élever au-dessus des impressions des sens... Tu sais, pour l'avoir appris de Moi, que, sans la lumière de la raison, nul ne peut trouver la voie de la vérité, et que cette lumière de la raison, vous la tenez de moi, la vraie Lumière. » (8)

Cette âme de feu aime donc aussi la lumière, quelles qu'en soient les sources. Elle exalte l'intelligence qui nous aide à nous connaître nous-mêmes, et aussi la science par quoi nous connaissons les choses. « La science en soi est bonne, lisons-nous dans le *Dialogue*; elle est parfaite, quand celui qui la possède y joint une vie honnête et sainte et une sincère humilité; mais, dans un orgueilleux, dépravé et libertin, la science est un poison. » (9) Sainte Catherine, comme sainte Thérèse, si elle avait eu à choisir entre deux directeurs dont l'un eût été un théologien judicieux et expérimenté, sans être un saint, et un saint dépourvu de ces qualités essentielles, n'aurait sans doute pas hésité non plus à choisir le premier. En tout cas, comme le remarque finement le Père Lemonnyer, « ce n'est pas elle qui désignerait comme candidats privilégiés à la sainteté chrétienne les âmes où l'imagination et la sensibilité dominent » (10). Cela ressort de tous ses écrits.

* * *

Néanmoins, quand il s'agit de connaître Dieu et de nous connaître nous-mêmes en Dieu, Catherine déclare sans ambages que, si ces lumières naturelles de notre intelligence sont requises, elles ne suffisent pas. Dans ce style imagé qui lui est propre, elle insiste pour que nous ouvrions l'œil de notre intelligence, mais surnaturellement agrandi par la « pupille de la foi ». « La pupille de cet œil, c'est la très sainte foi, dont la lumière fait discerner, connaître et suivre la doctrine de ma Vérité, le Verbe incarné. Sans cette pupille de la foi, l'âme ne saurait voir. Elle ressemblerait à un homme qui aurait sans doute des yeux, mais dont la pupille, par laquelle l'œil voit, serait recouverte d'une taie; l'intelligence est l'œil de l'âme, et la pupille de cet œil, c'est la Foi. » (11)

Et ailleurs encore, dans une lettre à l'avocat florentin Ristoro Canigiani, elle-même écrit : « Nous avons en nous une lumière naturelle que le Créateur nous a donnée pour discerner le bien du mal, le parfait de l'imparfait, le pur de l'impur, la lumière des ténèbres, le fini de l'infini. C'est une connaissance dont Dieu a doté notre nature même... Il convient donc de nous servir de cette lumière naturelle... et avec elle de chercher le bien où il est. En le cherchant, nous le trouverons en Dieu... (12) Mais pour bien connaître Dieu et nous bien connaître nous-mêmes en Dieu — deux conditions indispensables de notre charité — il faut qu'à cette lumière naturelle imparfaite s'ajoute une lumière surnaturelle parfaite, infusée par la grâce dans notre âme (13), la foi proprement dite, reçue au baptême (14). Alors nous verrons l'amour ineffable que Dieu nous a montré par l'intermédiaire de son Fils, et celui-ci par l'effusion de son sang sous le feu de l'amour. » (15)

Tel est le portique de lumière par où il faut passer, à la suite de sainte Catherine, pour pénétrer dans le temple de l'Amour. On ne peut aimer Dieu qu'à la condition de le connaître et de se connaître soi-même en Lui. Mais dès que l'intelligence, éclairée par la Foi, le connaît tel qu'il s'est révélé à nous, notre volonté est portée à l'aimer, à répondre à l'amour par l'amour, c'est-à-dire, comme Dieu nous en fait à tous l'obligation, à l'aimer pour lui-même et à aimer, du même élan, le prochain comme nous-mêmes pour Lui.

Peut-être dira-t-on qu'il n'y a là rien de bien nouveau; que c'est du pur Evangile ! Sans doute, mais il ne manquerait plus que cela que Catherine, instruite par Dieu directement, changeât quelque chose aux enseignements de l'Evangile et à la doctrine de l'Eglise ! Ce qu'il y a précisément d'étonnant ici et de nouveau, c'est qu'une humble fille qui n'a pas étudié dans les livres et n'a pas suivi de cours de théologie, nous transmette une doctrine théologique absolument orthodoxe et qui répond si bien aux exigences de la raison et de la foi qu'elle semble en outre comme un écho vivant de la doctrine de saint Thomas. Enfin ce qu'il y a d'absolument nouveau dans la doctrine de sainte Catherine — nous aurons l'occasion d'insister sur ce point au chapitre suivant — c'est qu'elle n'est pas le fruit de la spéculation, mais de la contemplation; une doctrine de vie, toute gonflée d'amour et d'expérience personnelle où, comme il est dit dans le *Dialogue*, « l'intelligence est mue par l'affection et l'affection nourrie par l'intelligence... » L'âme, déclare Dieu à sainte Catherine, ne peut vivre sans amour, il lui faut toujours quelque chose à aimer : car c'est d'amour qu'elle est faite et c'est par amour que je l'ai créée. C'est pourquoi je t'ai dit que la volonté donne le branle à l'intelligence : « Je veux aimer, semble-t-elle dire, parce que ma nourriture à

moi c'est l'amour ». Ainsi réveillée par la puissance affective, l'intelligence se met à l'œuvre : « Tu veux aimer, semble-t-elle répondre, je vais te donner un bien que tu puisses aimer » (16).

Et, tout le long du *Dialogue,* Dieu en effet va révéler à Catherine l'existence, la nature et la grandeur de ce bien, en se faisant connaître à elle dans toutes les manifestations de son amour pour les hommes, et en la faisant se connaître elle-même en lui à la fois dans la dignité et l'indignité de son être. Cette doctrine que, dans le *Dialogue,* Dieu enseigne à Catherine, celle-ci se l'est si bien assimilée et l'a fait passer à ce point dans son langage et dans sa vie que, lorsqu'on lit ses *Lettres,* où elle s'adresse directement à ses correspondants, on a l'impression que c'est sa doctrine à elle qu'elle leur enseigne; qu'elle l'a tirée de son propre fonds. Toute sa correspondance en est pleine, et, dans chaque Lettre, quel que soit celui ou celle à qui elle écrit, on retrouve sa marque personnelle, non seulement son style, sa langue inimitable, éclatante de lumière et riche de couleur, mais cet *accent d'autorité* qui pourrait étonner de la part d'une fille aussi humble, aussi consciente de son néant, si l'on ne se souvenait pas qu'elle parle au nom de Dieu; ou mieux encore que ce n'est pas elle qui parle, mais Dieu lui-même qui parle par sa bouche, même lorsqu'elle dicte personnellement ses Lettres à ses disciples.

Essayons maintenant de dégager des écrits de Catherine cette admirable doctrine d'amour, révélée par Dieu et vécue par elle. Alors, mais alors seulement, nous pourrons nous expliquer sa vie. Car la vie de Catherine, c'est sa doctrine en action, puisée aux sources d'une contemplation pour ainsi dire continuelle, en présence de Dieu, où la foi et la charité, réagissant l'une sur l'autre, s'enrichissent au surplus,

sous l'inspiration de l'Esprit Saint, de ces intuitions surnaturelles qu'en langage théologique on appelle les actes des dons du Saint-Esprit qui, dans une âme sainte, sont comme les antennes permanentes de l'amour.

* * *

« Sache, ma fille, que nul ne peut s'échapper de mes mains : car *je suis Celui qui suis* et vous, *vous n'êtes pas par vous-mêmes* : vous n'êtes qu'autant que vous êtes faits par moi. Je suis le Créateur de toutes choses qui participent de l'être, mais non du péché, qui n'est pas, et, par conséquent, n'a pas été fait par moi... La créature ne m'offense que parce qu'elle aime ce qu'elle ne doit pas aimer, c'est-à-dire le péché, en me haïssant, Moi, qu'elle est obligée et tenue d'aimer, parce que je suis souverainement bon et que je lui ai donné l'être avec un si ardent amour ! » (17).

Dans ces quelques lignes du *Dialogue*, nous avons l'essentiel de l'enseignement divin sur l'*amour créateur*. Voici maintenant, dans une lettre de Catherine à Messire Bernabo Visconti, seigneur de Milan, sa façon personnelle de transposer en langage mystique une formule intellectuelle.

« O Père très cher, écrit-elle, quel est le cœur assez endurci et obstiné pour ne pas se fondre en voyant l'affection et l'amour que lui porte la divine Bonté ? Aimez, aimez. Songez qu'avant d'aimer vous avez été aimé, parce que Dieu, dans la contemplation de lui-même, s'est épris d'amour pour la beauté de sa créature. Mû par le feu de sa charité, il n'a pas eu d'autre but que de lui donner la vie éternelle et de la faire jouir du bien infini dont il jouit en lui-même. O amour inestimable; que de preuves tu nous a données de cet amour ! » (18).

C'est proprement l'art de Catherine, et celui de

tous les grands contemplatifs, de traduire ainsi en langage d'amour et d'action des vérités spéculatives et, par une sorte d'intuition du cœur, d'aller droit à la réalité qu'elles expriment de façon abstraite, pour en vivre concrètement et en imprégner tous leurs actes. On dirait qu'au contact brûlant de leur charité, les formules intellectuelles, dont notre esprit a naturellement besoin pour exprimer les vérités les plus hautes, les plus chargées d'être, celles en particulier qui concernent la nature de Dieu et nos rapports de créatures avec Lui, se volatilisent en quelque sorte pour céder la place, sous l'inspiration du Saint-Esprit, à ces intuitions du cœur, à ces prises directes de la réalité divine elle-même par les dons d'intelligence, de science et de sagesse, qui permettent alors à ces grands amoureux de Dieu, à ces familiers de la contemplation, de traduire en langage concret, à l'aide de mots et d'images jaillissant de leur esprit en fusion — telles les étincelles d'un foyer — tout ce qu'ils ont senti, expérimenté ou simplement deviné de divin.

En lisant les *Lettres* de sainte Catherine, on a vraiment cette impression que le Dieu dont elle parle avec tant de flamme et dans une langue si lumineuse, quasi transparente, elle ne l'a pas connu à travers les livres et les enseignements des hommes, mais à l'école de la réalité et de l'expérience, dans un cœur à cœur brûlant et continuel avec Lui.

Cette impression s'accroît encore lorsqu'on passe de la lecture de ses *Lettres* au récit de sa vie.

* * *

Dans la *Legenda*, par exemple, Raymond de Capoue nous raconte qu'au temps où Notre-Seigneur commençait à se manifester à la sainte, il lui apparut un jour, pendant qu'elle priait, et lui dit : « Sais-tu,

ma fille, qui tu es et qui je suis ? Si tu as cette double connaissance, tu seras heureuse. *Tu es celle qui n'est pas, je suis Celui qui suis.* Si tu gardes en ton âme cette vérité, jamais l'ennemi ne pourra te tromper, tu échapperas à tous ses pièges; jamais tu ne consentiras à poser un acte qui soit contre mes commandements et tu acquerras sans difficulté toute grâce, toute vérité, toute clarté. » (19)

« Je suis Celui qui suis, tu es celle qui n'est pas. » Cette formule non plus n'est pas nouvelle. C'est celle dont Jahvé s'est servi dans l'ancien temps pour signaler sa présence à Moïse, du milieu du buisson ardent. Depuis lors, les plus grands théologiens l'ont commentée et mise en lumière lorsqu'ils ont affirmé et démontré qu'en Dieu il n'y a pas de différence entre son essence et son existence; que son essence, c'est d'exister; qu'il *est* par Lui-même, absolument et infiniment, alors que nous ne sommes que par Lui, et dépendants, dans tout ce que nous sommes ou faisons, uniquement de Lui.

On s'imagine aisément un métaphysicien jonglant avec cette antithèse de l'être et du non-être et tirant plus ou moins vanité des réflexions profondes qu'elle lui inspire, des riches développements qu'elle lui suggère.

Tout autre est l'attitude de Catherine. Une fois reçue dans son esprit, cette formule : *Je suis Celui qui suis, tu es celle qui n'est pas,* traverse son cœur et passe dans sa vie. Ou plus exactement encore, par delà l'antithèse verbale et la vérité métaphysique qu'elle exprime, la charité de Catherine s'émeut. Elle a non seulement l'idée, mais le sentiment très vif que Dieu est tout et qu'elle n'est rien qu'en Dieu. On dirait que, dans la lumière de Dieu, de l'Etre suprême, infini, elle voit « son néant »; qu'elle *sent* sa totale dépendance à l'égard de Dieu, comme

quelqu'un qu'une main vigoureuse tiendrait suspendu au-dessus d'un abîme et qui aurait la sensation très nette d'être complètement à sa merci, rassuré seulement par la conviction que cette main est celle d'un ami.

L'humilité de Catherine, une humilité telle qu'elle commande toute sa vie, tous ses actes, et que sa charité elle-même s'y alimente, n'a pas d'autre source en elle que ce double sentiment de la grandeur infinie de Dieu, et de son propre néant. Dieu d'ailleurs s'est chargé de l'en informer : « Aucune vertu, ma fille, ne peut avoir la vie en soi sinon par la charité et par l'humilité qui est la mère nourricière de la charité. La connaissance de toi-même t'inspirera l'humilité en te découvrant que par toi-même tu n'es pas et que l'être tu le tiens de moi qui t'aimais, toi et les autres, avant que vous ne fussiez. » (20)

Du temple de l'amour où s'épanouit l'âme de Catherine, cette vérité est comme la clef de voûte à quoi s'appuie tout l'édifice.

Car, si l'humilité, provoquée dans son âme par l'idée et surtout par le sentiment de son néant en face de Dieu, excite et nourrit sa charité, elle y fait naître aussi l'horreur du péché.

Voir dans la lumière de Dieu qu'on n'est rien par soi, absolument rien, c'est en somme normal. Bien loin d'être tragique, ce sentiment de notre néant, s'il engendre l'humilité, se traduit en actions de grâces et en charité, dès qu'on s'aperçoit que l'amour de Dieu est au principe de tout. Le tragique ne commence qu'avec le péché, c'est-à-dire avec l'attitude voulue d'une créature qui sait que par elle-même elle n'est rien; qu'elle est en perpétuelle dépendance de Dieu; qu'elle doit tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle est à son amour, et néanmoins

renverse les rôles; agit avec Lui comme s'il n'était rien, et qu'elle, au contraire, fût tout.

Voilà encore une de ces antithèses où, selon son degré de pénétration naturelle, un esprit peut jouer avec les mots ou avec les idées, sans que sa conscience et son cœur s'émeuvent, ni que cela change quoi que ce soit à son attitude spirituelle et à sa conduite. Mais une âme, à la fois intelligente et ardente, comme celle de Catherine, que déjà le sentiment de son propre néant rendait si humble en nourrissant sa charité, ne pouvait s'arrêter à l'idée de « péché » sans en être bouleversée jusqu'au plus intime de son être. Il n'y a pas dans tout le *Dialogue,* hormis celle de la charité, une doctrine sur quoi Dieu ait plus attiré l'attention de sa fille et remué son cœur, et il n'y en a pas non plus sur quoi elle revienne avec plus d'insistance dans ses lettres.

« Ma vérité, lui avait dit le Seigneur, est que j'ai créé l'homme à mon image et ressemblance pour qu'il possède la vie impérissable, pour qu'il partage avec moi et goûte la souveraine et éternelle douceur de ma bonté. Mais, après que le péché eut fermé le ciel et les portes de la Miséricorde, tout accès lui fut fermé de ce côté. La faute produisit les épines et les tribulations de contrariétés multiples. La créature trouva en elle-même la rébellion; car aussitôt qu'elle se fut révoltée contre Moi, elle se rebella contre elle-même. Sans plus parler, la chair se mit en guerre contre l'esprit, et en perdant l'état d'innocence, l'homme devint un animal immonde; il eut à lutter contre toutes les choses créées qui lui auraient été soumises, s'il fût demeuré dans l'état où je l'avais placé. En l'abandonnant, il a transgressé mon commandement et mérité la mort éternelle, pour l'âme et pour le corps. Dès qu'il eut péché, il fut assailli par un torrent impétueux qui toujours vient le

battre de ses eaux... Tous se noyaient dans ce torrent et aucun, avec toutes ses justices personnelles, ne pouvait arriver à la vie éternelle. C'est pourquoi, voulant porter remède à de si grands maux qui étaient vôtres, je vous ai donné mon Fils comme un pont sur lequel vous puissiez passer le fleuve sans vous noyer. Ce fleuve, c'est la mer pleine de tempêtes de cette vie ténébreuse. » (21)

*
* *

Nous sommes ici au centre de la doctrine de Catherine, d'où rayonne une lumière qui éclaire jusqu'aux recoins les plus obscurs de sa vie. Il importe donc souverainement de s'y arrêter un instant, ne fût-ce que pour découvrir le secret de ses relations intimes avec Dieu dans la contemplation, et de son apostolat futur auprès des âmes.

La *haine du péché* et *l'amour des pécheurs*, tels sont les deux sentiments que Dieu a provoqués dans son âme en lui révélant son attitude amoureuse à l'égard des hommes. Aussi profondément pénétrée de son propre néant que de l'amour de Dieu qui l'a créée à son image et ressemblance, Catherine ne peut supporter l'idée que le néant veuille s'égaler à l'être et répondre par la haine à l'amour. Cela l'indigne et la révolte. Nous en avons une admirable preuve dans le fait que nous avons raconté, au premier chapitre de cet ouvrage, lorsque Catherine, après la mort de sa sœur aînée, Bonaventura, s'aperçut soudain que, pour lui plaire, elle avait cédé à ses conseils et s'était occupée plus que de raison de sa toilette, sacrifiant comme elle à la coquetterie et à la mode. Là où il n'y avait apparemment que l'excès d'une affection fraternelle mal comprise, elle a vu une faute; elle s'est reprochée d'avoir préféré l'affec-

tion de sa sœur à l'amour de Dieu, en faisant pour lui plaire ce que, pour plaire à Dieu, elle n'aurait pas dû faire. Son confesseur, Raymond de Capoue, à qui elle s'est ouverte plus tard de ces « péchés de jeunesse », et qui pourtant avait l'étoffe d'un saint, a cru devoir nous avertir que, selon lui, il n'y avait même pas là de faute vénielle. Mais Catherine, qui examinait sa conscience au miroir de l'amour divin, n'était pas de cet avis. Convaincue que par elle-même elle n'était rien et que Dieu, qui est tout, ne l'avait tirée du néant que par bonté, elle en arrivait à se reprocher comme une faute de ne pas tout lui sacrifier d'elle-même, et, jusque dans les plus petites choses, de ne pas lui rendre amour pour amour. Pendant des années, elle a essayé de laver dans les larmes et la pénitence volontaire ce qu'elle appelait ses fautes de jeunesse, lesquelles somme toute se ramenaient à un manque de générosité à l'égard de Dieu, sur un point où l'affection fraternelle, plus encore que la vanité, l'avait entraînée. Catherine n'était pas le moins du monde scrupuleuse; mais elle avait à un degré inouï le sentiment des droits de Dieu sur sa créature, du fait que celle-ci n'était rien par elle-même et lui devait tout. Toute sa vie elle aura l'horreur du péché, surtout du péché qui, sous l'inspiration de l'amour-propre et de l'orgueil, pousse les créatures à préférer les biens de ce monde au Souverain Bien. Qu'on relise sa correspondance, et l'on verra à quel point, même envisagée sous ce jour, l'horreur du péché va chez elle jusqu'à l'obsession !

*
* *

Ce fut encore bien autre chose, lorsqu'elle se rendit compte du prix que Dieu lui-même, en la personne du Verbe, son Fils unique, avait payé nos fautes en

n'écoutant que son amour des pécheurs. Lorsqu'elle comprit que, malgré sa haine du péché, le Fils de Dieu s'était incarné et avait résolu, pour sauver les pécheurs — à la condition bien entendu qu'ils y consentissent — de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang, elle aussi se mit à les aimer d'un amour proportionné à la haine que lui inspirait le péché.

Deux passages du *Dialogue*, deux enseignements divins, nous permettent de comprendre de quelle doctrine s'inspira Catherine lorsqu'elle résolut, en digne fille de saint Dominique, de se consacrer, en union intime avec Jésus-Christ, au salut des âmes, et de verser elle aussi son sang jusqu'à la dernière goutte, si Dieu le lui demandait, pour expier les péchés des hommes.

« Regarde Jésus sur le bois de la croix, lui dit le Seigneur, son corps est tout percé; de chacun de ses membres le sang coule à flots. La rédemption, ce n'est pas à prix d'or ou d'argent qu'il l'opère, c'est avec son sang et par largesse d'amour... Ce sang ne vous a pas été donné, sans qu'en même temps vous fût distribué le feu; car c'est par le feu de l'amour, que le sang a été versé pour vous. » (22)

Une autre fois que Catherine, s'adressant directement à Jésus, lui disait : « Doux agneau sans tache, vous étiez mort quand votre côté fut ouvert, pourquoi donc avez-vous voulu que votre cœur fût aussi blessé et entr'ouvert ? » A quoi Jésus répondit : « Pour plusieurs raisons dont je te dirai la principale. Mon désir concernant la race humaine était infini et l'acte présent de la souffrance et des tourments était infini. Par cette souffrance, je ne pouvais donc vous manifester combien je vous aimais, puisque mon amour était infini. Voilà pourquoi j'ai voulu vous révéler le secret de mon cœur, en vous le faisant

voir ouvert, pour que vous compreniez qu'il vous aimait bien plus que je n'avais pu vous le prouver par une douleur finie. » (23)

On devine ce qu'une pareille doctrine d'amour devait avoir de résonance dans l'âme ardente de Catherine qui, à l'âge de sept ans, un an seulement après la première vision sur l'église de Saint-Dominique, avait déjà fait le vœu de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ. A cet âge-là, bien que son esprit fût précoce, elle ne pouvait cependant tout deviner de ce à quoi elle s'engageait en faisant ce vœu. Quelques années plus tard, lorsqu'elle comprit qu'en définitive la seule manière de prouver à Jésus-Christ son amour, c'était de collaborer avec lui au salut des âmes, elle se décida, pour rendre cette collaboration effective et féconde, à entrer dans l'Ordre de saint Dominique, et à consacrer toute sa vie à l'apostolat. Mais ce n'est vraiment que lorsque Jésus-Christ la choisit à son tour pour épouse, que sa vocation apostolique acquit toute sa signification et prit une ampleur exceptionnelle.

A partir de ce moment-là, tout ensemble intime et solennel, Jésus et Catherine ne firent plus qu'un cœur et qu'une âme. Il y eut précisément entre eux, nous disent ses biographes, « un échange de cœurs », ce qui signifie tout au moins qu'en épousant Jésus, Catherine épousa ses motifs et jusqu'à sa manière de vivre. Comme pour lui, son amour de Dieu se traduisit par un immense amour du prochain, et le chemin qu'elle prit, pour collaborer avec lui au salut des âmes, fut celui qu'il avait tracé, sous la seule inspiration de l'amour, le chemin de la croix. Toutes ses *Lettres* témoignent de cette union intime, amoureuse, avec le « Crucifié », et la doctrine qui s'en dégage est vraiment le message qu'elle adressa alors

à l'humanité. Contentons-nous de quelques extraits pris parmi les plus significatifs.

« Le serviteur ne doit pas marcher dans une autre voie que le maître et la voie du plaisir n'est pas celle du crucifié. — Rien ne doit nous réjouir autant que de partager les humiliations et les souffrances de Jésus. — Sois crucifiée avec le Christ crucifié; suis-le sur le chemin du Calvaire; deviens semblable à Lui, réjouis-toi des opprobres, des souffrances, des mépris, des railleries et des injures. Persévère jusqu'à la fin, en ne recherchant de réconfort que dans le sang qui ruisselle de la croix. — Ne recule pas quand viendront les épreuves, mais va au-devant d'elles avec un visage joyeux, accueille-les avec bonheur en disant : « Soyez les bienvenues !... » — Alors l'amertume se changera en douceur et tu finiras tes jours en te reposant doucement sur la croix avec le Christ crucifié. — De même que l'enfant se nourrit du lait maternel, de même l'âme qui aime Dieu vit du Christ crucifié et marche sans cesse sur ses traces, le suivant dans la voie ignominieuse, sans vouloir se réjouir de rien d'autre que des souffrances et des injures... L'âme s'attache fortement à l'arbre de la croix et la contemple avec un saint désir, en voyant l'Amour brûlant et consumant qui répand son sang de toutes parts. Une telle âme supporte patiemment les épreuves et renonce librement et par amour à toutes les consolations du monde; les persécutions, les tourments et les peines deviennent ses meilleurs amis, car elle a vu ainsi vêtu le Fils de Dieu qui sans aucun doute a choisi le plus beau vêtement qu'il pût trouver. — Revêtez-vous, revêtez-vous du Christ le doux Jésus. Il est une armure si puissante que ni les démons, ni les hommes ne pourront vous en dépouiller si vous n'y consentez vous-même. Il est

la suprême et éternelle Suavité qui dissipe toute amertume. L'âme se fortifie et se rassasie en lui de telle sorte qu'elle en arrive à considérer comme de la boue tout ce qui ne vient pas du Christ et, ne souhaitant plus que de ressembler à ce Christ crucifié, elle se réjouit des opprobres et des calomnies. » (24)

* * *

Cependant prenons bien garde, si nous voulons donner tout son sens à cette doctrine de l'imitation de Jésus crucifié, que, comme il est dit dans le *Dialogue* (25), la souffrance n'est pas une fin en soi, mais un moyen. C'est le moyen, choisi par Dieu lui-même, et inspiré, comme la création, par sa Bonté suprême, de racheter nos propres fautes et celles du prochain. Devant l'obstacle humainement invincible du péché, l'amour créateur de Dieu, loin de se repentir, a en quelque sorte rebondi avec plus de violence et de générosité. Il a inventé l'Incarnation et la Rédemption. C'est donc par amour des pécheurs que le Fils de Dieu s'est fait homme, a souffert et est mort sur la croix. En sorte que toutes les pénitences que pratique Catherine et qu'elle recommande aux autres de pratiquer, pour ajouter ce qui manque à la passion du Christ, c'est-à-dire notre collaboration personnelle, s'inspirent du même amour de Dieu et des âmes. C'est de là qu'elles tirent, comme celles de Jésus, toute leur valeur morale et leurs mérites. Otez cet amour, et la souffrance n'est plus justifiée. Elle n'est plus ni une fin, ni même un moyen.

Il n'y a donc rien de plus évangélique que cette doctrine cathérinienne de la souffrance au service de l'amour, et rien non plus d'aussi orthodoxe que son enseignement relatif à l'amour du prochain consi-

déré comme corollaire de l'amour que nous devons à Dieu. Aimer Dieu, c'est s'engager du même coup à aimer soi-même le prochain que Dieu a aimé; et aimer le prochain comme soi-même, en souffrant pour lui comme Dieu nous en a donné l'exemple en la personne de Jésus, c'est une des façons les plus authentiques de prouver à Dieu notre amour. « Là charité que l'on a pour le prochain, déclare le Seigneur à Catherine, dérive nécessairement de l'amour qu'on a pour Moi, c'est-à-dire de cette connaissance par laquelle l'âme se connaît et ma bonté en elle. Elle voit alors que je l'aime ineffablement, et de ce même amour dont elle se voit aimée, elle aime toute créature raisonnable. Voilà la raison pour laquelle l'âme, dès qu'elle me connaît, dilate son amour pour y envelopper le prochain. Dès qu'elle le voit, elle l'aime ineffablement, afin d'aimer ce qu'elle voit que j'aime davantage. » (26)

*
* *

Mais comment prouver à Dieu que nous l'aimons et que nous aimons le prochain ? La réponse de Dieu à Catherine est on ne peut plus claire : « L'âme qui veut m'aimer doit vouloir du même coup endurer pour moi toutes les peines qu'il me plaira de lui envoyer, quelle qu'en soit la nature et la gravité. La patience, qui est inséparable de la charité — elle en est comme la moelle — ne se prouve que dans les peines. Comportez-vous donc virilement. Il n'est point d'autre moyen pour vous d'être et de prouver que vous êtes les époux de ma Vérité et mes enfants fidèles, comme aussi que vous avez le goût de ma gloire et du salut des âmes. » (27)

Faut-il ajouter que cette doctrine, si divine dans ses sources, si évangélique dans son expression, est

aussi, dans son fond et malgré certaines apparences, une doctrine fort raisonnable ? On le peut, mais à la condition de se souvenir, avec saint Paul, que « ce qui est sagesse aux yeux des hommes est folie pour Dieu, tandis que ce qui paraît fou aux yeux des hommes est sagesse pour Dieu » (28).

Nous avons vu que certains historiens et critiques distingués ont quelquefois reproché à Catherine « ses pénitences excessives », et, pour les expliquer, sinon pour les justifier, n'ont pas craint de recourir à l'hystérie. C'est proprement de la démence. Toute proportion gardée, autant reprocher à Jésus-Christ d'avoir choisi le Calvaire pour expier nos péchés et nous rétablir en grâce avec Dieu ! Cependant les mêmes hommes qui reprochent à Catherine, voire même à Jésus, d'avoir recherché volontairement la souffrance, reconnaissent que, même humainement parlant, l'amour maternel, par exemple, ou l'amour de la patrie, ont des exigences analogues à celles de l'amour de Dieu; qu'une mère, pour sauver son fils, ou un patriote, pour défendre son pays, doivent s'imposer de lourds sacrifices, et au besoin offrir leur vie. Pourquoi ce qui est raisonnable dans le domaine de l'amour humain, cesserait-il de l'être, lorsqu'il s'agit de l'amour divin ? En quoi est-il moins sage de sacrifier son corps au salut de son âme ou de l'âme du prochain que de se faire amputer d'un membre pour sauver tout le corps, ou de donner sa vie pour sauver son pays ? A cela on ne peut répondre qu'en niant Dieu ou l'obligation de l'aimer. Mais si l'on se place au point de vue de ceux qui croient en Dieu et qui l'aiment, on doit au moins reconnaître que, de leur point de vue, leur amour de la souffrance n'est qu'une manifestation raisonnable de leur amour de Dieu et du prochain. Il n'y a pas de véritable amour sans un don de soi,

et on ne se donne pas sans souffrir. C'est sur le degré de l'amour et sur son désintéressement que se règlent la qualité et la gravité de la souffrance volontaire. Celle-ci au fond est comme le thermomètre de l'amour. On peut juger de l'amour infini du Christ pour les pécheurs à l'énormité de ses souffrances volontaires. Pareillement lorsqu'il s'agit d'apprécier les souffrances de Catherine, on ne le peut qu'en fonction de l'amour de Dieu et du prochain qui les a inspirées. Si la qualité d'un pareil amour vous échappe, dites-le; mais, en ne vous en tenant qu'aux faits, reconnaissez du moins qu'entre les souffrances volontaires de Catherine et sa charité chrétienne il y a un lien absolu; sa vie et sa doctrine en sont un témoignage irrécusable. L'hystérie à laquelle vous avez recours pour expliquer l'inexplicable, est le dernier des motifs à invoquer, *même humainement,* lorsqu'il s'agit d'une femme aussi raisonnable et équilibrée que Catherine qui, sur le chapitre même de la pénitence, a écrit des pages lumineuses qui dénotent de sa part un bon sens et une finesse de psychologie qu'en toute charité on voudrait voir partager, au même degré, par ses détracteurs conscients ou inconscients. Nous ne citerons, à l'appui de cette affirmation, qu'un passage du *Dialogue,* choisi entre beaucoup d'autres, mais qui est significatif : « Les saintes et douces œuvres que je demande à mes serviteurs sont les vertus intérieures et éprouvées de l'âme... et non pas seulement celles qui ont pour instrument le corps et pour effet des actes extérieurs, des pénitences de différentes sortes. Ce sont là les instruments de la vertu, mais non la vertu... Quelquefois même, si l'âme ne fait *discrètement* pénitence; c'est-à-dire si elle met surtout son affection dans la pénitence qu'elle entreprend, elle met un obstacle à sa perfection;... c'est avec *dis-*

crétion que l'âme doit faire pénitence, en aimant plus la vertu que la pénitence et en se servant de celle-ci comme d'un instrument pour régler la vertu, selon qu'il en est besoin et qu'elle croit pouvoir le faire dans la mesure de ses forces. Personne donc ne doit se laisser aller à juger que celui qui s'applique avec ardeur à mortifier son corps par de grandes pénitences, est plus parfait que celui qui en fait moins; car... ce n'est pas en cela que consiste la vertu, ni le mérite. » (29)

C'est sur l'amour — amour de Dieu et du prochain — que se règlent la vertu et le mérite des saints, non sur leurs pénitences extérieures. Catherine instruite directement par Dieu, le dit et le répète sans cesse dans ses *Lettres* et les conseils qu'elle donne à ses correspondants. C'est donc d'après sa doctrine, et non d'après nos préjugés, que nous devons juger sa vie. Il est vrai que sa vie est pleine de pénitences extérieures qui dépassent, en nombre et en importance, la mesure habituelle. Mais on peut en dire autant de ses vertus, dont l'héroïcité a été proclamée par l'Eglise lorsqu'elle fut mise sur les autels. S'il y a un lien étroit entre ses pénitences et ses vertus, allons-nous lui reprocher aussi l'héroïsme de ses vertus ? En un mot, allons-nous lui reprocher d'avoir été une sainte, et, à ce titre, la figure la plus rayonnante de son siècle ?

***

La doctrine de Catherine de Sienne est le meilleur projecteur dont nous disposions pour éclairer toutes les manifestations de sa vie morale personnelle comme de sa vie apostolique, surtout celles qui au premier abord heurtent de front nos préjugés ou nos égoïsmes. En dernière analyse, ainsi que nous venons de le voir, son amour explique tout. Mais son amour

lui-même — qu'il s'agisse d'aimer Dieu, soi-même ou le prochain — demande à être bien compris, tel que, dans le *Dialogue* et dans ses *Lettres*, elle l'explique elle-même, et non selon les amoindrissements ou les déformations que notre ignorance ou nos incompréhensions lui font subir.

Et d'abord une charité vraie, pure de tout alliage, avons-nous vu, suppose une parfaite connaissance de Dieu et de soi-même en Dieu.

Or, il en va de même *de la pratique de la charité*. Elle ne peut se faire que dans la lumière, une lumière spéciale à laquelle Catherine donne le joli nom de *discrétion*, ou de discernement, et qui en définitive n'est autre que la vertu surnaturelle de prudence, dont elle a en effet tous les attributs. Dans le *Dialogue*, Dieu apprend à sa fille que « la vraie charité porte en elle-même la lumière de la sainte discrétion. Celle-ci est une lumière qui dissipe toutes les ténèbres, détruit l'ignorance, et pénètre toute vertu, tout instrument et tout acte de vertu; elle est une prudence qui ne peut être mise en défaut... elle va de la connaissance que l'âme a de moi à la connaissance de soi-même, de l'amour qu'elle a pour moi à l'amour du prochain. » (30)

Autant dire que, sous la pression de la vraie charité, la discrétion règle les actes de toutes les vertus. C'est aussi la doctrine de saint Thomas.

Nous avons déjà noté comment, d'après la doctrine de Catherine, la charité, sans être elle-même une lumière, peut devenir une source de lumière. Par l'influence qu'elle exerce sur l'intelligence éclairée par la foi, la charité non seulement nous met en état de mieux nous connaître en lui, mais encore de mieux régler, du point de vue même de l'amour que nous devons à Dieu, à nous-mêmes, et au prochain, l'exercice de la charité à travers les actes

de toutes les vertus. C'est là proprement le rôle de la discrétion, et ce qui la distingue de toutes les autres vertus.

La discrétion est en somme l'art avec lequel une âme, toute vibrante de charité, se rend compte de tout ce qu'elle doit à Dieu, à soi-même et au prochain, et, dans sa conduite de chaque jour, à travers le réseau infini et compliqué de ses actes, agit en conséquence, non d'une façon inconsidérée et impulsive, mais avec clarté et mesure, en pleine maîtrise de soi.

Si, étymologiquement, et dans le sens le plus large du mot, devoir signifie « ce que l'on doit, ce qui est dû », on peut dire que l'un des premiers effets de la discrétion est de donner à l'âme *le sens du devoir,* de ce qu'elle doit à Dieu, à soi-même et au prochain, et de la façon dont, pratiquement, dans sa conduite quotidienne, elle doit s'acquitter de tous ses devoirs, de toutes ses « dettes ». Dans le *Dialogue,* Dieu explique clairement cette doctrine à Catherine : « La racine de la discrétion, lui dit-il, est pour l'âme une connaissance de soi et de ma bonté qui la porte naturellement à accorder à chacun — et sans retard — ce qui lui est dû...

« Et premièrement elle m'attribue à moi ce qui m'est dû, en rendant honneur et gloire à mon nom, en rapportant à moi toutes les grâces et les dons qu'elle a reçus... Pour ce qui est d'elle, elle confesse s'être montrée ingrate pour tant de bienfaits et n'avoir pas profité du temps et des grâces reçues : aussi s'estime-t-elle digne des châtiments et est-elle pour elle-même, à cause de ses fautes, un objet de haine et de dégoût... Après s'être acquittés de leur dette envers moi et envers eux-mêmes, ceux qui ont la vertu de discrétion rendent au prochain ce qu'ils lui doivent, c'est-à-dire principalement l'affection de

charité et cette humble et continuelle prière que l'on se doit les uns aux autres. Ils lui payent leur dette de doctrine et lui donnent l'exemple, auquel il a droit, d'une vie sainte et honnête. Ils lui donnent conseil et secours selon qu'il en est besoin pour son salut. » (31)

Comme il est facile de s'en rendre compte, il ne s'agit pas, en tout ceci, de dettes de justice proprement dites, mais de dettes d'amour, qui ne dispensent pas de celles-là bien entendu, mais les dépassent de beaucoup et sont d'un autre ordre. Ce qui est ici en question, ce ne sont pas les droits de l'homme, mais le droit de Dieu à être aimé pour lui-même, en nous et dans le prochain. Car nous sommes dans le domaine surnaturel de la grâce où, de la part de Dieu, tout est gratuit. Il ne s'agit donc pas seulement de servir Dieu — ce à quoi pourvoit naturellement la vertu de religion — mais de l'aimer, de lui rendre amour pour amour. Pareillement à l'égard du prochain. Il ne s'agit pas seulement d'être juste envers lui, en respectant ses droits naturels ou acquis; mais, par amour de Dieu, de lui donner au delà de ce qui, en justice, lui est dû; de l'aimer comme nous-même en l'aidant à connaître et à aimer Dieu par tous les moyens à notre disposition : la prière, la doctrine, les conseils, l'aumône, les sacrifices, et par-dessus tout le bon exemple. C'est la discrétion qui doit nous éclairer sur tous ces points et nous indiquer ce que nous devons faire ou ne pas faire à l'égard du prochain. C'est elle par exemple, ainsi que Dieu le fait observer à Catherine dans le Dialogue, qui nous interdit de pécher pour aider une âme à se sauver. Le remède ici serait pire que le mal. Car nous ne pouvons nous flatter d'aimer Dieu à la fois et de le haïr : de le haïr en péchant, et de l'aimer en substituant, pour sauver une âme, la

haine à l'amour. « Tu vois, ma fille, quelle règle la discrétion trace et quel devoir elle impose, vis-à-vis de chacun, à l'âme qui veut posséder la grâce. Il faut qu'elle m'aime, Moi, d'un amour infini et elle doit aimer le prochain avec mesure, avec une charité ordonnée; ne pas se faire mal à elle-même, en péchant, pour rendre service à autrui. C'est ce dont nous avertit saint Paul quand il dit que la charité doit se porter tout d'abord sur soi-même et commencer par soi. » (32)

Dans une lettre magnifique à Sœur Danielle d'Orvieto, sainte Catherine revient sur cette doctrine de la discrétion avec complaisance; elle répète ce que nous venons de dire concernant nos dettes d'amour à l'égard de Dieu et du prochain, mais le dit d'une manière qui lui est propre, avec son accent personnel, et un sens de la mesure qui dénote de sa part une finesse de psychologie peu ordinaire. « La première règle que la discrétion fournit à l'âme, écrit-elle, consiste à rendre à Dieu l'honneur, au prochain la bienveillance, à soi la haine du vice et de la sensualité propre. Mais, comme l'âme habite dans le corps, il convient que cette lumière de la discrétion lui fixe, à lui aussi, une règle, attendu qu'il est un instrument dont l'âme doit se servir pour accroître la vertu... Elle règle tous les membres du corps de sorte qu'ils soient modestes et tempérants. L'œil ne regarde pas ce qu'il ne doit pas regarder... la langue fuit les paroles inutiles... l'oreille évite les discours frivoles... A tous elle fournit une règle. Et pour que la loi perverse des assauts que la chair livre à l'esprit n'aille pas jusqu'à mettre le désordre parmi ses organes, elle impose une règle au corps. Elle le macère de veilles, de jeûnes et d'autres pratiques qui sont de nature à le réfréner. Mais prends bien garde, dit-elle à Sœur Danielle, qu'en tout ceci la

discrétion ne voit qu'un moyen d'accroître la vertu, en temps et en lieu voulu, selon qu'il en est besoin, et non une fin qui pousserait l'âme à rechercher pour elle-même telle ou telle pénitence... Si le corps, trop vigoureux, se montre récalcitrant à l'égard de l'esprit, elle saisit les verges de la discipline, le jeûne, le cilice aux nombreuses gemmes, les longues veilles, et lui impose des fardeaux tels qu'il se montre plus souple. Mais si le corps est débile et malade, la règle de la discrétion s'oppose à ce qu'on le traite de cette façon. Il faut non seulement abandonner le jeûne, mais manger de la viande, et si ce n'est pas assez d'une fois par jour, qu'on en mange quatre fois. Si l'on ne peut se tenir debout, il faut se coucher; s'il est impossible de s'agenouiller, que l'on s'assoie, ou que l'on se couche si besoin est. Voilà ce que veut la discrétion. » (33)

On le voit, les enseignements de Catherine, dans ses *Lettres*, et ceux du *Dialogue*, se rejoignent. Mais on sent dans ses *Lettres* qu'elle a profité personnellement des divines leçons du *Dialogue* et qu'à l'autorité de Dieu s'ajoute, lorsqu'elle écrit et enseigne à son tour, l'autorité de l'expérience.

La vertu de discrétion, considérée comme un rejeton de l'arbre de la charité, dont elle parfume tous les fruits, est peut-être, a-t-on dit, le trait distinctif de la physionomie spirituelle de sainte Catherine. Nous le croyons aussi, pourvu qu'on l'entende d'une « discrétion » ou prudence infuse, généralement éclairée par les inspirations du don de conseil qui écartent toute incertitude et hésitation.

« Sa vie extérieure, observe le Père Lemonyer, en porte l'empreinte profonde et très nette. Je pense surtout à ce rare mélange de hardiesse dans les desseins et d'imperturbable assurance dans l'exécution, par où se révèle une âme sachant ce qu'elle

fait et pourquoi. Pas trace d'incertitude relativement au but, ni hésitation sur la valeur des moyens choisis. Elle donne l'impression d'une conscience sûre d'elle-même, d'une prudence qui tient en mains tous les fils de ses actions. Sans doute une lumière spéciale d'origine divine l'éclaire; mais cette lumière, il est manifeste qu'elle se l'approprie, qu'elle se l'incorpore, qu'elle la fixe en vertus intérieures, stables, vitales et que, sous des clartés miraculeuses, c'est elle vraiment qui prend la conduite de sa vie. » (34)

Dans la préface de sa *Sainte Catherine de Sienne*, Joergensen nous fait à ce sujet un candide aveu: « Pour être sincère, écrit-il, je dois avouer qu'au début j'éprouvais moins de sympathie pour Catherine de Sienne que pour François d'Assise. Il y a dans la nature énergique de la Siennoise un je ne sais quoi d'esprit de domination, un élément de tyrannie qui me déplaisait. Avec son perpétuel et très féminin *Io voglio* « Je veux », elle est le contraste absolu du doux Ombrien qui préférait voir s'effondrer l'œuvre de sa vie que d'user de pouvoir et d'autorité comme les Podesta de ce monde... Mais à mesure que j'appris à la connaître plus intimement, il m'advint ce qui était advenu à tant d'autres pendant sa vie terrestre — je fus subjugué par elle, et il me fallut me rendre. » (35)

Joergensen se trompe lorsqu'il attribue à Catherine un esprit de domination. Il a pris pour esprit de domination son esprit de décision. Elle était vraiment trop humble et trop charitable pour s'imposer elle-même à qui que ce fût. Mais elle avait une claire vue des fins surnaturelles qu'elle poursuivait, et un jugement très sûr concernant les meilleurs moyens de réaliser ces fins. Alors, sous le poids de sa charité, dans un accord parfait de sa

volonté avec celle de Dieu, elle passait à l'action. *Je veux,* disait-elle, parce que telle est la volonté de Dieu. *Je veux* faire ceci, ou *je veux* que vous fassiez cela. A ses yeux, cela voulait dire : *Dieu le veut.* Elle ne s'imposait pas le moins du monde; elle ne prétendait pas dominer. Mais elle savait prendre ses responsabilités et se décider à agir quand il le fallait et de la façon qu'il lui paraissait s'imposer. D'où ce *Io voglio,* ce « Je veux », qui n'avait rien de dominateur ou de tyrannique, mais qui tranchait évidemment sur la pusillanimité habituelle des gens, même de ceux qui voient bien ce qu'il faudrait faire, mais qui, faute de volonté, ne le font pas.

*
* *

Cette humble fille était aussi la patience même, une patience due à sa charité, et qui n'avait absolument rien à voir non plus avec l'esprit de domination. Le Seigneur lui avait dit, en parlant de ses vrais serviteurs : « Comme ils m'aiment pour moi-même, parce que je suis la suprême Bonté et digne d'être aimé; comme ils s'aiment eux-mêmes et le prochain pour moi, c'est-à-dire afin de rendre louange et gloire à mon nom; à cause de cela ils sont patients et supportent tout avec courage et persévérance. (36) L'âme qui veut m'aimer, doit se résoudre à endurer pour moi toutes les peines qu'il me plaira de lui envoyer, quelle qu'en soit la nature ou la gravité. La patience ne se prouve que dans les peines et la patience, comme il a été dit, est inséparable de la charité. » (37) Elle en est la moelle, ou encore l'humble et doux visage.

Personne, plus que Catherine, n'est convaincu de la vérité de cette doctrine, et personne n'a fait preuve de plus de patience qu'elle dans les peines de

toutes sortes qui l'ont assaillie, et à certaines heures comme submergée. On ne comprendrait pas d'ailleurs qu'il en eût été autrement de la part d'une âme généreuse qui n'était préoccupée que d'accorder sa volonté en toutes choses à celle de Dieu, et aux yeux de qui la patience traduisait cet accord permanent. « Oh vraie et douce patience, écrivait-elle à Monna Nella, tu es cette vertu qui jamais n'est vaincue, mais qui triomphe toujours... Tu dissous la haine du cœur et sa rancune. Tu dissipes l'amertume contre le prochain. Tu soulages l'âme de toutes ses peines. Par toi les fardeaux si lourds des tribulations sans nombre deviennent légers. Par toi le déplaisir se change en douceur... (38) Devenue patiente, l'âme ne se scandalise ni ne se trouble de rien. (39) Elle se possède vraiment dans la patience. Elle est une reine qui domine l'impatience et ne se laisse pas vaincre par la colère. » (40)

Voilà le seul esprit de domination que Catherine ait connu et pratiqué et qui fait grand honneur à sa charité. Elle s'est dominée elle-même, au milieu de toutes ses fatigues et tribulations. En fait, sa sainteté n'a été qu'une longue patience.

*
* *

C'est d'ailleurs dans le même sens élevé qu'elle a exalté la vertu surnaturelle de force, dont la patience est une vertu annexe. Ici encore se révèle, dans la doctrine de Catherine, l'esprit profondément humain de son enseignement divin.

« Dieu, écrit-elle à Pietro Marchese del Monte, a pourvu l'homme d'une armure si puissante que ni démon ni créature ne lui peuvent nuire, sa libre volonté... Et il entend que nous fassions usage de cette arme qu'il nous a donnée; qu'avec elle nous

résistions aux coups que nous recevons de nos ennemis... Si l'homme ne se dépouille de cette arme et s'il ne la met lui-même dans les mains du démon en donnant son consentement, jamais il n'est vaincu. » (41)

Sans doute, l'usage de notre liberté, lorsqu'il s'agit de manier la vertu surnaturelle de force, réclame aussi la grâce de Dieu, sans laquelle nous ne pouvons rien faire; mais la grâce ne nous dispense pas de l'effort personnel de collaboration à l'œuvre de Dieu.

Comme la discrétion, comme la patience, la vertu de force a pour principe la charité. La charité est comme un sommet où toutes les vertus prennent leur source. C'est la doctrine de saint Thomas et c'est aussi celle de sainte Catherine. Voici ce que nous lisons dans une de ses lettres à Etienne Maconi: « Je dis que c'est en la manière suivante que nous pouvons acquérir la glorieuse vertu de force et longue persévérance. La raison ayant été affermie dans le sang du Christ, nous devons nous renoncer nous-mêmes dans ce doux et glorieux prix. Avec l'œil de l'intelligence et la lumière de la sainte foi nous le découvrons dans le vaisseau de notre âme; nous comprenons que notre être vient de Dieu; nous voyons que Dieu nous a restaurés à la vie de la grâce dans le sang de son Fils unique, et qu'ainsi notre faiblesse a disparu... O sang... tu embrases et tu consumes l'âme dans le foyer de la divine charité, c'est-à-dire que tu consumes tout ce qui se trouve dans l'âme en dehors de la volonté de Dieu... O très doux Sang, tu la dépouilles de l'amour-propre sensible, lequel débilite l'âme qui s'en revêt, et tu l'enveloppes des flammes de la divine charité... car tu fus répandu par ardeur d'amour. C'est pourquoi l'amour ne va pas sans la force, ni la force

sans la persévérance et c'est pourquoi il fortifie et affermit en toute adversité... Appuyé sur la Force souveraine, tu seras fort et persévérant et tu feras disparaître la faiblesse de la sensibilité propre. Dans l'amertume tu goûteras la douceur et au milieu de la guerre, la paix. » (42)

Bien loin que les luttes et les difficultés puissent nuire à l'âme que la vertu de force affermit, elles ne font que lui procurer l'occasion de resserrer son union avec Dieu qui est sa force, de lui prouver son amour et de s'affermir dans sa patience, d'autant plus que, dans cette âme, le don de force accompagne toujours la vertu, et, au besoin, supplée à ses imperfections.

Catherine écrit au cardinal Bonaventure de Padoue cette lettre admirable où elle exalte les bienfaits de la vertu de force : « Les luttes et les persécutions du monde peuvent-elles faire défaillir une âme ? Assurément non. Au contraire, elle en retire une force plus grande, car ce sont pour elle des occasions de se réfugier avec d'autant plus de sollicitude dans sa force. De la sorte aussi, l'amour qu'elle a pour Dieu a le moyen de faire ses preuves et de révéler s'il est un amour mercenaire ou non, s'il tend à sa propre satisfaction. Les créatures ne peuvent la faire défaillir avec leurs persécutions sans cesse renaissantes, avec leurs injustices, leurs outrages, leurs reproches, leurs mépris, leurs affronts. Elles le font, au contraire, se retirer de plus en plus de tout amour de la créature en dehors du Créateur et s'exercer dans la vertu de patience. Ainsi donc, il n'est rien qui la puisse faire défaillir, à moins que l'homme n'y consente en se séparant de sa force. Et cela en quelque situation que l'homme se trouve; car ni situation, ni conjoncture ne peuvent nous enlever Dieu. Dieu ne fait attention ni à la situation

ni au lieu, ni au temps. Il ne s'inquiète que du saint et sincère désir. » (43)

Dans le *Dialogue,* il avait dit à sa fille : « Avec la lumière de la foi et une ferme espérance, l'âme a vu et reconnu que je donne tout avec le même amour et pour le même but, qui est votre salut, et que je pourvois à tout. C'est pourquoi, dans le grand labeur, je donne des forces proportionnées, et je ne mets de fardeau sur les épaules que ce que l'on en peut porter, pourvu que l'on soit disposé à le vouloir porter pour l'amour de moi. » (44)

* * *

Telle est, dans ses grandes lignes, la doctrine d'amour de sainte Catherine. C'est vraiment, nous le verrons, la doctrine d'une âme contemplative dont la contemplation s'achèvera en action pour l'éclairer à la fois et la féconder. Car cette âme de feu a en même temps la nostalgie de la lumière. Elle brûle d'aimer Dieu, qui est tout amour. Mais elle ne veut pas l'aimer à l'aveugle, dans les ténèbres de la sentimentalité, et moins encore de la sensualité. Faute de pouvoir le contempler ici-bas face à face, et de puiser dans cette vision bienheureuse un amour sans mesure comme sans défaillance, elle veut du moins le connaître autant que cela est possible à une créature dont l'œil de l'intelligence se trouve surnaturellement agrandi et fortifié par la pupille de la foi. Et c'est aussi en Lui qu'elle veut se connaître, dans la lumière de sa Bonté créatrice et rédemptrice, et non dans le miroir déformant de l'amour-propre sensible et de l'orgueil humain. De cette façon, elle pourra faire la part de sa dignité et de son indignité, et se revêtir d'humilité.

Mais ce n'est pas assez d'aimer Dieu dans la

lumière; il faut que cet amour éclairé et ardent passe ensuite de notre cœur dans notre vie, et en imprègne tous les actes; que la contemplation amoureuse de Dieu y éclaire et féconde notre action. Là encore nous verrons Catherine préoccupée d'envelopper sa vie de lumière autant que de la saturer d'amour. Pour ne pas marcher et agir à l'aveugle, sous l'impulsion de l'amour de Dieu, de soi-même et du prochain, elle fera appel à la prudence, ou, comme elle le dit joliment, à la discrétion. Elle s'efforcera de tout faire avec jugement, mesure et équilibre, comme il convient à une créature raisonnable, faite à l'image d'un Dieu qui lui-même, au dire de la Sagesse, « a tout réglé avec mesure, avec nombre et avec poids » (45).

Ce sera s'engager ainsi sur la voie de l'héroïsme. Car, d'une part l'amour de Dieu est exigeant, et d'autre part l'amour de soi et du prochain pour Dieu, dans la pratique quotidienne des vertus où la conscience chrétienne ne souffre pas de relâche, se heurte à des difficultés de toutes sortes et sans cesse renaissantes, celles qui naissent intérieurement du devoir à accomplir, ou qui nous viennent du dehors : des événements, du commerce des hommes, voire de Dieu lui-même, à titre d'épreuves. Il faut, pour supporter tout cela, une patience inaltérable et une force surhumaine.

Catherine le reconnaît, mais loin de se décourager, elle s'encourage au contraire à entrer dans cette voie héroïque et à y persévérer, simplement parce qu'elle aime Dieu par-dessus toutes choses et qu'elle compte sur sa grâce pour ne pas défaillir en route. Dieu nous a tant aimés qu'il nous a donné son Fils unique. Sans lui nous ne pouvons rien; mais avec lui nous pouvons tout. Lorsque l'action nous semblera un fardeau trop lourd à porter, notre âme se réfugiera dans la contem-

plation, et ce bain de lumière et d'amour nous redonnera des forces pour aller de l'avant.

Il nous reste à voir la façon dont Catherine a fait passer cette doctrine d'amour dans sa vie, soit dans sa vie privée, soit dans sa vie publique; dans ses relations intimes avec Dieu comme dans ses relations apostoliques avec le prochain. Toute notre ambition serait de faire voir que sa vie, dans toutes ses manifestations, reflète merveilleusement sa doctrine; qu'elle est comme elle pleine de lumière et d'amour; que la grâce y perfectionne extraordinairement la nature; qu'en dépit de certaines apparences, cette mystique, qui semble en effet perdue en Dieu, ne méprise rien de ce qui est vraiment humain et fait à l'image de Dieu, telles que notre raison et notre volonté libre, mais cherche au contraire à le maintenir et à le prolonger en divin par la foi, l'espérance, la charité, et toutes ces vertus ou énergies surnaturelles que la charité engendre, nourrit, développe, sans parler des dons qui s'y ajoutent encore et les enrichissent sous l'inspiration de l'Esprit Saint.

Il en est un peu de la vie de sainte Catherine comme de ses écrits, où nous avons puisé sa doctrine. Tout y est de Dieu, et tout semble jaillir d'elle spontanément; ses actes, inspirés par la charité, portent la marque de sa volonté forte comme ses écrits, inspirés par Dieu, portent celle de son esprit pénétrant; son langage d'action a l'éclat de son style et sa variété. Une image d'elle, dans laquelle elle a pour ainsi dire condensé sa doctrine, s'applique également à sa vie. C'est sur cette image que nous finirons ce chapitre consacré à sa doctrine avant d'essayer, à travers cette doctrine, d'expliquer sa vie, en parlant de sa contemplation.

« Figure-toi un cercle placé sur la terre et au milieu du cercle un arbre portant à son côté un

rejeton qui lui est uni. L'arbre tire sa nourriture de la terre enfermée dans la circonférence du cercle; car s'il était hors de la terre, l'arbre périrait et ne donnerait aucun fruit. Maintenant représente-toi l'âme comme un arbre fait pour aimer et qui ne peut vivre que d'amour. Si cette âme n'a pas l'amour divin de la parfaite charité, elle ne produit pas des fruits de vie, mais de mort. Il est donc nécessaire que la racine de cet arbre, c'est-à-dire l'affection de l'âme, se fixe et se nourrisse dans le cercle de la vraie connaissance de soi-même. La connaissance de soi-même est conjointe à Moi, qui n'ai ni commencement, ni fin, comme le cercle qui est rond, et dans lequel tu as beau tourner et retourner, tu ne trouveras jamais où il commence et où il finit; cependant tu n'en es pas moins en lui. Cette connaissance de toi-même et de moi se trouve placée sur la terre de la véritable humilité, elle-même circonscrite par le cercle de cette double connaissance, d'une connaissance de soi, qui se perdrait dans le vide, si elle ne se terminait en moi. L'arbre de la charité se nourrit de l'humilité; il porte sur son côté un rejeton qui est la vraie discrétion. La moelle de cet arbre de la charité, c'est la patience, qui est le signe certain de ma présence dans une âme et de l'union de cette âme avec moi.

« Cet arbre, ainsi doucement planté, produit les fleurs odoriférantes des vertus, aux parfums multiples et variés. Il produit un fruit d'utilité pour le prochain, suivant le zèle que met celui-ci à recevoir les fruits de mes serviteurs. Vers moi, il fait monter un parfum de gloire et de louange à mon nom, parce que c'est moi qui le créai. C'est ainsi qu'il a sa fin en moi, son Dieu, qui suis la vie durable et qui ne peut lui être enlevé à moins qu'il ne le veuille. Tous les fruits que produit cet arbre sont pleins du suc de la discrétion qui sort de lui comme un rejeton. » (46)

CHAPITRE IV

LES SOURCES AUTHENTIQUES DE SON APOSTOLAT *(suite)*

II. — SA CONTEMPLATION (1)

Le lecteur a pu se rendre compte, d'après l'analyse que nous en avons faite au chapitre précédent, que la doctrine de Catherine est la même dans les *Lettres* et dans le *Dialogue*. C'est une *doctrine d'amour* que Dieu lui a révélée et qu'elle a dictée à ses disciples au cours de ses extases, c'est-à-dire en pleine contemplation.

Il y a cependant une différence frappante entre le *Dialogue* et les *Lettres*. Dans le *Dialogue*, c'est Dieu qui parle à Catherine, et, pendant les quelques jours que dure la dictée, lui expose toute la doctrine d'amour contenue dans le livre; dans les *Lettres* au contraire, c'est Catherine qui parle à ses correspondants et monnaye pour ainsi dire à leur intention la doctrine développée tout au long du *Dialogue*.

Nous avons ainsi la preuve manifeste que l'apostolat de Catherine, dont ses *Lettres* sont le seul témoignage direct qui soit parvenu jusqu'à nous, a jailli de sa contemplation, ou mieux encore que sa contemplation, comme sa doctrine, fut une source authentique de son apostolat.

Il importe donc souverainement, après avoir ana-

lysé la doctrine de Catherine, d'étudier sa contemplation. De cette manière, nous serons à même d'apprécier avec autorité l'éclat et l'ampleur de son apostolat.

Catherine, en effet, est une âme contemplative dont la charité surabonde sous forme d'apostolat. En cela elle se montre vraiment la fille par excellence de saint Dominique, de ce grand contemplatif qui passait la majeure partie de ses nuits en prière; dans un cœur à cœur continuel avec Dieu, et, après avoir réduit son corps en servitude par la pénitence pour mieux libérer son esprit, « ne savait parler qu'à Dieu ou de Dieu ».

Ouvrons un instant le *Dialogue* et écoutons le Seigneur lui-même parler à Catherine de son Père Dominique; de l'Ordre qu'il a fondé et auquel elle se glorifie d'appartenir. C'est une des pages les plus émouvantes de ce livre inspiré et où il serait désirable, aujourd'hui plus que jamais, que tous les fils et toutes les filles de saint Dominique allassent retremper leur âme pour demeurer fidèles à leur vocation à la fois contemplative et apostolique : *contemplata aliis tradere.*

« Regarde maintenant, lui dit le Seigneur, la barque de ton père Dominique, mon fils bien-aimé, et vois avec quel ordre parfait tout y est disposé. Il a voulu que ses frères n'eussent point d'autre pensée que mon honneur et le salut des âmes, par la lumière de la sagesse. C'est cette lumière dont il a voulu faire l'objet principal de son Ordre... Son office fut celui du Verbe, mon Fils unique. Il apparaît surtout au monde comme un apôtre, tant étaient puissants la vérité et l'éclat avec lesquels il semait ma parole, dissipait les ténèbres et répandait la lumière. Il fut lui-même une lumière que je donnai au monde par l'intermédiaire de Marie; sa mission, dans le corps

mystique de la sainte Eglise, fut d'extirper les hérésies... En outre, il a gréé sa barque de ces trois cordages que sont l'obéissance, la continence et la vraie pauvreté. La discipline y est toute royale : il n'a pas voulu que sa règle obligeât sous peine de péché... de la sorte parfaits et imparfaits sont à l'aise à bord de cette barque. Dominique s'accorde ainsi avec ma Vérité, en voulant, non la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Aussi sa religion est-elle toute large, toute joyeuse, toute parfumée : elle est elle-même un jardin de délices... Alors — c'est-à-dire à l'aurore de sa fondation — l'Ordre était une fleur. Il comptait des religieux de grande perfection, qui rappelaient saint Paul par l'éclat de leur lumière... Vois le glorieux Thomas ! quelle noble intelligence, *tout entière occupée à la contemplation de ma Vérité.* C'est là qu'il trouva la lumière surnaturelle et la science infuse; aussi cette grâce l'obtint-il beaucoup plus par ses prières que par l'étude. Il fut un flambeau resplendissant qui répandit la lumière dans son Ordre et dans tout le corps mystique de la sainte Eglise, en chassant les ténèbres de l'hérésie. » (2)

Nous avons eu déjà l'occasion, au chapitre précédent, lorsqu'il s'est agi d'exposer la doctrine de Catherine de Sienne — celle du *Dialogue* — de la confronter avec celle de saint Thomas et de noter en passant qu'elles ne diffèrent guère entre elles que par la manière dont elles sont exposées : celle de saint Thomas, d'une façon plus didactique; celle de Catherine, d'une façon plus intuitive. Humainement parlant, chez saint Thomas, la puissance d'intuition va de pair avec la force de raisonnement; chez sainte Catherine, c'est la puissance d'intuition qui domine. Mais, dans l'ordre surnaturel et proprement dans la contemplation, où le raisonnement cède le pas à

l'intuition, l'esprit géométrique, dirait Pascal, à l'esprit de finesse, sainte Catherine rejoint saint Thomas. Ce sont deux âmes contemplatives de même lignée qui, dociles aux inspirations de l'Esprit Saint et grâce à ses dons, en arrivent, sous le feu ardent de leur charité, à prendre pour ainsi dire possession de Dieu qui habite en eux, et, sinon à le voir, du moins à sentir sa présence, à en avoir l'intuition, à en jouir ineffablement.

Comment cela se produit-il ? C'est précisément ce que nous voudrions tenter de décrire, du moins en ce qui concerne la contemplation de sainte Catherine, afin de bien faire voir comment sa contemplation est devenue la source immédiate et sans cesse jaillissante de son apostolat. Saint Thomas va nous y aider. Car ce grand contemplatif a été en même temps un grand théologien qui s'est appliqué à scruter la nature de la contemplation mystique; à en préciser les causes et les effets avec sa clarté habituelle, tout en profitant sur ce point capital de ses expériences personnelles.

Avec un guide aussi sûr et aussi bien informé, nous sommes certain de ne pas nous égarer en route et, à la lumière de ce qu'il a dit, de mieux comprendre ce que sainte Catherine a fait.

* * *

C'est autour de la présence de Dieu en nous et de l'habitation du Saint-Esprit dans l'âme des justes, que saint Thomas a édifié sa doctrine de la contemplation.

D'abord il rappelle que Dieu, source immédiate de l'être, est à ce titre nécessairement présent en toutes choses par son action créatrice et conservatrice (3). Le Seigneur résumera lui-même d'un mot

cette doctrine à Catherine de Sienne lorsqu'il lui dira : « Je suis celui qui suis, tu es celle qui n'est pas ». Et Catherine comprendra aussitôt que toute créature, pour être, vivre et agir, est suspendue à l'action de son Créateur comme un fleuve à la source qui l'alimente, ou des rayons au foyer d'où ils émanent.

Cependant cette présence créatrice de Dieu en toutes choses s'enrichit, dans l'âme des justes, d'une présence beaucoup plus intime, du fait que la grâce sanctifiante qui transforme la nature humaine, non pour la détruire mais pour la perfectionner, la fait participer à la nature et à la vie même de Dieu. On dit alors que le Saint-Esprit habite personnellement dans l'âme des justes. Sans doute cette présence du Saint-Esprit n'exclut pas celle du Père et du Fils; mais elle en souligne le caractère particulier qui est d'être une présence d'amour (4).

Alors que la présence créatrice de Dieu s'étend à toutes choses et s'impose à chacune d'elles en tout temps et partout où il y a un atome d'être à conserver, sa présence amoureuse au contraire ne se réalise que dans les âmes qui sont en état de grâce et qui, de ce chef, entretiennent des relations d'amour avec Lui. Le Saint-Esprit habite en elles d'une façon intime et permanente. Il devient et demeure leur hôte habituel aussi longtemps que le péché ne vient pas briser leurs relations, et l'intimité plus ou moins grande de celles-ci dépend pratiquement de la façon plus ou moins profonde dont une âme répond par sa charité à l'amour de Dieu.

Reste à savoir de quels moyens dispose une âme en état de grâce pour se rendre compte de la présence amoureuse de Dieu en elle et en jouir en vue de sa propre perfection.

La réponse à cette question nous introduit d'emblée

au cœur même de la contemplation. Car, de l'aveu unanime des théologiens et du plus grand d'entre eux, saint Thomas, comme aussi des meilleurs auteurs mystiques, la contemplation consiste à « voir Dieu », non certes à le voir en Lui-même, dans l'éblouissement de son être divin, face à face — cette vision n'est pas de la terre, mais du ciel — mais en nous où il habite, aussi longtemps que la grâce sanctifiante nous maintient en relation personnelle avec lui.

Or, quelles que soient leurs divergences de vues ou d'expressions sur des points de détail, les mêmes théologiens et les mêmes auteurs mystiques qui s'accordent à soutenir que la contemplation ici-bas consiste à « voir Dieu », s'entendent également pour déclarer que cette « vue de Dieu » en nous, où il habite, ne s'obtient, à travers les voiles et les obscurités de la foi, que sous l'influence de la charité, et moyennant les dons du Saint-Esprit, mais encore à une condition expresse qui est que, sous la même influence d'une charité éclairée par la foi et contrôlée, dans son exercice, par une prudence surnaturelle, l'âme s'adonne sans se lasser à la pratique des vertus morales; puis, purifiant ainsi ses sens dans la pénitence, travaille du même coup à la purification de son cœur et de son esprit.

Laissons provisoirement de côté les conditions morales requises pour qu'une âme en état de grâce puisse se livrer à la contemplation. Il est en effet tellement évident qu'il faut avoir le cœur et l'esprit purs pour voir Dieu (5), qu'en tout temps les vrais contemplatifs ont rivalisé de zèle pour obtenir à tout prix, fût-ce au prix des plus héroïques vertus et des plus grandes souffrances physiques et morales, cette double purification.

Demandons-nous plutôt pourquoi si la contemplation exige, pour voir Dieu, les lumières spéciales des

dons du Saint-Esprit, requiert-elle en outre et avant tout l'exercice des vertus théologales et en particulier de la foi et de la charité ? La raison en est que, sans ces vertus, qui sont comme le prolongement, dans notre intelligence et notre volonté, de la grâce sanctifiante, infuse par Dieu dans notre âme, le Saint-Esprit n'habiterait pas en nous. « Dieu, nous dit saint Thomas, est en toutes choses par son action, en tant qu'il s'unit aux créatures pour leur donner et leur conserver l'être; mais il n'y a que les saints qui, par leurs opérations, c'est-à-dire par la *connaissance* et l'*amour*, peuvent atteindre Dieu et le contenir en quelque sorte en eux... (6) Il n'*habite* point partout, mais *seulement dans les saints* par sa grâce. « Même s'ils ne le connaissent pas et ne l'aiment pas d'une manière actuelle, Dieu habite en eux, pourvu qu'ils aient, moyennant la grâce, la vertu de foi et celle de charité. Tels sont les enfants baptisés... Avec le don de la grâce sanctifiante le juste reçoit du même coup l'Esprit Saint qui vient habiter en lui. L'Esprit Saint lui-même est donné et envoyé. » (7)

Par la foi, nous croyons fermement les vérités que Dieu a révélées et qu'il nous enseigne par son Eglise. Certes la foi ne nous fait pas voir Dieu. Elle nous fait seulement connaître avec certitude, quoique de façon obscure, certains secrets qu'il a plu à Dieu de nous livrer touchant sa nature, sa vie intime, ses relations d'amour avec nous; des mystères que lui seul pénètre à fond, mais dont l'infaillibilité de son témoignage nous garantit l'authenticité. Cependant, à l'intérieur du cercle lumineux de la foi que Dieu a pour ainsi dire tracé de sa main en nous révélant ces vérités mystérieuses, les âmes saintes, nous affirment les théologiens qui s'inspirent de saint Thomas, et, avec eux, les auteurs mystiques qui parlent d'expérience, peuvent enrichir leur connaissance commune

et abstraite des vérités révélées, de connaissances particulières et concrètes; d'expériences personnelles de Dieu, pourvu seulement qu'ils l'aiment pour lui-même par-dessus toutes choses, et, à la faveur de cette charité, entrent en commerce intime avec lui.

*
* *

Alors se pose la question de savoir pourquoi la charité a le privilège de faire connaître Dieu d'une façon spéciale qui ne ressortit pas à la foi, tout en demeurant éclairée par elle; et comment il est possible à l'intelligence du croyant, sous l'influence de la charité, de prendre conscience des relations intimes et personnelles qu'une âme entretient avec Dieu et des effets particuliers qui sont comme les fruits savoureux de ces relations.

La charité, nous enseigne saint Thomas, est une amitié (8). Or le propre de l'amitié en général est d'établir une union réelle et personnelle entre deux amis; donc aussi — lorsqu'il s'agit de la charité — entre une âme et Dieu. A l'encontre de l'intelligence qui, même lorsqu'elle prend possession des vérités révélées auxquelles nous adhérons par la foi, les conçoit de façon abstraite et ne voit Dieu qu'à travers elles — objectivement, disent les théologiens — la volonté, que la charité enflamme, tend à s'unir à Dieu même, à la réalité divine sans intermédiaire. Toute proportion gardée, il en va de la charité comme de l'amour humain. L'union personnelle avec Dieu, l'être aimé, est sa raison d'être. L'âme n'aime Dieu que pour s'unir à lui, ne plus faire qu'un avec lui. Mais alors que, dans l'ordre des affections humaines, des obstacles de toutes sortes peuvent empêcher deux amis de s'unir ainsi, en les maintenant séparés, lorsqu'il s'agit, pour une âme qui aime Dieu, de

réaliser cette union, il n'existe pas d'obstacle de la part de Dieu. Car il est partout et toujours présent du fait de son action créatrice. « C'est en lui que nous sommes, que nous vivons et que nous nous mouvons (9). Il est plus intime à nous-mêmes que nous ne le sommes à nous-mêmes. » (10) En sorte qu'une âme qui a la charité et qui aime Dieu de tout son cœur et de toutes ses forces, n'a qu'à rentrer en elle-même pour l'y rencontrer; pour s'unir à lui et ne faire qu'un avec lui; pour l'atteindre réellement et l'étreindre personnellement. Nous savons d'autre part — c'est la foi qui nous l'apprend — que Dieu de son côté ne demande qu'à faciliter cette union, voire à la provoquer, à la rendre féconde. « Si quelqu'un m'aime et garde ma parole, mon Père l'aimera; nous viendrons en lui et y établirons notre demeure. » (11) Ainsi s'explique l'habitation du Saint-Esprit dans les âmes justes. Ce n'est pas Dieu qui change d'attitude à notre égard. Son action créatrice, qui le rend présent en nous, comme en toutes choses, pour nous faire exister et nous conserver dans l'existence avec tout ce qu'il nous a donné en nous créant de rien, par amour; par une sorte de besoin propre aux grands cœurs de se donner eux-mêmes tout entiers; son action créatrice, disons-nous, enveloppe tous ses autres dons, ceux de l'Incarnation, de la Rédemption, de la Prédestination. Donc, de la part de Dieu, rien non plus ne s'oppose, bien au contraire, à notre union avec lui. Pourvu seulement que nous l'aimions de cette divine amitié que réalise la charité, et que sincèrement nous cherchions à le rencontrer, tous les obstacles sont levés. Alors on comprend pourquoi, dans leur contemplation, les âmes saintes tendent de toute la force de leur volonté divinisée par la charité à s'unir à Dieu; y parviennent, et exaltent la saveur et la fécondité de cette union mystique.

Mais — et c'est là un fait d'expérience commun à tous les contemplatifs — ils ne chantent pas seulement leur union personnelle avec Dieu; ils nous en détaillent la nature, et nous en révèlent les secrets. A les lire, on constate que la contemplation les amène « à voir Dieu » d'une certaine manière; à être pratiquement sûrs de sa présence en eux; à l'entendre, à le goûter, en un mot à expérimenter son action.

« L'être que nous aimons, remarque saint Thomas, est en nous. Il y vient d'abord par une impression agréable que nous ressentons sous son influence. Nous nous trouvons modelés intérieurement par ses attraits. Nous nous complaisons en lui. Ce sentiment constitue l'amour. Puis le désir et la recherche s'ensuivent qui nous emportent vers ce que nous aimons pour en jouir effectivement et nous y reposer. Sans doute l'objet séduisant reste toujours hors de nous en sa réalité substantielle. Notre cœur ne se l'identifie pas tel quel. Cependant nous subissons réellement son action. Il est donc en nous tout de même.

« Et nous sommes aussi en lui. La preuve en est que nous considérons comme notre bien ou notre mal personnels ce qui est bon ou mauvais à celui que nous aimons, nous sentons comme à l'intérieur de lui-même ses joies et ses douleurs. Ses volontés deviennent les nôtres. Ainsi nous ne faisons qu'un. » (12)

Or ce qui est vrai de tout amour, de toute amitié, l'est bien plus encore de la charité. Car ici l'être aimé, l'ami, c'est Dieu même qui est tout amour : *Deus caritas est*; qui habite en nous et, d'après saint Paul, « y pousse des gémissements ineffables » (13); Dieu, dont nous savons qu'il nous a créés par amour; que c'est par amour encore qu'il s'est incarné, a souffert et est mort sur la croix pour nous racheter. Ce Dieu d'amour, la charité nous met directement et personnellement en contact avec lui. Dans ces conditions,

comment les effets communs à toute amitié humaine, que saint Thomas vient de décrire, ne se produiraient-ils pas entre Dieu et une âme qui s'aiment mutuellement au point de se rencontrer, de se toucher, de s'unir, de ne plus faire qu'un ? Cette union réelle, personnelle, et non seulement idéale et abstraite comme celle de la simple connaissance, ne peut être que féconde et apporter à l'âme qui l'expérimente des données originales sur Dieu, sur les mystères qui nous le cachent provisoirement comme d'épais nuages un inaccessible sommet.

Comment l'âme ainsi unie à Dieu, dans la contemplation, peut-elle prendre connaissance de ces données, de ces expériences intimes, de ce je ne sais quoi de nouveau, d'original, de personnel, qui se traduit par des certitudes telles que la foi elle-même s'en trouve raffermie, sinon enrichie ?

A cela saint Thomas répond que cette prise de connaissance des relations intimes de l'âme avec Dieu et des modalités d'un ordre à part qui s'ensuivent réellement se fait, sous l'inspiration de l'Esprit Saint, par le moyen des dons d'intelligence, de science et de sagesse, infusés dans l'âme au baptême avec la grâce sanctifiante, et diffusés, avec les vertus surnaturelles, dans ses facultés ou puissances, sous forme de dispositions permanentes, habituelles, qui la rendent docile aux inspirations du Saint-Esprit (14).

*
* *

A ne la considérer que du dehors, surtout sous son aspect scolaire, dans les beaux et copieux volumes qui de tout temps lui ont été consacrés, la contemplation apparaît plutôt comme une chose assez compliquée. En vérité, elle ne l'est pas plus que la vie,

telle du moins que l'exposent les traités de biologie ou de médecine, tout en demeurant dans son fond aussi simple qu'elle. Dieu merci, on peut vivre sans même souçonner la définition de la vie, et sans avoir rien lu des explications des biologistes. La vie porte avec elle, outre les moyens ordinaires d'information et de défense que sont l'intelligence, la mémoire, l'imagination et les sens, une foule d'instincts, d'habitudes, de réflexes, d'expériences qui renseignent immédiatement et infailliblement sur ce qu'il faut faire ou éviter pratiquement pour ne pas s'exposer à un accident, à la maladie ou à la mort. Chez la plupart des hommes, l'instinct vital supplée, dans la vie courante, à la science biologique ou médicale et l'emporte de beaucoup en certitude sur celles-ci.

Un enfant incapable de saisir, dans sa formule intellectuelle et sa portée universelle, un principe premier aussi simple que « le tout est plus grand que la partie », en a cependant pratiquement l'intuition. S'il a faim, il n'hésitera pas à choisir entre une pomme entière et sa moitié seulement.

Un artiste de génie qui, sans passer par l'Ecole des Beaux-Arts, aurait reçu de la nature le sens inné de la beauté, et porterait au surplus dans son cœur un grand respect et un grand amour de son art, serait plus à même de créer un chef-d'œuvre que le plus habile technicien qui n'ignorerait rien des secrets de son art, mais ne serait pas inspiré, sinon faute de talent, du moins faute de génie. Le génie, même s'il est une longue patience et suppose beaucoup de savoir, est avant tout intuitif. Les grands philosophes, les grands savants, les grands artistes sont par excellence des « voyants ». Ils ont comme un sens spécial du « réel », avec qui ils entrent directement en contact, sans passer par les intermédiaires du raisonnement ou de la technique.

Pareillement, dans un tout autre ordre d'idées, les saints, les vertueux. Un homme juste ou chaste qui a passé sa vie à pratiquer ces vertus en sait plus long sur elles que le plus instruit des moralistes qui, sans être un saint, leur aurait consacré de substantielles analyses. La pratique de la vertu en fournit l'instinct, et, en toutes circonstances, en donne l'intuition. Dans un cas donné, où il s'agira de trouver une solution immédiate à une difficulté imprévue, l'intuition du saint l'emportera en rapidité et en certitude sur les démonstrations du moraliste le plus pénétrant.

Et ce qui est vrai de la pratique de la vertu l'est aussi de l'amour. C'est pour cela que les parents sont les éducateurs-nés de leurs enfants. Une mère, qui l'est vraiment, en sait plus long sur son fils après l'avoir mis au monde, nourri et élevé; après avoir suivi jour par jour sa croissance; observé ses réactions de toutes sortes dans la lutte quotidienne pour la vie; assisté à l'éclosion de ses sentiments, au développement journalier de son intelligence, que le plus instruit et le plus habile des pédagogues, qui prétendrait l'éduquer en lui appliquant du dehors les méthodes pédagogiques les plus éprouvées. Elle l'élèvera mieux et plus sûrement que lui, grâce à ces intuitions maternelles et à cette connaissance affective qui jaillit en elle d'une expérience fécondée par l'amour.

Ces remarques relatives à une certaine supériorité de l'intuition sur le raisonnement, de l'esprit de finesse sur l'esprit géométrique, ne tendent pas le moins du monde à diminuer la valeur de la science, de la démonstration ou de la technique; mais seulement à faire voir ce qui se passe dans la contemplation, dans les relations intimes d'une âme avec Dieu. Le fait de multiplier les « entités », comme disent les détracteurs de la scolastique, d'ajouter

à la grâce sanctifiante les vertus surnaturelles, et aux vertus les dons du Saint-Esprit, pour expliquer la contemplation, correspond à des réalités indéniables dont on est bien obligé de tenir compte, surtout lorsqu'on voit se faire sur ces réalités l'accord de tous les mystiques, et sur leur explication psychologique, celui des théologiens.

Pour saint Thomas, il faut que l'âme soit douée d'habitudes qui lui « permettent de recevoir et de suivre avec aisance les inspirations de l'Esprit Saint » (15). « La *foi* est le fondement de notre connaissance surnaturelle : elle adhère fermement aux vérités révélées sans les voir; elle croit sur parole. Reste à pénétrer ces vérités dans la mesure du possible : cette œuvre revient au *don d'intelligence*. Puis il faut que l'homme en juge sainement. Il ne s'agit plus seulement de saisir l'énoncé des termes, mais de se rendre compte des raisons. Ce jugement appartient pour les choses créées au *don de science,* pour les choses divines au *don de sagesse*. Ou, plus précisément, don de science et don de sagesse s'exercent l'un et l'autre sur tout, mais le premier à l'aide des créatures, le second à partir des causes divines en quoi se trouve l'explication suprême. » (16)

Ainsi donc les trois dons d'intelligence, de science et de sagesse sont les principes de la contemplation. « Dès cette vie, l'œil purifié par le don d'*intelligence* peut voir Dieu de quelque manière (17). La contemplation est un regard simple, une intuition de l'esprit sur la vérité divine (18). C'est la fonction de la sagesse de contempler les choses divines, comme c'est le procédé du don de science « de nous « amener par les effets à la contemplation de Dieu. » (19) Ces trois dons ont la charité pour base et pour source de lumière (20). La contemplation est une connaissance qui a son principe et son terme

dans l'amour. Les dons qu'elle requiert sont essentiellement un surcroît de lumière intellectuelle, mais d'une lumière qui jaillit de la charité. « Les philosophes et les saints, remarque finement saint Thomas, n'entendent pas de la même manière la vie contemplative : car les philosophes se donnent pour fin de leur contemplation la sagesse — *sapere* — la connaissance métaphysique... et c'est pour eux la félicité suprême... Mais la contemplation dont traitent les théologiens consiste plutôt dans le savourement — *sapore* — que dans la sagesse, plutôt dans l'amour et dans la douceur que dans la contemplation même... Si donc quelqu'un étudie pour savoir, non pour s'édifier et grandir dans la dilection divine, qu'il sache bien qu'il mène la vie contemplative des philosophes et non pas celle dont traitent les théologiens... » (21)

En résumé, chez les saints, l'amour conduit à la contemplation et la contemplation s'achève en amour. On ne peut contempler Dieu qu'à la condition de l'aimer, mais c'est pour l'aimer davantage que les saints le contemplent. Quand donc une âme contemplative, par sa volonté amoureuse, saturée de charité, atteint Dieu lui-même, au plus intime d'elle-même où il habite par amour, et que Dieu, en vertu de cette familiarité divine qui s'établit entre eux, lui fait sentir sa présence, l'inonde de joie, de consolations, ou au contraire l'éprouve de façon ineffable, imprévue, les dons du Saint-Esprit, que cette âme sainte possède en elle à l'état habituel, la rendent d'abord docile aux inspirations divines; la font vibrer au souffle de l'amour divin qui passe sur elle. Puis les dons d'intelligence, de science et surtout celui de sagesse, qui sont comme les antennes de la charité, entrent alors en vibration sous l'initiative du Saint-Esprit, et saisissent chacun à sa manière,

intuitivement, tout ce que comporte de réalité divine cette union avec Dieu par la charité, ce contact divin, cet échange d'amour mutuel entre l'âme et Dieu.

A cet instant, l'âme est tellement sûre de ne pas se tromper, qu'il s'agit bien de Dieu et de l'action de Dieu en elle, que cette certitude, grâce au don d'intelligence qui la fait naître, rejaillit sur sa foi, non pour lui faire voir les vérités révélées, mais pour sentir divinement, sans pouvoir le démontrer, qu'il n'y a rien de plus sûr que ces vérités-là; rien de plus profond, de plus vrai, que les mystères divins auxquels elle croit. Le plus beau traité d'apologétique du monde serait incapable de lui communiquer une pareille certitude qui est l'effet de Dieu, une grâce spéciale, un don de l'Esprit. Une fois plongée ainsi en Dieu, fondue en lui, sûre de son union avec lui, l'âme sent, ou voit d'une certaine manière, grâce au don de science, qu'en dehors de Dieu, rien de créé ne compte; que tout, dans ce monde que l'amour a créé, n'existe que par Dieu et pour Dieu. Le péché l'afflige, mais ne la scandalise pas. Son « sens » de l'amour de Dieu, lui révèle que le mal en général et le péché en particulier, ont leur place dans le monde, leur raison d'être; que, dans la symphonie de l'univers, toutes ces dissonances se résolvent finalement dans l'amour de Dieu et pour sa gloire.

Cet amour, le don de sagesse le lui fait goûter directement, de façon pénétrante. Grâce à lui, l'âme saisit dans un regard simple tous les mystères divins qui s'y rattachent; elle a l'intuition directe de la Bonté souveraine de Dieu qui, par plénitude, par une sorte de besoin de se donner, de faire participer certaines créatures à son être, à sa vie, à sa gloire, a créé l'homme d'abord en état de grâce et d'inno-

cence; puis, le péché commis, s'est incarné, a souffert et est mort sur la croix pour sauver les pécheurs; puis a voulu habiter dans l'âme des justes et, tout en sauvegardant leur liberté, les attire à lui pour les noyer d'amour, et les inonder de paix. Tout cela, l'âme sainte unie à Dieu par la charité dans la contemplation, le voit, le sent avec force, de façon invincible, sans raisonnement, d'un regard simple, chargé d'amour.

Bien entendu, avant d'en arriver là, elle a dû se purifier elle-même et être purifiée par le Saint-Esprit en ses sens, son cœur et son esprit. Cette purification supérieure a dû écarter de son cœur toute affection incompatible avec la charité; et débarrasser son esprit de toutes les images qui l'encombraient, voire même des idées nécessairement bornées qui, même si elles nous disent à la rigueur ce que Dieu n'est pas, ne sauraient, en tout cas, nous le faire connaître en soi tel qu'il est. Le Saint-Esprit élève ainsi l'âme contemplative au-dessus de la zone des abstractions. Car la contemplation, encore une fois, est « un regard simple; une intuition de l'esprit » qui dépasse le monde des images et des idées, grâce à quoi l'âme, sous l'influence d'une charité, pure elle-même de tout alliage, qui l'unit à Dieu et s'éclaire de la sagesse divine, saisit Dieu à la fois dans ses profondeurs et dans sa transcendance. Il lui faudra beaucoup de mots, d'images et d'idées pour essayer d'exprimer humainement à ceux qui ne l'ont pas vu ce qu'elle a vu de Dieu dans sa contemplation. Les ouvrages des mystiques les mieux informés et les plus riches d'expérience en sont la preuve évidente. Mais pour « voir Dieu » ainsi, l'âme sainte n'a besoin que de l'aimer d'un amour pur, ardent, désintéressé, et de s'ouvrir toute large aux inspirations de son Esprit.



Et maintenant écoutons sainte Catherine de Sienne, un jour qu'elle parlait à son directeur spirituel, Raymond de Capoue, d'une âme qui aime son Créateur, et qu'elle lui disait que cette âme « ne se voit plus, qu'elle n'a plus d'amour ni pour elle-même ni pour d'autres; qu'elle ne se souvient plus d'elle-même, ni d'aucune autre créature », Raymond lui demanda l'explication de ces paroles. Alors elle lui répondit : « L'âme qui déjà voit son néant et qui sait que tout son bien est dans le Créateur, s'abandonne complètement elle-même avec toutes ses puissances et toutes les créatures, et se plonge tout entière dans le Créateur. C'est lui qui devient la fin principale de toutes ses opérations. Elle *sent* qu'elle a trouvé en lui tout bien et tout bonheur parfait, et elle ne veut plus s'en éloigner d'aucune manière. Cette *vision d'amour*, qui devient chaque jour plus claire, *transforme* pour ainsi dire *tellement l'âme en Dieu*, que la pensée de cette âme, son intelligence, son cœur, sa mémoire ne peuvent plus avoir d'autre objet que Dieu et ce qui est de Dieu. Elle ne voit plus les autres créatures et ne se voit plus elle-même qu'en Dieu; en Dieu seulement elle se souvient d'elle-même et des autres. Celui qui se plonge dans la mer et nage sous les eaux ne voit et ne touche plus que les eaux de la mer et ce qu'elles renferment. En dehors de ces eaux, il ne voit rien, ne touche rien, ne palpe rien. Si les objets extérieurs se reflètent dans l'eau, alors seulement il peut les voir, mais dans l'eau seule, dans la mesure où ils s'y trouvent, non autrement. Tel est l'amour juste et bien ordonné qu'on doit avoir pour soi et pour toutes les créatures. En cet amour, jamais d'erreur, car la règle divine est nécessairement sa mesure; il ne nous fait

rien désirer d'étranger à Dieu et c'est par conséquent toujours en Dieu qu'il s'exerce et se développe. » (22)

Il serait difficile de trouver dans les écrits de Catherine une page qui donnât une idée plus exacte de sa contemplation; de cette *vision d'amour* à quoi elle a abouti, et qui lui faisait *sentir* Dieu comme son bien suprême et son bonheur parfait et, en devenant chaque jour plus claire, transforma tellement son âme en Dieu qu'elle n'eut plus d'autre objet que lui; voyait tout en lui et le voyait en tout. Si l'on peut parler légitimement d'union transformante, lorsqu'il s'agit de caractériser un des sommets de la contemplation, c'est bien le cas d'en parler à propos de Catherine qui emploie elle-même cette expression pour souligner l'effet principal de sa vision d'amour dans son union avec Dieu.

Comment en est-elle arrivée là ? Par quelles voies a-t-elle dû passer pour gravir ce sommet où elle a vu Dieu d'un regard simple, d'une intuition de son esprit sous l'influence de sa charité, et « en s'abandonnant avec toutes ses puissances » aux inspirations de l'Esprit Saint ?

Il ne faut pas s'attendre à voir la vie contemplative de sainte Catherine se dérouler méthodiquement, étape par étape, comme on la voit s'organiser, avec raison d'ailleurs, chapitre par chapitre, dans un traité complet de vie mystique. Même quand elle expose, dans le *Dialogue,* la doctrine de vie que Dieu lui inspire, elle ne se préoccupe que médiocrement de lui donner l'allure d'un traité didactique. Intellectuellement parlant, Catherine n'a rien d'un professeur; elle montre, mais ne démontre pas. Elle dit ce qu'elle voit et à mesure qu'elle le voit. Elle n'a pas peur de se répéter. Elle craindrait plutôt, dans des matières aussi difficiles à aborder que celles qui touchent à Dieu, à sa nature, à sa vie intime,

à ses relations d'amour avec nous, ainsi qu'à nos relations d'âme avec lui par la foi, l'espérance, la charité, les vertus surnaturelles, les dons du Saint-Esprit, elle craindrait plutôt, disons-nous, de ne pas assez se répéter. En quoi elle témoigne d'un grand esprit de finesse et de qualités pédagogiques hors de pair. A plus forte raison ne faut-il pas chercher dans sa vie une ligne de conduite toute droite, sans brisure, où on la verrait s'avancer progressivement par la purification tour à tour active et passive des sens; aboutir à celle du cœur et de l'esprit, en passant, spirituellement parlant, de l'enfance à l'adolescence; de l'adolescence à l'âge adulte, d'abord par la voie purgative; puis par la voie illuminative, et enfin par la voie unitive.

Encore une fois tous ces aspects de la vie contemplative sont fondés en raison. On les retrouve, à des degrés divers, plus ou moins accentués et ordonnés, non seulement dans les écrits des mystiques les plus autorisés, mais encore fondamentalement dans leur vie. Mais comme la vie contemplative est plus encore l'œuvre de Dieu que celle de l'âme; que l'initiative des grâces spéciales que requiert la contemplation n'appartient qu'à lui, c'est lui qui détermine l'allure de cette marche à l'étoile d'une âme qui aspire à le contempler; qui fait qu'elle s'avance lentement ou par bonds; du pas tranquille d'un bœuf qui laboure, ou de l'élan magnifique d'un aigle qui survole les cimes.

En tout cas, ce qui frappe, lorsqu'on lit la vie de sainte Catherine telle que ses biographes nous l'ont transmise — soit dans la *Legenda Major*, ou dans les dépositions des témoins, au *Procès de Venise* — c'est la façon habituelle dont Dieu intervient directement dans sa vie, dès sa plus tendre enfance, pour l'attirer à lui.

A l'âge de six ans, elle voit Notre-Seigneur lui apparaître et la bénir. « A partir de cette date, nous dit Raymond de Capoue, notre petite enfant montra dans ses vertus et dans ses mœurs la maturité d'une personne avancée en âge et une sagesse étonnante. Ses actes ne paraissaient plus être de l'enfance, pas même de la jeunesse, mais plutôt d'une vieillesse déjà vénérable. Le feu de l'amour divin s'était allumé dans son cœur, la vertu de cette flamme illuminait son intelligence, réchauffait sa volonté, fortifiait sa mémoire et, passant dans ses actes extérieurs, mettait partout la règle de la loi divine... Elle cherchait les lieux retirés et flagellait en secret son petit corps avec une cordelette. Abandonnant complètement les jeux, elle s'appliquait assidûment à la prière et à la méditation... devenait de jour en jour plus silencieuse et diminuait sa nourriture ordinaire. » (23)

La future contemplative est déjà tout entière dans l'enfant de six ans : d'abord la vision de Notre-Seigneur qu'elle fera vœu, un an plus tard, de prendre pour époux; puis, sous l'influence de l'amour divin provoqué en elle par cette vision, un changement total de vie, caractérisé par une pratique des vertus chrétiennes qui n'est pas habituelle aux enfants; un besoin de solitude pour se livrer à la prière et à la méditation; et une vie de pénitence, où interviennent déjà le silence, la discipline, l'abstinence et le jeûne.

Neuf ou dix ans plus tard, c'est-à-dire vers la quinzième année, elle reçoit, dans l'église des Prêcheurs, à la chapelle des Voûtes, avec une grande allégresse de cœur, l'habit tant désiré de saint Dominique. Ce fut l'occasion d'un nouveau progrès dans la voie de la contemplation et la pratique des vertus morales qui y conduisent.

A force de méditer sur l'amour de Dieu, une idée

nouvelle était entrée dans son esprit et avait gagné son cœur, qui déjà nous fait entrevoir les relations futures de sa contemplation et de son apostolat.

Elle avait compris et senti à la fois que l'amour du prochain est inséparable de l'amour de Dieu; que Dieu lui-même nous en a donné une preuve éclatante en la personne du Verbe incarné, Notre-Seigneur Jésus-Christ. En effet, bien que Dieu eût donné à l'homme, dans la création, tout ce qui pouvait assurer sa ressemblance avec lui, en en faisant une créature intelligente et libre; qu'il ait fourni à son âme tous les moyens d'approcher de lui en ce monde et de le posséder éternellement dans l'autre en le créant dans un état de grâce et d'innocence; le péché de l'homme, loin d'arrêter l'élan de son amour créateur, l'avait au contraire décuplé, en ce sens que, pour racheter nos péchés et sauver les pécheurs, Dieu avait donné au monde son Fils unique. Le Verbe s'était incarné, et, après trente trois ans passés sur la terre, à pratiquer les plus hautes vertus humaines et divines, dans l'union la plus intime avec son Père qu'il continuait de contempler face à face, il était mort d'amour sur la croix en répandant pour le salut des âmes jusqu'à la dernière goutte de son précieux sang.

Dès lors comment aimer Dieu; comment unir notre volonté à la sienne, sans aimer, comme lui, avec lui et pour lui, le prochain ? La vocation dominicaine de Catherine est née de ces réflexions. Si elle est entrée dans l'Ordre de saint Dominique, et si elle a tant insisté, sous l'inspiration de l'Esprit Saint, pour y entrer, ce fut par amour des âmes, pour collaborer à leur salut avec Notre-Seigneur, son divin époux, et fournir ainsi à Dieu une preuve indéniable, vivante, de l'amour désintéressé qu'elle lui portait. L'amour des âmes, comme celui de Jésus-

Christ, ne lui apparut que comme un rayonnement de l'amour de Dieu. Elle s'est rendu compte que plus elle aimerait Dieu et le posséderait davantage dans la contemplation, plus elle se sentirait poussée, comme par un invincible besoin, à le faire connaître et aimer autour d'elle; à prodiguer au prochain le trop-plein de sa contemplation.

Comme son Père saint Dominique, dont elle porte la livrée, elle va s'entraîner « à ne plus parler qu'à Dieu et de Dieu ». Notre-Seigneur sera pour elle, ainsi qu'il le fut pour Dominique, son modèle en tout. Il entrera de plain-pied dans sa vie et n'en sortira plus. On aura même l'impression, tant il se manifestera à elle de façon sensible, qu'il est son véritable directeur; que c'est lui qui la guide personnellement sur le chemin de la perfection où elle s'est engagée à sa suite.

« En prenant l'habit des Sœurs de la Pénitence, remarque Raymond de Capoue, Catherine n'avait pas émis les trois vœux principaux de toute vie religieuse que cet état ne comportait pas... néanmoins elle avait en son cœur la ferme résolution de les observer parfaitement. Déjà, dix ans plus tôt, elle avait fait le vœu de virginité et celui de prendre Jésus-Christ seul pour époux. Une fois tertiaire, elle voulut se soumettre en tout au directeur de la Fraternité, à la Prieure et à son confesseur. Elle avouait à son Père spirituel, avant de mourir, « qu'elle ne se rappelait pas avoir manqué une seule « fois à l'obéissance. » A ce sujet, Raymond de Capoue s'indigne que certains détracteurs de sa sainteté, « à la langue aussi mordante que menteuse », aient prétendu le contraire, et il met cette aberration sur le compte de guides indiscrets qui, ne comprenant rien aux dons exceptionnels que le Ciel accordait à Catherine, « voulaient absolument la conduire

par les voies communes, *sans rendre honneur à la présence spéciale de la souveraine Majesté* qui la dirigeait sur une voie admirable. Ils voyaient cependant continuellement des signes manifestes de cette présence ». Raymond fait ici allusion aux visions et aux miracles de Catherine qui déjà se multipliaient. Mais, note-t-il avec une nuance de mépris, ces guides indiscrets imitaient les Pharisiens; ils mettaient tout cela sur le compte du diable et non sur le compte de Dieu (24). Il est clair, d'après le témoignage irrécusable de Raymond, qu'à cette date, c'est-à-dire après son entrée dans l'Ordre de saint Dominique, Catherine vit déjà *en présence de Dieu;* que, sans atteindre la perfection qu'elle atteindra plus tard, sa *vision d'amour* est déjà commencée. Parmi les signes qu'il donne de cette présence, en Catherine, de la souveraine Majesté, Raymond cite ses visions. Nous en reparlerons. Mais il en est d'autres, plus communs aux contemplatifs et plus accessibles à ceux qui les observent, parce qu'ils sont la preuve sensible d'une charité qui s'épure; d'un amour clairvoyant que l'on retrouve au principe et au terme de toute contemplation. Nous voulons parler de la pratique héroïque des vertus, et de ce qu'en langage mystique on appelle la purification des sens par la pénitence, qui peu à peu aboutit à la purification du cœur et de l'esprit.

S'exhortant elle-même, Catherine se disait : « Ma fille, maintenant que tu es entrée en religion, tu ne dois plus vivre comme tu as vécu jusqu'ici. La vie séculière est passée, voici venir une vie nouvelle, la vie religieuse; sa règle doit nécessairement te gouverner. Il faut te vêtir de souveraine pureté, t'en entourer de toutes parts, ainsi que le signifie ta blanche tunique. Tu dois ensuite être tout à fait morte au monde ; ton manteau noir le montre ouvertement.

Vois donc bien ce que tu fais, c'est la voie étroite, où si peu marchent, qu'il te faut suivre. » (25)

Là-dessus, Catherine qui, dans la maison paternelle, a réintégré sa chambre d'où on l'avait chassée et à qui on a laissé maintenant la plus grande liberté d'action, s'enfonce dans la solitude. Elle ne parle à personne, sinon à son confesseur, et seulement en confession. D'après celui-ci, qui l'a consigné par écrit, ce silence continu, dans la solitude de sa chambre, dura trois ans. Elle ne quittait sa chambre que pour aller à l'église. Elle mangeait un peu de pain sec, qu'elle arrosait de ses larmes en les offrant à Dieu. Entre temps, elle veillait et faisait oraison dans la cellule de son âme, sous le regard de la souveraine Majesté de Dieu, présent en elle et en la présence de qui elle se tenait constamment par la prière et la méditation.

C'est à ce moment-là, nous raconte Raymond qui l'a appris de la bouche de sainte Catherine, que commencèrent et se multiplièrent ses relations avec Jésus-Christ, son époux, qu'elle aimait par-dessus tout. Car il était à ses yeux l'incarnation vivante de l'amour de Dieu pour les hommes, puisqu'il ne s'était fait homme que pour les sauver, et n'était mort sur la croix que pour qu'ils vivent éternellement. Dès qu'elle se fut retirée dans la solitude, Jésus vint l'y trouver et l'instruire pleinement de tout ce qui pouvait être utile à son âme. « Mon Père, disait-elle à Raymond, tenez pour vérité absolument certaine que rien de ce qui regarde les voies du salut ne m'a jamais été enseigné par qui que ce soit, homme ou femme. Celui qui m'a instruite est précisément mon Seigneur et mon Maître en personne, mon incomparable époux, charme souverain de mon âme, le Seigneur Jésus-Christ. Par ses inspirations ou dans des apparitions manifestes, il me parlait comme je vous parle maintenant. » (26)

Avant tout, Notre-Seigneur enseigna à Catherine

l'art subtil de distinguer une vraie vision d'une fausse, et, cela fait, lui apparut souvent. On trouverait à peine, disait-elle à Raymond de Capoue, deux hommes qui aient eu l'un avec l'autre un commerce aussi assidu que celui qu'elle avait entretenu avec son époux. Pendant ses prières, ses méditations, ses lectures, ses veilles et son sommeil, à tout moment, d'une manière ou d'une autre, Jésus se manifestait à elle de façon sensible et la consolait.

* * *

Catherine, on le voit, fut à bonne école pour s'initier aux secrets de la contemplation. Notre-Seigneur, en personne, lui apprit les voies à suivre pour y parvenir, ce qu'elle appelle les voies du salut, et, au plus intime de son âme, le Saint-Esprit en personne lui révéla les secrets divins, sous une forme doctrinale d'abord, appropriée à la nature de son intelligence; puis sous une forme contemplative mieux adaptée aux élans et aux besoins de son cœur.

Du moment que Catherine appartenait à l'Ordre de saint Dominique et que Dieu l'appelait à l'apostolat, il lui fallait elle aussi posséder la lumière de son Père en religion; connaître comme lui la science sacrée pour la répandre autour d'elle, dans les âmes prédestinées à subir son influence. Et comme elle ne pouvait l'apprendre dans les livres, Dieu lui-même se chargea de la lui révéler.

Cependant la *doctrine* est une chose et la *contemplation* une autre. Un vrai fils de saint Dominique doit arriver à fondre ensemble les deux; faire passer la doctrine au feu de la charité dans la contemplation pour que, pareille au soleil, sa prédication éclaire à la fois les esprits et réchauffe les cœurs. Alors seulement il sera un apôtre. L'apostolat en effet naît,

dans une âme dominicaine, de la rencontre d'un esprit plein de doctrine et d'un cœur plein de charité, que la contemplation maintient en contact habituel avec Dieu. *Contemplata aliis tradere.*

C'est du moins de cette manière que Catherine a exercé son apostolat, et c'est pourquoi il a été si fécond et si durable. Animée d'une foi intrépide, munie d'une doctrine sûre, lorsqu'elle avait passé des heures en contemplation avec Dieu, le cœur encore tout chaud de ce contact direct et l'esprit illuminé par ce que le Saint-Esprit lui avait permis de voir, de sentir et de pressentir des mystères divins, elle laissait courir sa plume, ou plutôt elle dictait à ses disciples ces admirables lettres à la fois si chaudes et si lumineuses dont la lecture nous émeut encore aujourd'hui. Au dire des disciples qui l'ont vue souvent en cet état « d'éruption volcanique », pourrait-on dire, — comme Moïse au sortir du buisson ardent où il s'était trouvé en présence de Dieu — c'était merveille d'entendre sa bouche parler de l'abondance de son cœur. Au fait, comme il convient à un apôtre, ce n'était même plus elle, mais Dieu qui parlait par sa bouche.

Nous n'avons pas à revenir sur la doctrine que Dieu lui-même révéla à Catherine et dont nous avons retracé les grandes lignes au chapitre précédent. Cependant une question se pose ici à son sujet qui n'est pas négligeable et dont la solution peut nous aider à voir plus clair encore dans la vocation à la fois contemplative et apostolique de Catherine.

En effet, on peut légitimement se demander pourquoi Dieu, qui l'a appelée à la vie contemplative et s'est révélé à elle d'une façon si secrète à la fois et si originale dans la contemplation, a jugé bon de mettre également à la disposition de cette femme à coup sûr très intelligente, mais illettrée, comme la

plupart des femmes de son temps, une doctrine théologique comme celle qu'elle expose tout au long dans le *Dialogue* ? Or Dieu lui-même a répondu d'avance à cette question, en disant à Catherine ce qu'il pensait de l'Ordre des Prêcheurs auquel elle appartenait. « Ton Père Dominique, lui dit-il, a voulu que ses frères n'eussent point d'autres pensées que mon honneur et le salut des âmes par la lumière de la science. C'est cette lumière dont il a voulu faire l'objet principal de son Ordre... Son office fut celui du Verbe, mon Fils unique... sa mission, dans le corps mystique de la sainte Eglise, fut d'extirper les hérésies. »

Un fils de saint Dominique, digne de ce nom et fidèle à sa vocation de Prêcheur, doit d'abord avoir en lui cette lumière et posséder à fond la science sacrée pour l'enseigner aux âmes. Jésus-Christ lui-même, le Verbe de Dieu, dont Dominique a rempli l'office, s'est appliqué, pendant trois ans, à enseigner à ses apôtres la doctrine sacrée et à l'adapter à leur intelligence avant de leur envoyer le Saint-Esprit qui, le jour de la Pentecôte, en une minute d'inspiration et d'illumination sublimes, a fait d'eux d'un seul coup des contemplatifs et des apôtres.

* * *

Maintenant que nous avons établi, à propos de Catherine, les rapports généraux que sa doctrine et sa contemplation sont appelées à soutenir entre elles en vue de son apostolat, il nous faut revenir à sa contemplation et essayer de montrer dans quel sens profond cette fille de saint Dominique a été une contemplative. Nous n'aurons, pour y réussir, qu'à nous inspirer tout ensemble de ses écrits et d'un certain

nombre de faits caractéristiques de sa vie, transmis par ses biographes.

Nous avons vu plus haut, avec saint Thomas, que c'est autour de la présence de Dieu en nous — présence créatrice et présence amoureuse du Saint-Esprit — que s'organise la vie contemplative. Or il n'y a pas de fait plus éclatant, dans la vie de Catherine, ni sur quoi ses biographes aient autant insisté, que celui de son union intime et habituelle avec Dieu. Les trois ans de rigoureuse solitude dans sa chambre, qui ont suivi sa prise d'habit, et durant lesquels elle ne parlait à personne — excepté à son confesseur, au confessionnal — elle les a passés en présence de Dieu, uniquement occupée à le connaître et à se connaître en lui; à contempler son propre néant au miroir resplendissant de l'être divin; à dépasser la zone des abstractions à travers lesquelles l'intelligence saisit, dans les vérités révélées, quelque chose de Dieu, pour s'unir à Dieu lui-même par la charité et le voir en quelque manière sous l'inspiration de l'Esprit, dans un regard simple, une divine intuition de l'intelligence.

La belle et riche doctrine de Catherine, celle-là même que Dieu lui a révélée, n'a fait que confirmer sa foi dans la Bonté souveraine de Dieu. Elle croit, à n'en pas douter un instant, que *Dieu est amour;* que c'est par amour qu'il nous a créés; qu'il s'est incarné en la personne du Verbe, et nous a rachetés sur la croix en y versant généreusement son sang, jusqu'à la dernière goutte; que c'est par amour encore, qu'avant de nous ouvrir le ciel où nous pourrons jouir éternellement de sa vision, il habite personnellement en nous. Tout cela Catherine le croit sans défaillance. Mais « croire » ne suffit pas à sa charité; elle veut « voir ». Son amour ne se contente pas d'abstractions; il a faim de réalité. Dans le cadre

des vérités de la foi, mais au delà, si l'on peut dire, de ce que les formules de la foi lui révèlent sur Dieu, c'est Dieu même qu'elle veut posséder pour autant que c'est possible en ce monde; c'est lui qu'elle veut atteindre directement et étreindre personnellement, de toute la force de sa volonté brûlante d'amour divin, imprégnée de charité.

« Où connaître Dieu et où nous connaître ? écrit-elle à Nicolas le Pauvre, ermite à Florence. Au dedans de notre âme, répond-elle. Il faut pour cela entrer dans la cellule de la connaissance et ouvrir l'œil de l'intelligence — de cette intelligence dont la foi est comme la pupille — en la débarrassant de toute visée d'amour-propre... La bonté de Dieu, nous la connaîtrons en nous, en nous voyant créés à son image et à sa ressemblance pour participer à son infini et éternel bonheur; puis, après avoir été privés de la grâce par le péché du premier homme, recréés à la grâce dans le Sang de son Fils unique. O Amour inestimable ! Pour racheter l'esclave, tu nous as donné le fils; pour nous rendre la vie, tu t'es donné la mort. Ainsi nous voyons bien qu'il est la souveraine et éternelle bonté et qu'ineffablement il nous aime; car s'il ne nous aimait pas, il ne nous aurait pas donné un tel Rédempteur. » (27)

Mais ce n'est pas assez de *savoir*, grâce à l'intelligence que la foi éclaire, que Dieu est infiniment bon. Il faut expérimenter en soi cette Bonté, la sentir, en répondant à l'amour par l'amour; en se plongeant entièrement, dit Catherine, dans le feu de l'amour de Dieu; donc en Dieu-même que son amour fait habiter en nous. « Certes, écrit-elle à Bartolomeo et Jacomo, ermites au Campo Santo de Pise, je ne m'étonne pas que les saints ne fussent point aveuglés par l'amour d'eux-mêmes, mais entièrement plongés dans la connaissance de la bonté de Dieu et dans le feu de sa

très ardente charité. Quand je regarde le feu sans mesure de Laurent qui, sur le gril, répondait aux railleries du despote... Eh ! Laurent, ce feu ne te suffit pas ? — Non, répond-il. Car le feu intérieur du très ardent amour est tel qu'il éteint le feu du dehors... L'âme se purifie en ce doux feu; vous y trouverez la bonté de Dieu parfaite en vous. Par la connaissance de cette bonté souveraine, quand l'âme se trouve noyée en un abîme d'amour d'autant plus profond qu'*elle voit Dieu en elle*, l'œil de la connaissance s'ouvre et voit, la mémoire retient, la volonté se tend jusqu'à aimer ce qu'il aime. » (28)

On pourrait, en parcourant la correspondance de Catherine, multiplier à l'infini des citations de ce genre. Toutes se ramènent à cette formule lapidaire : « Il faut connaître Dieu pour l'aimer; mais il faut surtout l'aimer pour le mieux connaître ». Connaître Dieu par la foi pour l'aimer, c'est indispensable. Et jamais on n'ouvrira assez l'œil de l'intelligence pour méditer les mystères divins de la foi. Mais aimer Dieu, pour atteindre Dieu lui-même qui nous a révélé ces vérités et l'atteindre non seulement dans ce que ces vérités nous apprennent de lui, mais lui-même en nous où il habite, où notre charité le retient, l'unit à nous immédiatement, voilà pour les saints le dernier mot, sur la terre, de la connaissance de Dieu.

La connaissance de Dieu par la foi, si l'on se place au point de vue de l'objet, des vérités à croire, est la même pour tous les croyants, puisque tous, en s'appuyant sur le témoignage infaillible de Dieu, sont tenus de croire ce que Dieu a révélé et que l'Eglise enseigne à tous sans distinction. Or à cette connaissance de Dieu par la foi, qui est une grâce de Dieu en chacun de nous, mais dont l'objet s'impose pour ainsi dire « du dehors » à tous les fidèles,

il y a moyen d'en ajouter une autre « du dedans », aussi mystérieuse, mais plus vivante, plus intime, celle qui naît des rapports personnels de charité de l'âme avec Dieu; de ce contact direct, immédiat d'une volonté aimante avec l'amour de Dieu personnifié dans le Saint-Esprit qui habite en nous.

La vie de Catherine s'est passée tout entière à poursuivre cette double connaissance de Dieu par la foi et par l'amour.

*
* *

Personne n'a plus insisté que Catherine, dans le *Dialogue*, sur la nécessité pour la charité d'être éclairée par la lumière de la foi, comme aussi pour la foi d'être vivifiée par le feu de la charité. C'est le devoir de tout chrétien d'avoir une foi éclairée; mais ce devoir incombe surtout à l'apôtre dont la mission consiste précisément à éclairer la foi des chrétiens. Une fille de saint Dominique se devait d'insister sur ce point et elle n'y a pas manqué. Mais il ne suffit pas à la foi d'un chrétien ou d'un apôtre d'être une lumière, elle doit, sous peine de demeurer une foi morte — un cierge éteint — comme dit Catherine (29), être vivifiée par la charité, qui seule rend méritoires les œuvres ainsi que les actes de toutes les vertus. (30)

Sainte Catherine s'est appliquée passionnément pour son propre compte à éclairer la foi afin de progresser dans la connaissance de Dieu. Elle aimait s'entretenir des vérités de la foi avec des théologiens compétents comme Bartolomeo Dominici. Mais elle préférait encore recevoir directement de Dieu ces lumières dont elle éprouvait à chaque instant comme une sorte de fringale. Il n'y a qu'à lire le *Dialogue* pour se faire une idée de la façon dont Dieu, sur ce point particulier, a répondu à son attente. Tout ce

qu'une doctrine sûre pouvait projeter de lumière sur la foi de Catherine pour lui faire connaître Dieu à travers les vérités révélées, il le lui a donné. Mais il a fait plus encore. Tout ce que l'expérience amoureuse de Dieu, dans la contemplation, peut ajouter d'intuition des mystères divins et de certitudes expérimentales à la lumière et à la certitude de la foi, il le lui a prodigué. On s'en aperçoit aux progrès étonnants et rapides que Catherine a accomplis dans la connaissance de Dieu et de soi-même, et aux changements profonds qui se sont opérés dans sa vie à cette intention, et sous cette influence.

Cette âme de sainte et d'apôtre qui aime Dieu de tout son cœur, et que Dieu aime si souverainement; qui vit continuellement en sa présence; qui jouit de son amour et de ses inspirations, loin de s'enorgueillir de cette situation exceptionnelle, en tire une leçon d'humilité ! Ce qu'elle voit de plus clair en Dieu, c'est qu'il est, alors qu'elle n'est pas ; que, sans son amour créateur, elle n'existerait même pas; que, sans son amour rédempteur, elle ne serait que péché; que, si elle aime Dieu, c'est uniquement à Dieu qu'elle le doit et au sang de son Fils qui l'a purifiée de ses péchés; que si, par amour de Dieu, elle pratique la vertu — toutes les vertus de son état — elle le doit d'abord à l'efficacité de sa grâce qui la fait vouloir et vouloir librement tout ce que Dieu veut.

Sa charité, sous toutes les formes où elle se manifeste, — à l'égard de Dieu, de soi-même et du prochain, — se nourrit de son humilité (31). Dans la mesure où, en Dieu, selon son expression, « elle voit son néant » (32), et sent son absolue dépendance, Catherine se plonge tout entière dans la souveraine Bonté de Dieu. Elle s'y perd pour mieux se retrouver, en ajoutant à sa foi en cette Bonté

divine l'expérience personnelle que le Saint-Esprit lui permet d'en faire dans la contemplation, à l'aide de ses dons.

Cet amour de Dieu qu'elle nourrit d'humilité et d'où elle tire un tel surcroît de lumière est, en même temps, un principe fécond d'activité morale. Sûre de n'être rien que par Dieu et de ne pouvoir rien qu'avec sa grâce, elle s'applique à conformer en tout, avec « discrétion », sa volonté à celle de Dieu. De tout l'amour qu'elle lui porte, elle hait en elle tout ce qui pourrait, même de loin, paralyser cette activité vertueuse, tels que l'orgueil, l'amour-propre, la sensualité, et dresser une sorte d'écran entre son âme et Dieu. Selon la doctrine du *Dialogue*, mais une doctrine vivifiée comme sa foi par la charité, dans la contemplation, elle accepte avec allégresse toutes les peines que Dieu lui envoie. Etant de ceux et de celles qui ont la passion de l'honneur de Dieu et faim du salut des âmes, Catherine « court à la table de la très sainte Croix. Elle n'a d'ambition que de souffrir et d'affronter mille fatigues pour le service du prochain, pour acquérir la vertu, en portant dans son corps les stigmates du Christ; car l'amour crucifié qui la brûle, brûle dans son corps; il éclate dans le mépris qu'elle a d'elle-même, dans la joie qui lui vient des opprobres, dans l'accueil qu'elle fait aux contradictions et aux peines que Dieu lui accorde, de quelque côté qu'elles viennent et de quelque manière qu'il les lui envoie. Pour elle — comme pour les fils bien-aimés de Dieu — la peine est plaisir. Leur vraie peine ce sont les joies, les consolations, les satisfactions que veut parfois leur donner le monde. » (33)

A ces peines de toutes sortes dont Dieu la comble, elle en ajoute qui la rendent absolument maîtresse de son corps. Raymond nous dit qu'elle en est venue

à jeûner complètement et à s'abstenir de toute nourriture au point qu'elle ne se porte bien que dans ces conditions et devient malade dès que, par obéissance à ses directeurs qui le lui ordonnent, elle consent à prendre quelque aliment (34). La communion quotidienne lui suffit.

Elle prolonge ses veilles jusqu'à ne plus s'accorder qu'un quart d'heure de repos par jour. Tout le reste du temps, elle le passe en union intime avec Dieu : « Plus une âme a l'amour de Dieu, disait-elle à son confesseur, plus elle a de sainte haine pour la partie sensitive, pour sa propre sensualité... Elle emploie tous ses efforts non pas à tuer la vie des sens, mais à en arracher le foyer de corruption. Or cela ne peut se faire sans une grande et longue guerre à la sensualité. » (35)

C'est ainsi que Catherine en vint à vivre continuellement en présence de Dieu, dans une union intime avec lui où les joies et les consolations spirituelles alternaient avec les épreuves.

A Raymond de Capoue qui, témoin des nombreuses extases qu'entraînait sa vision d'amour dans la contemplation, l'entendait dire qu'elle avait « vu les secrets de Dieu » : *vidi arcana Dei,* et lui demandait de s'expliquer un peu là-dessus, « C'est impossible, lui répondit-elle. J'ai tellement conscience de n'avoir que des mots insuffisants pour vous exposer cette vision que je croirais en quelque sorte blasphémer contre le Seigneur et le déshonorer par mes paroles. Il y a une telle distance entre les concepts de l'intelligence ravie, illuminée, fortifiée par Dieu et ce que les paroles peuvent exprimer qu'il me semble y voir une contradiction. Aussi, rien ne pourrait me décider à vous dire, pour cette fois, quelque chose de ce que j'ai vu. C'est ineffable. » (36)

Telle fut la contemplation de Catherine : une vision

d'amour continuelle durant laquelle, sous l'inspiration du Saint-Esprit, le don de sagesse en particulier lui faisait goûter Dieu directement et le voir sans intermédiaire, autant qu'une âme peut le voir ici-bas et expérimenter en elle son amoureuse présence. « Quelquefois, note saint Thomas, la contemplation produite par les dons d'intelligence et de sagesse a pour conséquence d'arracher l'âme aux opérations des sens. » (37) C'est l'extase corporelle. Or il arriva un moment, dans la vie de Catherine, où ses jours et ses nuits furent remplis d'extases et de visions. Elle donnait l'impression de vivre habituellement dans un monde supra-terrestre, sans jamais toutefois perdre la terre de vue, ni les conditions humaines de l'existence, ni la mission apostolique à laquelle Dieu la convierait un jour, lorsqu'il lui demanderait de quitter sa cellule pour aller, en véritable fille de saint Dominique, prêcher la vérité aux âmes et verser dans leur cœur le trop-plein de sa contemplation.

***

Voici, au sujet des visions de Catherine, ce que nous raconte Raymond de Capoue : « J'ai trouvé, nous dit-il, quatre volumes écrits par Frère Thomas, le confesseur de Catherine, volumes tous remplis de visions magnifiques et de révélations inouïes. » (38) Ces volumes ou cahiers de Thomas della Fonte, dans lesquels celui-ci inscrivait au jour le jour les merveilles dont il était le témoin oculaire auprès de Catherine, ont disparu de la circulation, et c'est bien dommage. Mais nous avons de fortes raisons de croire qu'ils ont passé intégralement, plus ou moins sous le couvert de l'anonymat, dans le *Supplément* de Caffarini. Car on retrouve précisément

dans ce *Supplément,* cités dans les mêmes termes, les faits que Raymond nous dit qu'il a empruntés aux Cahiers de Thomas della Fonte. (39) On se rappelle que celui-ci fut le confesseur habituel de Catherine depuis sa prise d'habit, en 1363, jusqu'à la nomination de Raymond, son successeur en 1374. Celui-ci a mille fois raison de parler de « visions magnifiques » et de « révélations inouïes ». Il y en a tant, en effet, et d'une qualité si exceptionnelle, que si l'on ne connaissait pas le bon sens et la bonne foi de Thomas della Fonte, dont d'autres témoins, par exemple Bartolomeo Dominici, (40) se sont portés garants, on serait tenté de les mettre en doute. Mais il y a en tout cas le témoignage de Catherine que Raymond invoque à maintes reprises tout au long du récit de ces visions. Comment douter de la sincérité de Catherine à qui Jésus avait appris à distinguer une fausse vision d'une vraie, et quelles difficultés spéciales y aurait-il à admettre ces visions, lorsqu'on s'est rendu compte d'autre part de la familiarité que la contemplation de Catherine avait établie quotidiennement entre elle et le Seigneur ?

Cependant nous n'avons pas l'intention de nous y arrêter ici, parce que la plupart d'entre elles n'ont pas trait directement à la contemplation de Catherine, telles les visites que la Vierge Marie, saint Jean l'Evangéliste, l'apôtre saint Paul, Marie Madeleine, saint Dominique, lui firent souvent dans sa cellule. Nous ne ferons d'exception qu'en faveur des visites fréquentes qu'elle reçut de Notre-Seigneur, son époux, qui personnellement se fit son guide habituel dans sa vie contemplative.

Ainsi que Catherine elle-même l'a fait observer à Raymond, son confesseur, rien ne peut donner une idée de l'intimité des relations qui se sont nouées

entre elle et Notre-Seigneur à partir surtout du moment où elle se détacha complètement du monde pour se réfugier dans la solitude et la contemplation. C'est sur la personne même de Notre-Seigneur que se concentra alors tout l'amour qu'elle portait à Dieu. Lorsque le Père Eternel, comme en témoigne la doctrine du *Dialogue*, révéla à Catherine l'absolue gratuité du geste créateur, elle en fut éblouie, mais se rendit de plus en plus compte qu'une fois entré dans la voie de l'amour à notre égard, Dieu ne s'en tiendrait pas là; que d'autres gestes suivraient qui étonneraient le monde par l'ampleur de leur générosité. L'Incarnation et surtout la Rédemption lui apparurent comme les sommets inaccessibles de la Bonté souveraine. Lorsqu'elle se rendit compte du prix énorme que le salut des âmes, le rachat de leurs péchés, avait coûté au Verbe incarné — le prix du sang — son cœur battit à se rompre. Dans le Verbe incarné, elle ne vit plus que l'incarnation de l'amour divin sous les espèces du Dieu fait homme, de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce fut désormais à travers sa personne sacrée qu'elle se mit à contempler Dieu. Plus que jamais elle choisit Jésus pour l'époux de son âme. Jésus lui-même consentit à la prendre pour épouse. Il fut son soutien dans les tentations, son modèle dans la souffrance, et son guide dans la voie de la perfection.

Un jour, nous raconte Raymond, Satan mobilisa contre Catherine ses odieux bataillons, qui l'entourèrent de tous côtés afin de la priver de tout secours et de saper de toutes parts ses fondements. « Ils commencent par les tentations de la chair; non seulement ils envoient à la sainte des imaginations impures qui la troublent à l'intérieur, des illusions et songes qui agitent son sommeil, mais ils recourent à des visions manifestes; ils prennent pour cela

des corps aériens, remplissent de fantômes lascifs les yeux et les oreilles de Catherine et les lui servent sous mille et mille formes diverses. La plume a horreur de rapporter de tels combats; mais le récit de la victoire sera pour les âmes pures d'un charme incomparable. » (41)

A leurs provocations verbales, — brutales ou cauteleuses — Catherine répond par un surcroît de pénitences corporelles et de veilles prolongées, en disant simplement : « Je mets ma confiance en Notre-Seigneur Jésus-Christ et non pas en moi ». Le tentateur ne put obtenir d'elle d'autre réponse. Catherine continuait ses pénitences, ou s'absorbait dans la prière.

Cependant, une autre affliction, plus terrible encore pour la pauvre fille, vint s'ajouter à celle-là. Jésus, son époux, qui avait coutume de la visiter si souvent, suspendit ses visites et parut s'éloigner d'elle. Mais Catherine tint bon, lutta tant qu'elle put, et, docile aux enseignements du Sauveur, répondit au tentateur qui la harcelait de ses ironies : « J'ai choisi les peines pour ma consolation, et les supporterai avec plaisir et d'autres encore, au nom du Sauveur, aussi longtemps qu'il plaira à sa Majesté ». A ces paroles, nous dit Raymond, la troupe des démons ainsi confondus s'évanouit; une grande lumière, descendant d'en-haut, illumina toute la chambre, et Jésus crucifié lui apparut tel qu'au jour où, tout couvert de son propre sang, il pénétra par la vertu de ce sang dans les saints tabernacles. Puis, prenant une autre forme, il s'approcha de Catherine et la consola. « Et où étiez-vous, mon Seigneur, lui dit-elle, quand mon cœur était tourmenté par tant de turpitudes ? — Dans ton cœur, répondit Jésus, défendant contre tes ennemis ton cœur tout entier... Ainsi donc, ma fille, parce que tu

as fidèlement combattu, non par ta propre vertu, mais par la mienne, tu as mérité une augmentation de grâce; c'est pourquoi désormais je t'apparaîtrai plus fréquemment et plus familièrement. » (42)

Jésus, qui fut le soutien de Catherine dans les tentations, fut aussi son modèle dans les souffrances. Le sang de Jésus-Christ, Catherine se le représentait comme un bain salutaire dans lequel plongeait son âme pour reprendre des forces. Nous ne pouvons la suivre pas à pas sur la voie douloureuse où elle s'engagea à la suite et à l'exemple de Notre-Seigneur.

On demeure confondu au spectacle de toutes les souffrances acceptées ou recherchées avec tant d'amour. Nous ne citerons ici qu'un fait qui symbolise tous les autres et qui, bien qu'arrivé un peu plus tard, lorsque Catherine était déjà engagée dans la vie active, n'en jette pas moins une vive lumière sur toute sa vie, et particulièrement sur l'intimité des relations qui, depuis la grande tentation, s'étaient établies entre Notre-Seigneur et sa fidèle épouse. C'est Catherine elle-même qui a confessé ce fait à Raymond. « Le Sauveur du monde lui apparut ayant, dans sa main droite un diadème d'or orné de perles et de pierres précieuses, et, dans sa main gauche, une couronne d'épines. « Choisis, lui dit-il : ou le « diadème en ce monde et la couronne d'épines « dans l'autre; ou la couronne d'épines ici-bas, et, « après cette vie, le diadème. » Et Catherine de répondre : « Je veux avant tout me conformer pen- « dant cette vie à votre bienheureuse passion et « mettre ma consolation à souffrir pour vous. »

Ce disant, elle prit des deux mains la couronne d'épines que tenait le Sauveur et se la mit si rudement sur la tête que celle-ci, transpercée de partout par ces épines, garda toujours, depuis cette vision, la douloureuse sensation de leurs piqûres (43).

Longtemps après, dans la ville de Pise, une scène analogue eut lieu pendant une longue extase de Catherine. « J'ai vu, dit-elle à son confesseur, le Seigneur attaché à la croix descendant sur moi au milieu d'une grande lumière... Je vis alors se diriger vers les mains, les pieds et le cœur de mon pauvre corps cinq rayons de sang sortant des cicatrices des cinq plaies du Sauveur. Comprenant le mystère, je m'écriai aussitôt : « Du moins, Seigneur, « faites que ces cicatrices demeurent invisibles ». Et aussitôt les cinq rayons de sang se changèrent en rayons lumineux. » (44)

C'en est assez, croyons-nous, pour montrer à quel point de ressemblance avec Notre-Seigneur Catherine en était arrivée sur le chemin du Calvaire, en se soumettant fidèlement et généreusement à celui qui l'avait choisie pour épouse et ne cessait de l'attirer à lui. Peu à peu se déblayait ainsi, par la purification de ses sens et de sa volonté propre, la voie de la perfection chrétienne qui mène droit à la contemplation parfaite dans laquelle Dieu se laisse voir aux cœurs purs.

Le moment était proche où cette pureté du cœur de Catherine serait telle qu'on pourrait dire, en parlant de son amour de Dieu et du prochain, que ce n'était plus elle qui aimait, mais Jésus qui aimait en elle. Nous ne citerons plus qu'un fait de sa vie de relation avec Notre-Seigneur, à l'appui de cette affirmation, mais un fait empreint à la fois d'une si haute poésie et d'une signification spirituelle si profonde qu'à lui seul il expliquerait pourquoi Catherine a pu s'élever jusqu'aux plus hautes cimes de la contemplation, et de là s'élancer à la conquête des âmes, en laissant simplement sa bouche parler de l'abondance de son cœur.

Un jour, nous dit Raymond, Catherine « se trou-

vait dans la chapelle des Frères Prêcheurs de Sienne, lieu habituel de réunion des Sœurs de la Pénitence de saint Dominique, où elle était restée en prière après le départ des autres Sœurs. Quand enfin elle s'éveilla du sommeil de son extase habituelle pour se lever et rentrer à la maison, elle se vit tout à coup environnée d'une lumière qui descendait du ciel. Dans cette lumière, le Seigneur lui apparut, tenant dans ses mains sacrées un cœur humain, vermeil et resplendissant. » (45) Quelques jours auparavant, Catherine, au cours d'une vision analogue, avait eu l'impression que Jésus lui enlevait son propre cœur. Ce jour-là, il lui donna le sien en échange, en l'assurant qu'il la ferait vivre toujours.

Raymond nous affirme une fois de plus qu'il tient ce récit de Catherine elle-même. Or ce qui nous intéresse, dans ce récit, beaucoup plus que le fait lui-même et la façon dont il s'est produit, c'est le haut symbolisme qui s'en dégage. A partir de cette vision ineffable, l'amour de Catherine pour Jésus est tellement désintéressé et pur qu'on peut dire en vérité que c'est Jésus qui aime en elle. Désormais elle aimera tout ce que Jésus a aimé : Dieu d'abord, et, en lui, le prochain. A travers Jésus, elle adorera le Père qui l'a envoyé; le Verbe dont il est l'incarnation; le Saint-Esprit qui avec eux ne fait éternellement qu'un. De toute la force de sa charité, Catherine s'unira aux trois personnes dans une contemplation de plus en plus parfaite. « Sa vision d'amour » s'agrandira et s'approfondira, au point de transformer son âme en Dieu, selon ses propres expressions. Elle ne verra plus les autres créatures et ne se verra plus elle-même qu'en Dieu; en Dieu seulement, elle se souviendra d'elle-même et des autres. Totalement docile aux inspirations divines, son âme sera comme un orgue vivant tenu par le

Saint-Esprit en personne qui y fera jouer ses dons; ceux qui, dans la contemplation, sous le souffle puissant de l'amour divin, illuminent d'éclairs la nuit obscure de l'intelligence, et renforcent les certitudes de la foi; et ceux qui, dans l'ordre de l'action, indiquent la route à suivre, éclairant le voyageur à chaque pas et le soutenant dans la lutte pour la vie divine. Un jour viendra, et il est proche, où la contemplation de Catherine sera si affermie et sa possession de Dieu par l'amour si complète et si rayonnante, que Jésus lui-même l'invitera à sortir de sa cellule et à se mêler au monde pour y mener de front la vie contemplative et la vie active, réalisant ainsi à la lettre et selon l'esprit de son Père Dominique, sa vocation de Prêcheresse : *contemplata aliis tradere.*

***

Il y a un épisode de la vie de Catherine dont nous avons à dessein retardé jusqu'ici le récit, parce qu'il nous a semblé que, mieux encore que tout ce que nous pourrions dire pour clore ce chapitre, il en résume à la fois et symbolise l'esprit. Nous voulons parler de ses noces mystiques avec Jésus qui l'épousa dans la foi.

Depuis longtemps Catherine, à l'exemple des disciples (46), demandait instamment au Seigneur de lui donner une foi plus grande, si solide que nulle force contraire ne pût la briser et l'abattre. Elle entendit alors dans son âme cette réponse du Seigneur: « Je t'épouserai dans la foi ». Or le jour vint où Jésus voulut tenir sa promesse. C'était la veille du Carême, jour consacré par les mondains au plaisir, et par Catherine à la pénitence. Ce jour-là le Seigneur lui apparut et lui dit : « Ainsi que je te l'ai promis, je veux t'épouser dans la foi. » Le Seigneur parlait

encore, continue Raymond, quand apparurent la Vierge, sa très glorieuse Mère, le Bienheureux Jean l'Evangéliste, le glorieux apôtre Paul, le très saint Dominique, Père de la religion à laquelle appartenait Catherine, et, avec eux tous, le Prophète David ayant en main son harmonieux Psalterion. Pendant que cet instrument résonnait sous les doigts du saint roi, avec une suavité qui dépasse toute imagination, la Vierge, Mère de Dieu, prit avec sa main très sainte la main de notre vierge, en étendit les doigts vers son Fils et lui demanda qu'il daignât épouser Catherine dans la foi. Le Fils unique de Dieu, faisant un signe tout gracieux d'assentiment, présenta un anneau d'or, dont le cercle était orné de quatre perles et dont le chaton renfermait un diamant d'incomparable beauté. Avec sa main droite, il mit cet anneau à l'annulaire de la main droite de Catherine et lui dit : « Voici que moi, ton Créateur et ton Sauveur, je t'épouse dans une foi que tu conserveras sans aucune atteinte, jusqu'au jour où tu célébreras, dans les cieux, avec moi des noces éternelles. Courage, donc, ma fille, accomplis désormais virilement et sans aucune hésitation toutes les œuvres que l'Ordre de ma Providence te remettra entre les mains. Parce que tu es ornée de la force de la foi, tu triompheras heureusement de tous tes adversaires. » (47) Et la vision disparut.

Il n'y a vraiment rien à ajouter à un pareil message. On peut désormais tout espérer de l'apostolat d'une âme qui, en qualité d'épouse du Christ, ne fait plus qu'un avec lui et par lui avec Dieu. Des sommets de la contemplation, où il prend sa source, le fleuve de la charité de Catherine va se répandre à travers le monde désolé des âmes et y faire refleurir la foi et l'amour.

CHAPITRE V

SON APOSTOLAT

Tous les historiens de Catherine sont d'accord pour reconnaître l'ampleur et l'efficacité de son apostolat. Leur désaccord ne commence que lorsqu'il s'agit d'en déterminer les véritables causes. Ceux qui *a priori* rejettent toute explication d'ordre surnaturel, sous prétexte que le surnaturel, comme tel, échappe à l'historien, essayent de justifier l'apostolat extraordinaire de Catherine en faisant appel uniquement à ses qualités naturelles d'esprit et de cœur. Mais de telles explications sont sans proportion avec les faits les mieux établis. Nous reconnaissons volontiers que Catherine fut une femme très intelligente bien qu'illettrée ; qu'elle eut à un haut degré l'esprit de finesse; qu'elle fut diplomate d'instinct, douée même d'un véritable sens politique; qu'elle fit preuve en toute occasion d'une volonté indomptable; qu'elle avait un cœur compatissant, prompt à se donner et facile à s'émouvoir devant les misères d'autrui; nous admettons même que, dans une certaine mesure, ces dons naturels réunis ont contribué au succès de son apostolat. Mais lorsqu'on se rappelle d'une part l'énormité et la variété des besoins matériels et spirituels de son temps auxquels elle a dû faire face, et que d'autre part on analyse sa méthode d'apostolat; la façon dont

elle s'y est prise pour combler ces besoins des corps et des âmes; les sources divines où constamment elle allait puiser et renouveler les lumières et les énergies qu'elle prodiguait à tous, il semble vraiment impossible, pour expliquer l'influence extraordinaire qu'elle a exercée autour d'elle, l'ascendant qu'elle a eu sur les esprits les plus rebelles à l'action divine; son pouvoir d'attendrir les cœurs les plus endurcis, de retourner les volontés les plus déterminées au mal; d'apaiser les tempéraments les plus violents; de guérir les âmes à travers les corps; d'approcher sans dommage pour elle, mais au profit de ceux qu'elle soignait, les maladies les plus contagieuses, il semble vraiment impossible, disons-nous, pour expliquer tout cela et bien d'autres choses plus étonnantes encore, de faire uniquement appel à ses qualités naturelles d'esprit et de cœur. Si Catherine n'avait eu à sa disposition que ces qualités-là, fût-ce au plus haut degré, elle ne serait sans doute pas passée inaperçue de ses contemporains; mais son apostolat n'aurait certainement pas eu cette ampleur, ni cet éclat qui aujourd'hui encore font l'admiration du monde, précisément parce que les sources où il s'est alimenté n'étaient pas de ce monde.

On oublie vraiment trop que Catherine fut avant tout une sainte et une sainte exceptionnelle qui, en vraie fille de saint Dominique, a su, le moment venu, mener de front la vie active et la vie contemplative, et trouver dans sa contemplation même le secret de son action.

*
* *

Voici comment, d'après Raymond de Capoue, Catherine fut invitée par Notre-Seigneur lui-même à quitter sa cellule intérieure pour affronter la vie apostolique. L'intérêt de ce récit n'échappera à per-

sonne. Car il met merveilleusement en lumière la façon dont un Frère Prêcheur, pour demeurer fidèle à l'esprit de saint Dominique, doit trouver précisément dans sa contemplation le moyen de nourrir et de féconder son action.

« Après les épousailles, racontées tout à l'heure, écrit Raymond, le Seigneur se mit à ramener son épouse au commerce de la société, mais peu à peu, modérément, et avec la mesure que demandait ce retour. Il n'enleva pas pour autant à Catherine ses divines intimités; il les rendit même quelquefois plus parfaites, en leur donnant de nouveaux accroissements...

« Mais au début, cette invite à quitter sa cellule intérieure troubla Catherine. « Vous le savez bien, « dit-elle au Seigneur, j'ai fui toute société afin de « pouvoir vous trouver. Maintenant que je vous ai « trouvé, grâce à votre miséricorde, et que vous « m'avez donné si gracieusement le bonheur de vous « posséder, je ne dois plus jamais abandonner un si « incomparable trésor et me mêler encore aux em- « barras humains. De nouveau mes ignorances « iraient croissant, et, me laissant aller peu à peu, « j'en arriverai à mériter votre réprobation. Jamais, « Seigneur, non, jamais votre infinie Bonté, dans sa « perfection sans limites, ne nous ordonnera à moi « ni à d'autres ce qui pourrait séparer d'Elle nos « âmes. »

Comme on comprend cette objection de Catherine ! Au fond, elle ne refuse pas de collaborer avec Jésus au salut des âmes; mais elle craint que de nouveaux contacts avec une société qu'elle a quittée depuis longtemps pour trouver Dieu, ne le lui fassent perdre à nouveau. « Laisse-toi faire, ma fille, lui répondit le Seigneur. C'est ainsi qu'il te faut accomplir toute justice, et permettre à ma grâce de porter ses fruits

non seulement en toi, mais dans les autres. Je n'ai nullement l'intention de te séparer de moi d'aucune façon, mais je veux me servir de l'amour du prochain pour t'unir plus fortement à moi. Tu sais qu'il est double mon précepte d'amour : amour de moi, amour du prochain; dans ce double précepte sont contenus, je l'atteste, la Loi et les prophètes (1). Je veux que tu accomplisses la justice de ces deux préceptes; que tu marches non pas avec un seul pied, mais avec les deux; que tu aies deux ailes pour voler au ciel. Souviens-toi que, dès ton enfance, le zèle du salut des âmes a grandi dans ton cœur; c'est moi qui l'y avais semé et qui l'arrosais. Ce zèle était tel que tu voulais te faire passer pour un homme; aller dans un pays où tu fusses inconnue pour entrer dans l'Ordre des Prêcheurs et te rendre ainsi capable d'être utile aux âmes. Si tu as tant désiré l'habit que tu portes maintenant, c'est que tu avais un amour tout spécial pour mon fidèle serviteur Dominique, qui a surtout fondé son œuvre pour le salut des âmes. Pourquoi donc t'étonner et te plaindre si je te conduis à une œuvre que tu as désirée dès tes premières années ? »

Réconfortée par ces paroles, Catherine demande au Seigneur comment cela se ferait. « Comme ma bonté en disposera et l'ordonnera », répondit-il. Et le dialogue continue. Nous ne pouvons le citer ici en entier; ce serait trop long. Mais il est impossible de passer sous silence la raison que le Seigneur donne lui-même du choix de Catherine pour aller prêcher la vérité aux âmes de son temps. Catherine lui avait dit : « Soit, que votre volonté soit faite, Seigneur; mais quelle pourra être l'autorité d'une pauvre femme comme moi auprès des hommes, si je m'avise de leur prêcher la vérité ? Ils se moqueront de moi et ne m'écouteront pas... — Ce n'est pas le manque de foi qui te fait parler ainsi, lui répondit le Seigneur, mais

ton humilité. Alors écoute-moi bien. Ne suis-je pas Celui qui a créé le genre humain et formé l'un et l'autre sexe ? Est-ce que je ne répands pas où je veux la grâce de mon Esprit ? Pour moi, pas de distinction d'hommes ou de femmes, de plébéiens ou de nobles; tous sont égaux devant moi, car ma puissance les atteint également tous... *Et voici pourquoi je t'ai choisie toi en particulier.*

« Il y a en ces temps-ci un tel débordement d'orgueil, surtout parmi ceux qui se croient lettrés et sages, que ma justice ne peut attendre plus longtemps pour les confondre par un juste jugement. Mais, parce que ma miséricorde règne toujours sur toutes mes œuvres, je vais commencer par infliger à ces orgueilleux une confusion qui leur sera salutaire et utile, s'ils veulent s'humilier en rentrant en eux-mêmes... Je vais, pour confondre leur témérité, leur susciter des femmes ignorantes et faibles par nature, mais que j'aurai dotées d'une sagesse et d'une puissance divines. Si alors ils s'humilient et se reconnaissent coupables, je leur accorderai mes plus abondantes miséricordes... Tu vas donc obéir sans hésitations, quand j'aurai décrété de t'envoyer au peuple. Je ne t'abandonnerai pas où que tu sois je ne cesserai pas pour autant de te visiter comme d'habitude, et je te dirigerai dans toutes les œuvres qu'il te faudra accomplir. » (2)

De ce dialogue émouvant quelques points lumineux se dégagent qui nous aideront à comprendre l'apostolat de Catherine, et à mieux saisir le secret de sa méthode apostolique. C'est le Seigneur lui-même qui, dès son enfance, a mis au cœur de Catherine le zèle pour le salut des âmes; c'est lui qui l'a fait entrer dans l'Ordre de saint Dominique, dont c'est la mission officielle, dans l'Eglise, de travailler au salut des âmes. C'est lui encore qui, de propos délibéré, l'a choisie, en qualité de femme, et de femme illettrée,

pour amener à résipiscence, en les humiliant, les lettrés et les sages que leur orgueil a éloignés de Dieu; c'est lui enfin qui, pour aider Catherine à s'acquitter de cette mission difficile, l'a dotée d'une sagesse et d'une puissance divines.

La mission de Catherine fut donc une mission exceptionnelle. Elle lui a été confiée par Dieu en fonction des besoins particuliers aux âmes de son temps, que l'orgueil avait détournées en grand nombre du chemin de la vérité, et son succès s'explique par cette sagesse et cette puissance divines dont Dieu l'a comblée, en même temps que par l'assistance personnelle du Seigneur dans toutes les œuvres qu'il lui a fallu accomplir.

* * *

Rappelons brièvement ce que nous avons dit plus haut de l'état de la société, en Italie, à l'époque de Catherine, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XIVe siècle (3).

Alors les hommes ne valaient pas mieux qu'aujourd'hui. Au lieu de vivre en paix, ils se faisaient la guerre. A Sienne, comme d'un bout à l'autre de la Péninsule, l'esprit de parti triomphait et sacrifiait le bien commun d'une cité, d'une province, aux intérêts privés de citoyens, de groupes ou de classes. Partout, Guelfes et Gibelins s'affrontaient. Non seulement les individus, mais des familles entières, parmi les plus anciennes et les plus honorables, selon qu'elles appartenaient à l'un ou à l'autre parti, se dressaient les unes contre les autres et noyaient leurs querelles dans le sang. La violence l'emportait sur tous les autres sentiments, et les passions sur la justice. Aux yeux du pouvoir, il suffisait d'être suspect pour être arrêté et condamné. Les prisons regorgeaient de détenus politiques, les hôpitaux de malades, et les villes de

pauvres. Car, en plus du fléau politique, la peste sévissait. A Sienne, en quelques jours, elle fit périr les deux tiers de la population. Après la peste, la famine exerça en maints endroits ses ravages, du fait surtout que les bandes de mercenaires, parcourant le pays, y multipliaient les razzias.

Ce n'est pas tout. Aux dissensions politiques, génératrices de haines et de discordes, s'ajoutaient les dissensions religieuses. C'est en effet l'époque où les Papes, soi-disant pour se soustraire aux querelles des partis et à leur oppression, quittèrent Rome pour aller s'installer à Avignon, où forcément ils vécurent plus ou moins sous le joug de l'étranger. C'était tomber de Charybde en Scylla. Décapitée, l'Eglise, en Italie, s'abîma dans des convulsions, au grand dommage du clergé, séculier et régulier, dont les mœurs laissaient déjà depuis quelque temps beaucoup à désirer. Catherine de Sienne elle-même, dans la seconde partie de son *Dialogue*, a esquissé une peinture de ces mœurs plutôt sombre, mais véridique. Nous y renvoyons le lecteur.

Cependant les mœurs des laïcs étaient à l'avenant. La guerre, étrangère ou civile, n'a jamais été favorable aux bonnes mœurs, non plus que la peste et la famine. Ce sont là trois fléaux dont les victimes ne sont pas seulement ceux qui succombent sous leurs coups, mais encore ceux qui y échappent et qui, par réaction contre tant d'épreuves, s'étourdissent dans les plaisirs.

Ce relâchement des mœurs, en Italie, coïncide avec l'avènement de la Renaissance, dont l'esprit païen inaugure une ère nouvelle d'indépendance à l'égard de toute autorité quelle qu'elle soit : politique, morale ou religieuse. Partout où il souffle sur les âmes, il y fait éclore l'individualisme. C'est à quoi Notre-Seigneur fait allusion lorsqu'il parle à Catherine de l'orgueil des lettrés et des sages qu'il veut humilier

en leur faisant prêcher l'évangile par une femme. Il ne condamne pas pour autant la science, mais l'abus qu'ils en font pour se détacher de la religion et entraîner dans leur sillage la foule des ignorants. « On fait grand cas de la science, dit-il à Catherine dans le *Dialogue*. Certes la science en soi est bonne. Elle est parfaite quand celui qui la possède y joint une vie honnête et sainte et une sincère humilité; mais dans un orgueilleux dépravé et libertin, la science est un poison. » (4)

* * *

Ce tableau en raccourci des mœurs de la société, au temps de Catherine, est plutôt sombre et l'on n'aura pas de peine à comprendre que notre contemplative ait hésité un instant à quitter la compagnie des saints et de Notre-Seigneur pour aller se mêler aux orgueilleux, aux dépravés et aux libertins. Néanmoins il n'est pas inutile d'observer qu'à cette époque, vers le milieu du XIVe siècle, c'est moins la foi qui est en péril en Italie que les mœurs. La foi est surtout menacée du dehors par une invasion toujours possible des infidèles, qui continuent d'occuper les lieux saints. Mais, au dedans, elle n'est encore l'objet d'aucune attaque directe, du moins d'une attaque d'ensemble. D'un bout à l'autre de l'Italie, on continue de croire, de fréquenter les églises, d'y multiplier les dévotions. Mais déjà, sous toutes les influences que nous venons de rappeler, aristocrates, bourgeois et artisans essayent de mener de front la pensée chrétienne et une vie païenne. La charité leur fait plus défaut que la foi. Ils croient en Dieu, mais ne l'aiment pas, au sens profond où Dieu veut être aimé pour lui-même et par-dessus toutes choses, et où un pareil amour de Dieu entraîne l'amour du

prochain comme soi-même, par la pratique intégrale et quotidienne des vertus chrétiennes.

Dans ces conditions, il faut reconnaître que personne n'était mieux préparée que Catherine à prêcher l'évangile à ses contemporains; à répandre parmi eux sa doctrine d'amour; à dénoncer leur orgueil, leur amour-propre, leur sensualité; à flageller leur haine fratricide, leurs violences inhumaines, leurs injustices sociales.

Bien que, depuis l'âge de sept ans, Catherine se soit retirée du monde et ait vécu la plus grande partie de sa vie dans sa cellule intérieure, elle n'ignorait pas l'état lamentable de la société de son temps, ni le danger mortel qu'y couraient les âmes. Ses frères en saint Dominique n'avaient sûrement pas manqué de la renseigner à ce sujet; mais, à lire le *Dialogue,* on constate que le Seigneur surtout s'était chargé de l'en informer, en la mettant au courant de tout ce qu'il lui importait de savoir en vue de son apostolat.

Trois idées surtout s'emparèrent de son esprit à mesure qu'elle put se rendre compte par elle-même des difficultés à vaincre et des besoins à combler. D'abord l'idée d'une *réforme* d'ensemble des mœurs du clergé — séculier et régulier — à partir du plus humble prêtre jusqu'aux plus hauts prélats; puis celle d'une *croisade* à organiser pour chasser les infidèles des Lieux Saints; enfin celle du *retour* des Papes à Rome, qui, pensait-elle, ramènerait la paix dans l'Italie et dans l'Eglise.

Mais en attendant que ces idées mûrissent dans son esprit et dans son cœur, et qu'elle puisse les mettre à exécution, Catherine alla au plus pressé. Elle commença d'exercer un apostolat individuel auprès des pauvres, des malades, et des prisonniers.



Ce qu'elle voyait d'abord dans les pauvres, c'étaient des frères, des membres souffrants de la grande famille humaine dont Dieu est le Père commun. La vue de leur misère lui faisait pitié. Elle n'attendait pas qu'ils vinssent lui demander l'aumône pour voler à leur secours. Il lui suffisait de savoir qu'ils étaient réellement dans le besoin. Personnellement elle n'avait rien à leur donner; mais, une fois pour toutes, Jacques, son père, lui avait donné la permission, nous raconte Raymond de Capoue, de disposer de ses biens à son gré en faveur des pauvres, et avait notifié à toutes les personnes de sa maison, l'ordre de la laisser faire (5).

Aux yeux de Catherine, les pauvres n'étaient pas seulement des frères en humanité; elle voyait en eux Jésus-Christ en personne, et, en leur faisant l'aumône, elle les entourait de respect et d'affection, comme s'il se fût agi du Fils même de Dieu. Aussi bien, pour lui prouver qu'elle ne se trompait pas, et l'encourager dans cette voie, Jésus lui apparut souvent sous le déguisement de pauvres à peine vêtus, ou mourant de faim.

Le miracle bien connu de la chapelle des Voûtes, à Saint-Dominique de Sienne, eut lieu de cette manière.

Un jour qu'on venait de chanter Tierce dans l'église et que les fidèles s'étaient retirés, Catherine resta seule avec une compagne pour prier dans la chapelle des Sœurs, qui occupe un lieu plus élevé que l'église proprement dite. Au moment où elle descendait de cette chapelle pour retourner à la maison, le Seigneur lui apparut sous la forme d'un voyageur d'environ une trentaine d'années, pauvre et nu, qui, au nom de Dieu, lui demanda d'avoir

pitié de lui et de lui donner de quoi se vêtir. « Attendez un moment, mon frère, lui dit Catherine, que je retourne dans cette chapelle et je vous donnerai un vêtement. » Elle remonta en effet dans la chapelle où, aidée de sa compagne, elle se défit d'une tunique de laine sans manches qu'elle portait sous son habit de Tertiaire, à cause du froid, et la donna au pauvre voyageur (6).

Mais le mendiant ne se montra pas satisfait. Après la tunique de laine, il en demanda une de lin qui fût pourvue de manches. « Dans ce cas, lui dit Catherine, suivez-moi jusqu'à la maison. » Là, Catherine lui donna tout ce qu'il demanda, et Raymond nous laisse entendre qu'il n'en finit pas de lui demander quelque chose, pour lui d'abord, et puis pour un de ses compagnons restés à l'hôpital. A la fin, Catherine n'ayant plus rien à sa disposition, se demanda si elle ne devrait pas donner jusqu'à la tunique qu'elle portait. Mais sa modestie, nous dit Raymond, l'emporta alors sur sa charité. Dieu en effet lui avait enseigné qu'on ne peut pas offenser une vertu pour en pratiquer une autre; la discrétion l'interdit. Alors, à son plus grand regret, elle s'excusa auprès du pauvre d'être maintenant plus pauvre que lui. La nuit suivante, Jésus lui apparut sous la figure de ce pauvre, tenant en main la fameuse tunique sans manches. « Ma fille, lui dit-il, tu m'as donné hier cette tunique avec tant de libéralité, tu as mis tant de charité à revêtir ma nudité pour m'épargner les souffrances du froid et de la honte, que je vais te donner en échange un vêtement invisible qui protégera ton corps et ton âme contre tout refroidissement, jusqu'au temps où ils seront revêtus de gloire et d'honneur devant les saints et les anges. » (7)

Nous avons tenu à citer, entre beaucoup d'autres,

ce miracle de la charité de Catherine parce qu'elle s'y dépeint elle-même tout entière avec cette spontanéité dans la charité, cette prodigalité dans le dénûment, et finalement cette prudence dans le don de soi qui caractérisent bien sa manière, et que nous retrouverons à un plus haut degré encore dans son apostolat proprement dit, lorsqu'il s'agira de secourir, non plus les corps, mais les âmes.

***

Après les pauvres, et à plus de titres encore, les malades l'attiraient. Elle qui supportait si vaillamment la souffrance, ne pouvait voir souffrir les autres, surtout lorsque leur souffrance, loin de les rapprocher de Dieu, les en éloignait.

Catherine, aujourd'hui patronne des infirmières (8), s'est penchée avec amour sur le lit des malades, et, dans certains cas, a poussé son dévouement envers eux jusqu'à l'héroïsme. On ne peut lire le récit de la guérison et de la conversion d'Andrea par Catherine sans frémir tant ce spectacle dépasse les possibilités de la nature, et déconcerte les volontés les plus intrépides, les cœurs les plus généreux.

Andrea était, comme Catherine, une Sœur de la Pénitence de saint Dominique, une « Mantellata », mais veuve et déjà vieille. Elle fut atteinte d'un cancer au sein qui s'étendit à toute la poitrine, en exhalant une odeur insupportable. Catherine se chargea de la soigner et y mit toute l'ardeur de sa charité. Un jour que physiquement son cœur se soulevait de dégoût en donnant ses soins à la pauvre malade, elle appliqua ses lèvres à même l'horrible plaie jusqu'à ce qu'elle fût en état de se dominer. La malade était dans l'émerveillement de tant de courage. Néanmoins, peu à peu, sous l'influence du

« Malin », qu'un tel spectacle inquiétait, elle en vint à suspecter les intentions de Catherine; puis à la haïr, et enfin à la diffamer, l'accusant de consacrer à l'inconduite le temps qu'elle ne passait pas auprès d'elle. Averties, les Sœurs de la Pénitence s'émurent et firent comparaître Catherine devant elles pour la prier de s'expliquer. A toutes les accusations portées contre sa vertu et son honneur, Catherine répondit avec calme : « En vérité, mes Sœurs, je suis vierge ». Lapa, sa mère, ayant appris la rumeur infâme, somma sa fille d'avoir à quitter cette *vieille* qui l'avait diffamée. Alors Catherine, comme toujours, se retourna vers Notre-Seigneur et remit sa cause entre ses mains. C'est ici que se place l'apparition dont nous avons parlé au chapitre précédent, où l'on voit Jésus présenter à sainte Catherine à la fois un diadème et une couronne d'épines et Catherine choisir la couronne d'épines. Alors Jésus lui dit : « Persévère dans le service que tu as entrepris, je te donnerai pleine victoire sur le « Malin ».

Toute réconfortée par cette promesse, Catherine revint à sa malade et la soigna avec le même dévouement, comme si rien ne s'était passé entre elles. Andrea en fut toute interdite et dut s'avouer vaincue. Un jour que son lit était comme baigné de lumière à l'approche de Catherine, elle regarda celle-ci et vit que son visage était transfiguré. Aussitôt, éclatant en sanglots, elle demanda pardon à sa sainte infirmière de l'avoir si gravement offensée, et n'eut pas de cesse qu'elle n'ait réparé sa faute et proclamé la sainteté de Catherine.

Celle-ci, indifférente à cette réhabilitation glorieuse, continua de soigner Andrea avec amour. En vérité, on eût dit que son dévouement croissait à mesure que la maladie s'aggravait. Maîtresse d'elle-même et toute à son œuvre d'apostolat, par amour de Dieu et de

l'âme qu'elle voulait lui conquérir, Catherine en vint à surmonter à ce point sa sensibilité qu'elle n'éprouva plus de dégoût à panser la pauvre malade dont la chair tombait en pourriture. Elle alla même une fois jusqu'à avaler d'un trait, sans s'émouvoir, comme s'il s'agissait d'un verre d'eau, le bol rempli du liquide qu'elle avait recueilli en lavant la plaie purulente (9).

Raymond n'est pas le seul à raconter ce fait. On en retrouve le récit dans la déposition de Bartolomeo Dominici au Procès de Venise (10). Mais il paraît si extraordinaire à Raymond lui-même que celui-ci éprouve plus que jamais le besoin de citer ses témoins. « Je tiens tous ces renseignements, dit-il, de Catherine, dans les confessions qu'elle m'a faites à moi personnellement; je les ai recueillis aussi dans les écrits de Frère Thomas son premier confesseur et dans les récits des Frères de mon Ordre ou de personnes tout à fait dignes de foi, compagnes de Catherine, dont je suis prêt, si c'est nécessaire, à répéter les noms que j'ai déjà donnés en d'autres circonstances. » (11)

***

Après les pauvres et les malades, qui absorbaient la plus grande partie de son temps, Catherine s'est aussi occupée des prisonniers. Nous avons d'elle une belle lettre adressée, le 9 avril 1377, aux prisonniers de Sienne qu'elle qualifie de « très chers fils dans le Christ, le doux Jésus ». Le but de cette missive est clair : il s'agit d'exhorter ces malheureux à la patience et de les inviter, à l'occasion des Pâques, à s'approcher des sacrements, Catherine ne fait pas directement allusion aux peines qu'ils endurent dans la prison, ni aux motifs, justes ou injustes, de leur

emprisonnement. C'est là un terrain délicat où elle risquerait elle-même d'être injuste soit envers les prisonniers, soit envers les autorités qui leur ont infligé leur peine. Elle prend la question de plus haut, celle de nos péchés en général dont nous sommes tous effectivement « prisonniers », et dont Jésus nous a délivrés en mourant d'amour pour nous sur la croix. « Il a supporté les peines, les opprobres, les mauvais traitements, les outrages; il a été lié, flagellé, cloué à la croix; il a été abreuvé d'injures et d'affronts, tourmenté et dévoré par la soif... Mais il a tout souffert avec patience, en priant pour ceux qui le crucifiaient et en les excusant... » (12). La leçon ici est transparente, mais combien délicatement présentée ! Car Jésus était innocent; c'est pour nous, pour nos péchés qu'il a enduré toutes ces peines avec une divine patience. Comment, après cela, pourrions-nous nous plaindre, nous qui ne sommes pas exempts de péchés ? « Il fut un chevalier combattant sur le champ de bataille... Sa couronne d'épines était son casque, sa chair flagellée sa cuirasse, les clous de ses mains ses gantelets, la lance de son côté le glaive et les clous de ses pieds ses éperons. Voyez comme notre chevalier est bien armé ! Nous devons le suivre et chercher en lui toute consolation dans nos épreuves et nos tribulations. » (13)

Cependant Catherine ne se contentait pas d'écrire de belles lettres de consolation aux prisonniers. Quand l'heure était venue pour l'un d'eux de payer de sa vie ses crimes ou simplement — ce qui était fréquent à cette époque — ses incartades politiques, elle s'accrochait à lui pour le consoler dans ses derniers moments et pour arracher du moins son âme à une mort éternelle. Ce fut le cas pour le jeune Niccolò di Tuldo, condamné à mort pour une vétille, pour quelques paroles inconsidérées prononcées par

espièglerie, au cours d'un repas, sous l'influence du vin. Tous les détails qui ont trait à la condamnation de Niccolò, à sa révolte contre la société et contre Dieu lui-même dont il ne veut pas entendre parler ni par un religieux, ni par un prêtre; à sa conversion et à sa mort édifiante, nous les connaissons par une lettre magnifique de Catherine à Raymond de Capoue, une des plus belles assurément de toutes celles que ses disciples nous ont conservées.

« Je suis allée visiter, dit-elle à Raymond, celui que vous savez et il en reçut tant de consolation et de joie qu'il se confessa et se trouva dans les meilleures dispositions. Il me fit promettre pour l'amour de Dieu que lorsque viendrait l'heure de la justice, je serais auprès de lui; et ce que j'ai promis, je l'ai fait. Le matin, avant le premier coup de cloche, je l'allai trouver et il fut grandement consolé. Je le menai entendre la messe; il reçut la sainte communion dont il s'était toujours éloigné. Sa volonté était unie et soumise à la volonté de Dieu; il lui restait seulement la crainte d'être faible au moment suprême, et il me disait : « Reste avec « moi, ne m'abandonne pas, en ce cas tout ira « bien et je mourrai content. » Et il reposait sa tête sur ma poitrine. Alors je sentis une joie et un parfum de son sang qui était comme mêlé avec le mien que je désire répandre pour le doux Epoux Jésus. Ce désir augmentait dans mon âme et, remarquant combien il était angoissé, je murmurai : « Courage, mon doux frère, car bientôt nous serons « aux noces éternelles; tu iras baigné dans le doux « sang du Fils de Dieu avec le doux nom de Jésus « qui ne doit jamais sortir de ta mémoire, et je « t'attendrai au lieu de la justice ! » O mon Père et mon Fils, toute crainte s'évanouit alors de son cœur et la tristesse de son visage se changea en

joie, et, dans son allégresse, il disait : « D'où vient « une si grande grâce que la douceur de mon « âme m'attende au lieu saint de la justice ? » Voyez quelle lumière il avait reçue, puisqu'il appelait saint le lieu de la justice. Il ajoutait : « Oui, « j'irai fort joyeux et il me semble que j'ai « encore mille années à attendre quand je songe « que vous y serez. » Et il énonçait de si douces paroles que c'est à en éclater parce que le bon Dieu est si bon !... Je l'attendais donc au lieu de la justice en priant et en invoquant sans cesse l'assistance de Marie et de Catherine, vierge et martyre. Avant son arrivée, je me baissais et je plaçais mon cou sur le billot, mais sans obtenir ce que je désirais, et je priais et je faisais violence au ciel, et je disais : *Maria !* Je voulais obtenir la grâce qu'elle lui procurât la lumière et la paix du cœur à ses derniers instants... Mon âme fut alors tellement enivrée de la douce promesse qui m'était faite que je ne distinguais personne, bien qu'il y eût sur la place une grande multitude.

« Il arriva alors comme un agneau paisible et, en me voyant, il se mit à sourire. Il voulut que je fisse sur lui le signe de la croix. Quand il l'eut reçu, je lui dis tout bas : « Va, mon doux frère, sous peu « tu seras aux noces éternelles ! » Et il s'étendit avec une grande douceur; je lui découvris le cou, et, inclinée vers lui, je lui rappelai le sang de l'Agneau. Ses lèvres ne proféraient que « Jésus ! » « Catherine ! ». Et je fermai les yeux en disant : « Je veux ! » et je reçus sa tête entre mes mains.

« Aussitôt je vis l'Homme-Dieu dont la clarté ressemblait à celle du soleil... Cette âme entra dans la blessure ouverte de son côté et la Vérité me fit comprendre que cette âme était sauvée par pure

miséricorde, par grâce, sans aucun mérite de sa part...

« Et cette âme fit quelque chose d'une douceur telle que mille cœurs ne pourraient la contenir... Déjà elle commençait à goûter la suavité divine; alors elle se retourna, comme fait l'Epouse quand elle est arrivée au seuil de la maison de l'Epoux : elle regarde en arrière et incline la tête pour saluer et remercier ceux qui l'ont accompagnée... » (14)

*
* *

Tels sont, parmi tant d'autres, quelques-uns des plus beaux traits de l'apostolat charitable de Catherine parmi les pauvres, les malades, les prisonniers. On le voit, l'amour du prochain n'est pas pour elle un vain mot. Dès qu'il s'agit de lui venir en aide, même matériellement, elle est prête à tout, même à risquer sa vie. En vraie fille de saint Dominique, lequel vendait ses livres pour en donner le prix aux malheureux, Catherine ne sait qu'inventer pour voler à leur secours. Mais à ses yeux, comme aux yeux de saint Dominique, les vrais pauvres ce sont les pécheurs et, avec eux, la multitude des âmes qui ignorent Dieu, ou le connaissent mal, ou préfèrent sottement leur courte sagesse à la sagesse et à l'amour de Dieu. Elle se sent prise pour eux d'une immense pitié, et veut à la fois leur prêcher la vérité et leur ouvrir le cœur. N'est-ce pas d'ailleurs pour cela qu'elle est entrée dans l'Ordre des Frères Prêcheurs et que Dieu lui-même lui a révélé sa doctrine d'amour ? L'aumône par excellence, disait-elle, est l'aumône de la vérité. « L'office de ton Père Dominique, lui a dit le Seigneur, fut celui du Verbe, mon Fils unique. Il apparut surtout au monde comme un apôtre, tant étaient puissants la vérité et

l'éclat avec lesquels il semait ma parole, dissipait les ténèbres et répandait la lumière. » (15)

Or la mission que Dieu confia jadis à Dominique, au temps où les Cathares empoisonnaient de leurs hérésies tout le midi de la France et le nord de l'Italie, Notre-Seigneur la confia également, un siècle plus tard, à Catherine : « Je t'ai choisie toi en particulier, lui dit-il, pour prêcher ma vérité aux âmes de ce temps; pour confondre l'orgueil de ceux qui se croient lettrés et sages et les amener à résipiscence... C'est pourquoi je t'ai dotée d'une sagesse et d'une puissance divines. » (16)

L'apostolat de Catherine, comme doit l'être celui de tout Prêcheur, fut donc avant tout doctrinal. Dieu ne lui a révélé sa doctrine d'amour, telle qu'elle est consignée dans le *Dialogue,* que pour qu'elle l'enseignât à ses contemporains, après se l'être complètement assimilée dans la lumière et le feu de la contemplation.

Et c'est ce qu'elle a fait à partir du jour où le Seigneur lui a demandé comme jadis aux apôtres, comme plus tard à ses frères en saint Dominique, d'aller prêcher la vérité aux âmes; d'unir à leur intention la vie active à la vie contemplative.

Bien entendu, elle ne pouvait monter en chaire, et s'adresser à de grands auditoires. Ce n'est pas le rôle des femmes de prêcher ainsi. Néanmoins, par la parole, dans les conversations et entretiens particuliers; par la plume, dans ses lettres, elle a exercé un apostolat doctrinal magnifique, dont l'écho est parvenu jusqu'à nous. C'est de cet apostolat oral et écrit qu'il nous reste à parler, pour autant qu'il est possible, à cinq siècles de distance, de ressusciter une éloquence aussi enflammée.

*
* *

Au sortir de la plus extraordinaire vision de Dieu qu'elle ait jamais eue et que, par obéissance, elle a racontée elle-même à son confesseur Raymond de Capoue, Catherine déclare qu'après une pareille béatitude où son âme fut séparée de son corps, elle souffrait impatiemment d'être retenue dans la prison corporelle. « Si je n'étais pas liée, dit-elle, par l'amour de Dieu et du prochain, pour lequel le Seigneur m'a renvoyée à mon corps, je mourrais de chagrin. » (17) Pendant qu'elle voyait Dieu et pouvait se faire une idée de la gloire des saints et des peines des pécheurs, Jésus lui dit : « Tu vois de quelles peines sont punis ceux qui m'offensent. Retourne donc à eux pour leur montrer leur erreur, leur péril et le tort qu'ils me font. Et comme mon âme avait grande horreur de retourner à la vie, le Seigneur ajouta : Le salut de beaucoup demande ton retour... il te faudra même, pour le salut des âmes, quitter ta ville natale; mais je serai toujours avec toi, je te conduirai et te ramènerai. Tu porteras l'honneur de mon nom devant les petits et les grands, devant les laïcs comme devant les clercs et les religieux; car je te donnerai une parole et une sagesse *auxquelles personne ne pourra résister.* Je te présenterai aux Pontifes, à ceux qui gouvernent l'Eglise et le peuple chrétien; car je veux, selon mon habitude, avec ce qui est faible, confondre l'orgueil des forts. » (18)

Au souvenir de cette vision, qu'on peut qualifier de bienheureuse, puisque Catherine dit à Raymond de Capoue de « tenir pour certain que son âme a vu l'essence divine », elle ne pouvait arrêter ses larmes. « Ce n'est pas étonnant, mon Père, disait-elle, ce qui l'est bien davantage c'est que mon cœur ne se brise pas à nouveau chaque jour, quand je considère l'excellence de la gloire que je possédais à ce

moment et qui, hélas, est aujourd'hui bien loin de moi. *C'est le salut du prochain qui est cause de tout cela.* Que personne donc ne s'étonne si j'aime à l'excès ceux et celles que le Très-Haut m'a chargée d'avertir et de convertir du mal au bien. Ils m'ont coûté assez cher; car, à cause d'eux, je suis devenue anathème pour le Seigneur et la jouissance de sa gloire a été pour moi remise à une époque que je ne connais pas encore. C'est pourquoi, comme le disait saint Paul, « ces fidèles sont ma gloire, ma « couronne et ma joie » (19). Je vous dis cela pour que votre cœur ne partage pas la peine de ceux qui murmurent en me voyant devenue la servante de tous. » (20)

Les succès apostoliques de Catherine, racontés par ses disciples et biographes, dépassèrent en nombre et en qualité, tout ce que sa mission exceptionnelle laissait prévoir. Quand un pécheur tombait entre ses mains, on pouvait être à peu près sûr qu'il en sortirait converti. Sa puissance de séduction était irrésistible. On venait en foule pour l'entendre, et ceux qu'on lui amenait de force, ou qu'elle rencontrait par surprise, n'étaient pas, après l'avoir entendue, les moins enthousiastes.

Bartolomeo Dominici qui l'a fréquentée pendant une quinzaine d'années et la connaissait bien, nous raconte que, « pareille à un séraphin brûlant, ceux qu'elle atteignait par sa parole en les instruisant, elle avait vite fait de leur inspirer de façon admirable la crainte et l'amour de Dieu. Ce qui est étonnant, dit-il, c'est que d'ordinaire plus étaient doctes ceux auxquels elle s'adressait, plus et plus vite ils se sentaient pris d'admiration et de dévotion. Sous l'influence de la grâce divine, si grande était son éloquence dans ses exhortations que femmes et hommes se réunissaient en foule pour entendre les

paroles qui tombaient de sa bouche. » (21) Bartolomeo Dominici fait remarquer d'autre part qu'il suffisait de l'approcher pour se sentir meilleur. Bien que jeune et d'un visage agréable, elle en imposait tout de suite par le rayonnement de sa vertu et en particulier de sa pureté. La puissance de son verbe s'en trouvait décuplée.

Comme on voudrait l'avoir entendue ! En tout cas, ses disciples et ses biographes sont d'accord pour nous dire que ceux qui ont eu cette faveur n'ont pu la plupart du temps résister à son attrait. Ou ils se sont convertis; ou, s'ils n'avaient pas à le faire, ils ont amélioré leur vie. Elle avait une façon de parler de Dieu, de Jésus-Christ, de son amour des hommes, de l'ingratitude de ceux-ci, de l'horreur du péché, de la croix et du sang de Jésus-Christ, le doux Sauveur, qui vous remuait jusqu'au fond et vous poussait à des résolutions viriles.

C'est ainsi qu'elle a retourné l'âme de Nicolas de Saraceni, ce chevalier siennois qui avait passé sa vie à guerroyer au service de différents partis, et qui, rentré dans ses foyers, s'occupait d'administrer ses biens, faisait de joyeux festins avec ses concitoyens, et comptait bien vivre encore longtemps. Sur les instances de son épouse et de quelques-unes de ses parentes, qui l'engageaient à aller voir Catherine, il y consentit, mais seulement après avoir rêvé d'elle, et pour savoir si la réalité correspondait à son rêve. Il faut croire que la réalité dépassa encore le rêve. Car le chevalier, après avoir entendu Catherine, fut remué au delà de toute expression. Il confessa ses péchés à Frère Thomas della Fonte, et même retourna une seconde fois au confessionnal à la demande de Catherine, pour y avouer une faute passée qu'il avait oubliée et que Catherine lui rappela.

Ce qu'elle obtint de Nicolas de Saraceni, elle

l'obtint aussi des Tolomei, d'André de Naddino, ce pécheur impénitent qui, jusqu'à la dernière minute, ne voulait pas entendre parler de confession; ne faisait que blasphémer, et finalement se convertit parce que Catherine, avertie par son confesseur, Thomas della Fonte, entreprit d'obtenir de Notre-Seigneur son pardon, et y mit tant d'éloquente ferveur, que le Seigneur se laissa fléchir et, en une seconde, retourna le cœur de ce malheureux qui fit appeler alors le prêtre et, avec un grand repentir, accusa les péchés de toute sa vie. (22)

Nous pourrions multiplier à l'infini les exemples de ce genre. Mais à quoi bon ! Contentons-nous d'en citer un qui résume tous les autres et met bien en relief la manière d'agir de Catherine, lorsqu'il s'agit d'entreprendre une âme de pécheur et de la convertir. Nous voulons parler de ce fameux Nannès de Sienne qui, nous dit Raymond, « gardait et entretenait, comme on le fait trop souvent en ce pays, des inimitiés particulières ou vendettas contre plusieurs de ses concitoyens, et savait leur préparer secrètement des embûches tout en feignant de passer innocemment son chemin. Plusieurs fois il s'en était suivi mort d'homme, de sorte que les exécuteurs mêmes de ces crimes craignaient encore plus Nannès que la vengeance de leurs victimes; car ils connaissaient son astuce. Des médiateurs s'étaient souvent interposés pour l'amener à faire la paix. Mais le rusé bonhomme répondait toujours à tous les solliciteurs que cette affaire ne le regardait pas; que la paix ne dépendait pas de lui, alors que lui seul cependant mettait obstacle à toute pacification, afin de pouvoir se venger à son gré. »

Informée de cet état de choses, Catherine désira vivement parler à Nannès; mais celui-ci la fuyait « comme le serpent le charmeur ».

Finalement il consentit à la rencontrer, mais avec le ferme dessein de ne pas suivre son avis. Il se rendit chez elle, d'où, ne l'ayant pas trouvée, il s'apprêtait à partir, lorsque Catherine rentra inopinément. Alors une lutte s'engagea entre ces deux personnages qui ne manqua pas de piquant. C'est à qui des deux jouerait au plus fin. Nannès commença par jeter du lest, et à abandonner à Catherine une inimitié sur quatre. Catherine lui fit comprendre que ce n'était pas là une manière d'agir; qu'au nom de Dieu elle exigeait tout ou rien. Puis, voyant qu'il résistait à sa parole, elle s'adressa à Dieu directement. Pendant qu'elle priait, son confesseur essaya de retenir Nannès qui faisait mine de vouloir s'en aller. Il se levait déjà pour sortir, quand tout à coup il s'écria : « Oh ! mon Dieu, quelle consolation je ressens dans mon âme pour cette seule parole de paix : l'abandon d'une inimitié sur quatre ! Puis il ajouta : Ah, Seigneur Dieu, quelle force me saisit et me retient ! Je ne puis plus m'en aller, ni rien refuser. Qui donc me presse ainsi ? Qui est celui qui me captive ? Et tout en parlant, il se met à fondre en larmes. Je m'avoue vaincu, dit-il, je ne puis plus respirer. Et, tombant à genoux, il disait en pleurant : O Vierge très sainte, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez, non seulement pour la paix, mais pour tout le reste. Je crois que le diable me retenait enchaîné; je veux suivre tous vos conseils; dites à mon âme comment elle se libérera des mains du démon. » (23)

Si nous en croyons Raymond de Capoue et Bartolomeo Dominici, c'est par milliers qu'il faut compter les conversions réalisées par le verbe enflammé de Catherine, constamment fécondé par une prière ardente. Et qu'on ne dise pas qu'ils exagèrent; car ils fournissent, à l'appui de leurs affirma-

tions, des documents officiels que l'on peut contrôler. « Qui pourrait, nous dit Raymond, compter les criminels qu'elle a arrachés à la gueule de l'enfer, les endurcis qu'elle a fait rentrer en eux-mêmes, les mondains qu'elle a amenés à mépriser le monde, les âmes diversement tentées qu'elle a délivrées des lacets du diable par ses prières et ses enseignements, les élus qu'elle a dirigés dans les voies de la vertu, les âmes déjà saintement résolues qu'elle a poussées à la poursuite de dons meilleurs encore, les malheureux qu'elle a sauvés de l'abîme de leurs péchés, qu'elle a soutenus en souffrant et en priant pour eux, qu'elle a pour ainsi dire portés sur ses propres épaules le long du chemin de la vérité et qu'elle a ainsi conduits jusqu'au terme de la vie éternelle... J'ai vu quelquefois moi-même mille personnes et plus, hommes et femmes, accourir comme à l'appel d'une trompette invisible et arriver des montagnes et autres régions du comté de Sienne, pour voir et entendre la sainte. Non seulement sa parole, mais sa seule vue suffisait à leur donner le repentir de leurs crimes. Ils pleuraient, gémissaient sur leurs péchés et se pressaient autour des confesseurs.

« J'étais un de ces confesseurs et j'ai trouvé dans ces pénitents une si vive contrition que personne ne pouvait douter de la grande abondance de grâces descendue du ciel dans leurs cœurs.

« Et cela n'est pas arrivé seulement une ou deux fois, mais très souvent. Le Souverain Pontife Grégoire XI, d'heureuse mémoire, réjoui et charmé de tout le bien qui s'opérait ainsi dans les âmes, nous avait donné pour ce motif, à moi et à mes compagnons, par lettres apostoliques spéciales, des pouvoirs égaux à ceux de l'évêque diocésain pour absoudre ceux qui venaient trouver Catherine et demandaient à se confesser. » (24)

Bartolomeo Dominici cite la *Bulle* de Grégoire XI à laquelle Raymond de Capoue fait ici allusion, et par laquelle le Pape concédait à Catherine le pouvoir de choisir trois confesseurs qui la suivraient pour absoudre tous ceux qu'elle leur enverrait (25).

L'afflux des pénitents fut tel que Raymond avoue à sa honte et à la gloire de Catherine, qu'il s'est senti las et accablé de cet excès de travail. Il n'en pouvait plus. Mais en voyant la plénitude de joie de Catherine, qui ne pouvait s'empêcher d'en donner des manifestations extérieures, il en oubliait sa fatigue et à son tour se réjouissait intérieurement (26).

Parmi cette foule de pénitents, hommes et femmes, que la parole de Catherine attirait et jetait repentante aux pieds des confesseurs, Catherine eut la satisfaction d'en voir un certain nombre s'attacher à elle et devenir ses disciples. Nous avons déjà nommé les trois principaux d'entre eux, Etienne Maconi, Barduccio Camiggioni et Neri Landucci, ceux-là mêmes à qui elle dicta le *Dialogue*, vers la fin de sa vie. Mais il y en a eu beaucoup d'autres à qui elle dicta aussi ses *Lettres*. Ils ne la quittaient pour ainsi dire pas, et formaient sa « garde du corps », prêts, en toute occasion, à la défendre contre ses ennemis.

Car cette sainte fille, si humble, si douce, si exclusivement attentive à faire pénitence, à vivre en union avec Dieu et à sauver les âmes, n'eut pas que des admirateurs et des amis. Elle eut des ennemis irréductibles, même parmi le clergé et jusque dans son Ordre; des esprits jaloux ou chagrins qui mettaient en doute l'orthodoxie de son enseignement et critiquaient ses jeûnes, son abstinence, bref sa vie mortifiée, par quoi, disaient-ils, elle prétendait se singulariser et faire aux autres la leçon. Ce sont ces enne-

mis de Catherine qui la dénoncèrent au Général de l'Ordre, Elie de Toulouse. Heureusement le Chapitre Général tenu à Florence en 1374, et devant lequel Catherine fut convoquée, fit bonne litière de ces accusations et approuva à la fois la doctrine et la conduite de Catherine, qui put retourner à Sienne, y reprendre tranquillement sa vie à la fois contemplative et active.

Sans doute, à cinq siècles de distance, nous ne pouvons nous faire une idée exacte de la « prédication » de Catherine. C'est le sort de toute éloquence de disparaître avec l'orateur, et même de s'évanouir avec chaque discours. Pour apprécier un orateur, il faut l'avoir entendu. Ceux qui ont entendu Catherine, ont beau nous répéter, comme Raymond, comme Bartolomeo Dominici, comme ses disciples préférés et enthousiastes, qu'elle captivait les foules; qu'on ne résistait pas à sa parole colorée et enflammée; nous en sommes réduits à les croire sans pouvoir nous imaginer ce qu'en réalité ces mots signifient.

Heureusement pour nous, Catherine a non seulement parlé, mais elle a écrit. Si nous n'avons pas pu l'entendre, nous pouvons du moins la lire. Quatre cents lettres d'elle environ sont parvenues jusqu'à nous. On peut regretter qu'on ait fait dans beaucoup de ces lettres des coupes sombres; qu'on ait cru devoir les alléger d'une foule d'observations et de détails pratiques qui nous auraient renseignés davantage sur la psychologie de Catherine; bref, qu'on les ait réduites à ce qu'elles contiennent d'édifiant. Néanmoins, telles quelles, elles viennent non seulement corroborer ce que ses contemporains nous ont appris de son éloquence parlée, mais nous renseigner exactement sur le contenu doctrinal de son apostolat en même temps que sur sa méthode apostolique. Or,

à nos yeux, cela même est sans prix, et nous console, en la lisant, de ne l'avoir pas entendue.

*
* *

Catherine n'eût pas été une vraie fille de saint Dominique si elle ne s'était pas préoccupée avant tout de prêcher aux âmes la merveilleuse doctrine d'amour que Dieu en personne lui avait révélée.

On peut être certain que dans sa prédication orale, comme nous voyons qu'elle l'a fait dans ses lettres, elle a parlé de Dieu, de Jésus-Christ, de son amour incompréhensible des pécheurs; des souffrances qu'il a endurées pour eux; du sang qu'il a répandu à leur intention; de l'Eglise qu'il a fondée; des sacrements qu'il a institués; de la foi qu'il faut avoir; de la charité qu'il faut pratiquer; des péchés qu'il faut éviter et des vertus morales qu'il faut acquérir.

Ses lettres en tout cas sont remplies de cette doctrine d'amour consignée plus tard dans le *Dialogue*. Le ton seul est différent. Ce n'est pas, comme dans le *Dialogue*, un simple exposé doctrinal. C'est l'accent d'une âme ardente qui s'adresse personnellement à ses correspondants et leur enseigne à son tour la doctrine qu'elle a apprise de Dieu, mais qui la leur enseigne après l'avoir longuement méditée et fait passer pour ainsi dire au feu de sa contemplation. En effet, ces lettres ont été dictées par Catherine à ses disciples au cours de ses nombreuses extases, quand, en présence de Dieu et sous l'inspiration du Saint-Esprit, sa foi et sa charité s'enrichissaient de ces certitudes et de ces intuitions divines qui sont le privilège des contemplatifs et le fruit savoureux des dons de science, d'intelligence et de sagesse.

Heureux les disciples qui ont pu, en même temps qu'ils les transcrivaient, entendre tomber des lèvres

de Catherine ces paroles de flamme, comme on voit s'échapper d'un volcan sa lave brûlante. Mais, en les transcrivant, ils les ont forcément refroidies. Maintenant que nous ne pouvons plus comme eux entendre Catherine, mais nous contenter de la lire, nous ne pouvons nous faire une idée du frémissement de cette âme extatique dont la bouche parlait alors de l'abondance d'un cœur qui ne faisait qu'un avec le cœur de Dieu, en pleine contemplation.

Cependant l'émotion des disciples, à ces moments-là, fut si vive que, sous la lave refroidie, nous voulons dire sous les phrases entendues, on sent encore frémir l'âme de Catherine, battre son cœur, et on le sent à sa façon si personnelle de parler; à l'ardeur singulière qui circule à travers ses phrases; à l'accent inimitable qui en ponctue certaines cadences; au rythme qui en précipite ou en ralentit le cours.

Aussi bien est-ce grâce à ces lettres de Catherine que l'on peut se faire l'idée la plus juste de *sa méthode apostolique*, en même temps que soupçonner le feu de sa prédication.

C'est, peut-on dire, une *méthode d'autorité* qui lui est propre, et où se réunissent, pour la rendre plus efficace à la fois et plus adaptée à ses correspondants, toutes ses qualités surnaturelles et naturelles d'esprit et de cœur : d'un côté sa foi intrépide et sa charité ardente, toutes deux enrichies des ressources de la contemplation; de l'autre sa belle intelligence, son esprit de finesse autant que sa finesse d'esprit, son robuste bon sens, sa volonté forte, son cœur généreux, sa sensibilité frémissante. Et tout cela uni, fondu ensemble au service d'âmes qu'il s'agit d'éclairer, d'émouvoir pour les conquérir à Jésus-Christ.

Quand on lit superficiellement les lettres de Catherine, surtout si on les lit toutes à la suite, matériellement, sans prendre la peine de se reporter aux

circonstances qui les ont motivées et à la qualité des personnes à qui elles étaient adressées, on ne peut échapper à une certaine impression de monotonie. C'est en effet la même doctrine qu'elle prêche à tous, et forcément elle se répète, ou du moins répète les mêmes choses. Ce n'est pas sa faute, c'est la faute de la vérité qui ne change pas.

Mais si l'on veut se donner la peine d'identifier ses correspondants, de savoir à qui elle s'adresse, pourquoi elle leur écrit et à propos de quoi, alors les perspectives changent. Sans doute elle parle à tous avec autorité, au nom de Dieu, d'un cœur qui déborde d'amour et toujours dans une langue éclatante, riche d'images, allant droit au but qu'elle vise, sans jamais biaiser; mais elle ne parle pas à tous sur le même ton, ni de la même manière. Elle adapte à chacun ce qu'elle a à lui dire et sa façon de lui dire, avec des nuances d'expression et de sentiment qui nous échapperaient, si nous la lisions sans savoir exactement à qui elle écrit, mais qui émerveillent au contraire ceux qui savent, et à plus forte raison devaient frapper ceux ou celles à qui elle s'adressait.

Nous allons donner quelques échantillons de ces lettres. Alors le lecteur saisira sur le vif à quel point cette fille de saint Dominique sut prêcher la vérité aux âmes, et avec quel sens psychologique elle pratiqua l'art de s'adapter à son auditoire, nous voulons dire à ses correspondants, quels qu'ils fussent, sans jamais blesser personne, mais non plus sans trahir la vérité.

* * *

Nous avons d'elle quelques lettres à sa mère, dans lesquelles elle ne cache pas sa tendresse filiale, mais en même temps revendique son droit de se consacrer avant tout au service de Dieu et au salut des âmes.

Sa mère souffre visiblement de ne l'avoir pas toujours auprès d'elle et lui reproche ses absences répétées et prolongées. Doucement, tendrement, mais avec fermeté, Catherine essaye de lui faire comprendre que cette manière de voir n'est pas juste. « Comme une bonne et douce mère, lui écrit-elle d'Avignon, vous devez être contente et non désolée — de mon absence — pour l'honneur de Dieu, votre salut et le mien. Rappelez-vous que vous l'étiez, et dans un intérêt purement temporel, lorsque vos fils vous quittaient pour s'en aller conquérir les richesses de ce monde. A présent qu'il s'agit pour moi de conquérir la vie éternelle, cela vous paraît un poids si lourd à porter, que vous parlez de disparaître si je ne vous réponds pas au plus tôt. Cela tient à ce que vous appréciez plus en moi ce que j'ai hérité de vous, la chair dont je suis revêtue, que l'âme que j'ai reçue de Dieu. Elevez, élevez un peu votre cœur et votre affection vers la douce et très sainte croix, qui rend moins lourde toute fatigue; consentez à supporter un peu de souffrance limitée, pour éviter la souffrance infinie que nous ont méritée nos péchés. Que l'amour du Christ crucifié vous réconforte, et ne vous croyez pas abandonnée de Dieu ni de moi. » (27)

De pareilles lettres, à la fois si riches de doctrine chrétienne et de tendresse humaine, devaient toucher profondément le cœur de Lapa. Sans doute c'est une fille qui semble faire la leçon à sa mère; mais la leçon s'enveloppe ici d'une telle délicatesse d'âme que la mère ne pouvait pas, au fond d'elle-même, ne pas donner raison à sa fille.

Avec son Père spirituel, Raymond de Capoue, dont elle connaît l'esprit surnaturel et le naturel timide, elle n'a pas à prendre tant de précautions, lorsqu'elle s'avise de lui rappeler la *doctrine d'amour*, et en même temps de lui donner des conseils. Certes elle

n'oublie pas qu'elle est sa fille spirituelle; sous cet aspect, elle se montre pleine de respect à son égard, et prompte à lui obéir; mais, sous un autre aspect, ou plus exactement sur un autre plan, Raymond est en même temps son fils spirituel et elle ne se fait pas faute de lui parler avec autorité, lorsque l'occasion s'en présente.

Voici une lettre d'elle qui nous renseigne merveilleusement à ce sujet. « Très cher et très doux Père, et fils négligent et ingrat, dans le doux Christ Jésus, lui dit-elle. Je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir apporter un vrai et parfait empressement à acquérir et à conserver la vertu, parce que, sans cela, l'âme ne l'acquiert pas; et, si elle la possède, ne la conserve pas. Or c'est l'amour qui rend le cœur empressé et le pousse à aller là où se trouve la vertu. Une âme qui n'a pas cet empressement c'est un signe qu'elle n'aime pas. Il vous convient donc d'aimer virilement et franchement, sans vous laisser influencer par la sensualité, ni par qui que ce soit. Mais pour arriver à un pareil amour, il faut ouvrir l'œil de l'intelligence, savoir et voir à quel point nous sommes aimés de Dieu. C'est dire du même coup qu'il faut entrer de tout cœur dans la cellule de la vraie connaissance de nous-mêmes, là où se forge la haine de la propre sensualité et naît l'amour de Dieu pour son inestimable charité à notre égard, telle qu'elle se manifeste en nous. Alors le cœur s'éveille sous l'aiguillon d'un désir enflammé et cherche la façon d'employer son temps le plus parfaitement possible... et s'aperçoit que, pour arriver à la véritable vertu, il n'y a pas d'autre moyen que d'aimer le prochain. » (28)

Mais quelle fatigue cela suppose, et, pour supporter cette fatigue, quelle patience !

La fatigue c'est, pour Catherine de Sienne, le mot

qui exprime le mieux ce que nous appelons le poids de la vie. Elle entend par là l'aboutissement et la somme des épreuves variées dont est faite notre vie à tous. « C'en est la répercussion au plus intime de notre âme. Comme on sent qu'elle la connaissait bien cette fatigue, elle pourtant si vaillante et si courageuse ! Si souvent, avec une mélancolique complaisance, elle en énumère les divers éléments : fatigue du corps et fatigue de l'âme; fatigue des tâches épuisantes, fatigue des efforts impuissants; fatigue des injustices humaines; fatigue des séparations et des déchirements; fatigue des luttes et des épreuves intimes. Or, cette fatigue, il nous la faut supporter virilement; il nous la faut porter d'une âme tranquille et douce. Et c'est l'objet de la patience ! » (29)

Alors, pour décider son Père spirituel à consacrer son temps au service du prochain, à endurer toutes les fatigues que comporte l'exercice de la charité fraternelle, elle se met à exalter devant lui la sainte vertu de patience avec une sincérité qu'on sent jaillir en elle de l'expérience, et une profusion d'images qui donne à sa langue tant de couleur et d'éclat : « O patience, que tu es aimable ! O patience, que d'espérances tu donnes à qui te possède ! O patience, tu es une reine qui l'emporte sur la colère et n'est pas dominée par elle ! O patience, tu fais justice de la sensualité propre quand, dans la colère, elle veut redresser la tête. Tu as dans la main le glaive à deux tranchants qui extirpe la colère, l'orgueil et cette moelle de l'orgueil qui est l'impatience ! Et ces deux tranchants sont la haine et l'amour. Tu portes un vêtement de soleil, vêtue que tu es de la lumière de la connaissance véritable de Dieu et de l'ardeur de la divine charité. Tu jettes des rayons qui vont frapper ceux qui te font injure; tu jettes les charbons ardents de la charité sur leur tête. La haine de leur cœur

en est brûlée et consumée. Oui, ô douce patience fondée sur la charité, tu portes du fruit dans le prochain et rends honneur à Dieu. Elle est semée, ta robe, d'étoiles qui sont les différentes vertus. La patience, en effet, ne peut se trouver dans l'âme sans les étoiles de toutes les vertus. La connaissance de soi la précède comme la lumière de la lune dont s'illumine la nuit. Et puis vient le jour, l'éclat, et l'ardeur dont la patience est vêtue comme le soleil. Qui donc ne s'enamourerait pas de cette si douce chose qu'est la patience ! (30).

« Donc en avant, Père très cher et très doux, s'écrie-t-elle. Ne perdez pas de temps et appliquez-vous à vous connaître afin que cette reine habite dans votre âme; elle est d'une grande nécessité. Fuyez toute conversation, hormis celle qui s'impose pour sauver les âmes et les tirer des mains du démon, dans la sainte confession. Plaisez-vous pour cela dans la compagnie des publicains et des pécheurs... ne soyez pas lent et négligent, quand il s'agit de prier Dieu et de servir le prochain... » (31)

Comme on sent à la lire que le zèle de la maison de Dieu la dévore ! Cela seul explique la franche liberté avec laquelle elle s'adresse à son Père spirituel et l'encourage à l'apostolat de cette manière pressante et si personnelle !

On saisit là sur le vif sa méthode apostolique, méthode d'autorité, avons-nous dit, en essayant de la définir, en vertu de laquelle notre sainte, parlant au nom de Dieu, met en jeu tous ses moyens d'action, naturels et surnaturels; toutes ses qualités d'esprit et de cœur pour sauver les âmes, soit qu'elle s'adresse personnellement à elles; soit qu'elle fasse appel à la conscience et au zèle de ceux qui, par devoir d'état, sont tenus de travailler au salut du prochain.

Qu'il s'agisse des besoins individuels des âmes, ou

qu'il s'agisse de besoins collectifs comme la réforme du clergé, la délivrance des Lieux Saints, ou le retour à Rome des Papes d'Avignon, dans l'intérêt général de son pays et de l'Eglise, Catherine applique toujours la même méthode apostolique : « *Je veux, voglio* », ce qui signifie en réalité : *Dieu le veut.*

Avant tout, il s'agit de rendre à Dieu ce qui lui est dû, honneur et gloire. Or l'honneur et la gloire de Dieu sont intimement liés au salut des âmes. Il a mis, en effet, sa gloire à les sauver en leur donnant son Fils unique, et à vouloir être payé par elles en amour. L'apostolat doit donc consister, en toute occasion, à provoquer dans les âmes l'amour de Dieu et tout ce qu'il implique : l'horreur du péché, la pratique de la vertu, de toutes les vertus; la soumission humble et constante à sa volonté rédemptrice, dans toutes les conditions individuelles et sociales; le culte et l'imitation de Jésus-Christ; la fidélité et le dévouement à son Eglise et à son Chef visible, le doux Christ de la terre.

Catherine ne fait pas autre chose, dans ses lettres, que de rappeler à chacun de ses correspondants l'immense amour de Dieu pour les hommes et l'obligation pour ceux-ci, *quels qu'ils soient*, de l'aimer à leur tour. Toute sa doctrine y passe; mais, dans l'exposé intégral ou partiel qu'elle en fait, passe aussi un souffle apostolique extraordinaire qui ne se ralentit jamais, le souffle même du Saint-Esprit qui habite en son âme et avec qui elle demeure toujours en contact.

L'efficacité de sa méthode apostolique vient premièrement de là. Ceux auxquels elle écrivait ont pu difficilement échapper à ce souffle brûlant qui nous émeut aujourd'hui encore, lorsque nous lisons ses lettres. Ils ont pu y échapper d'autant moins que Catherine, en leur écrivant et en les plongeant dans cette atmosphère d'amour divin où son âme respirait

le feu de la charité, ne perdait jamais de vue leur état d'âme individuel, leurs besoins particuliers, leurs tentations, leurs difficultés spéciales, et leur faisait ainsi sentir qu'elle s'intéressait à eux personnellement.

Prenons par exemple cette lettre qu'elle écrivit un jour à une femme de Pérouse, connue pour son inconduite.

« Ma très chère fille dans le Christ Jésus, lui dit-elle, moi Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je t'écris dans son précieux sang, avec le désir de te voir participer au sang du Fils de Dieu, parce que sans le sang la vie est impossible. Qui sont ceux qui participent au sang ? Ce sont ceux qui vivent avec la sainte et douce crainte de Dieu. Qui craint Dieu est prêt à mourir plutôt que de l'offenser jamais mortellement. Or, ma fille, je pleure et me désole en voyant que toi, créée à l'image et à la ressemblance de Dieu, rachetée par son sang précieux, tu n'as pas pris garde à ta dignité, ni au prix énorme que tu as coûté. Au contraire, comme font les pourceaux, tu t'es roulée dans l'impureté. Tu t'es faite servante et esclave du péché; tu as pris pour maître le démon et le sers nuit et jour.

« Songe que le maître donne à son serviteur quelque chose de ce qui lui appartient. Si tu sers le démon, tu auras ta part de ses biens. Or que possède en propre le démon, ma fille : les ténèbres, la tempête, l'amertume, la peine, les tourments, les châtiments. Là où il habite, il n'y a que pleurs et grincements de dents, et la privation de cette vision de Dieu en quoi consiste la béatitude de l'âme...

« Hélas, hélas, est-il possible que tu aies perdu le souvenir de ton Créateur et que tu te sois réduite à l'état d'un membre séparé de son corps, qui aussitôt se dessèche ? Détachée et séparée du Christ par le péché mortel, te voilà comme une branche sèche et

aride, qui ne produit aucun fruit. C'est déjà sur la terre comme l'enfer anticipé. Ne vois-tu pas, ma fille, quel esclavage est le tien et quelle misère affreuse est la tienne ? que tu as déjà l'enfer ici-bas et converses avec les démons ? Sors, sors de cette servitude dangereuse et de ces ténèbres dans lesquelles tu es engagée ! » (32)

Pour l'y décider, Catherine rappelle que nous devons mourir, mais que nous ne savons ni le jour ni l'heure de notre mort : « au moment où nous y penserons le moins », a dit le Seigneur. Elle lui rappelle le jugement terrible qui l'attend, et la mort éternelle en compagnie des damnés, et le feu, et le soufre, et le froid, et le grincement de dents, et le ver rongeur de la conscience, et le regret d'avoir mérité tout cela par sa faute, et de s'être privée de la vision éternelle de Dieu en lui préférant celle du diable.

Puis aussitôt elle l'avertit qu'il est encore temps pour elle de se sauver en se faisant une sainte violence à elle-même, et en recourant à son Créateur qui la recevra si elle se décide à abandonner le péché et à revenir à l'état de grâce.

« Crois-moi, ma fille, si tu vomis la pourriture du péché en te confessant, avec le ferme propos de ne pas retourner à ton vomissement, Dieu t'enveloppera de sa bienveillance en t'assurant qu'il ne se souviendra plus jamais que tu l'as offensé. En vérité, il en est ainsi. Dieu n'a pas l'intention de punir dans l'autre vie celui qui ici-bas s'est puni lui-même en regrettant et en détestant son péché...

« Recours à cette douce Marie qui est une mère de pitié et de miséricorde. Elle te conduira en présence de son Fils, auquel elle montrera pour toi le sein qui l'a nourri, afin de l'amener à te faire miséricorde. Toi alors, en bonne fille et en servante

rachetée par son sang, tu entreras dans les plaies du Fils de Dieu, où tu trouveras un feu si ardent d'ineffable charité qu'il consumera et brûlera toutes tes misères et tous tes défauts. Je voudrais que tu prennes un bain de son sang pour te laver de la lèpre du péché mortel et de toutes les impuretés dans lesquelles tu as vécu si longtemps. »

Catherine continue en engageant sa « très douce fille » à imiter Madeleine dans son repentir et sa pénitence; à porter sa croix à l'exemple et à la suite de Jésus-Christ.

« Et si tu m'objectes, lui dit-elle en terminant, que tu n'as pas de quoi vivre, je t'assure que Dieu y pourvoira. D'ailleurs ton propre frère m'a affirmé qu'il voulait t'aider autant que c'est nécessaire. N'attends donc pas le jugement de Dieu qui pourrait bien tomber sur toi, si tu ne te convertis pas...

« Je n'en dis pas davantage. Aime le Christ crucifié; pense que tu dois mourir et que tu ne sais pas quand. Demeure dans la sainte et douce dilection de Dieu. » (33)

Cette lettre est un modèle d'apostolat. Catherine, pour arracher cette âme à son péché et la conquérir à Jésus-Christ, fait appel à toutes ses ressources. Elle l'enveloppe d'abord de tendresse en l'appelant « sa chère fille ». Puis, tour à tour essaye de lui inspirer la honte de son péché et de l'émouvoir en lui décrivant ses terribles conséquences temporelles et éternelles. Mais elle insiste plus encore sur la possibilité de son relèvement, en lui rappelant l'amour de Dieu et à quel prix — par l'effusion de son sang — il a racheté ses fautes. Dieu lui tend amoureusement les bras, elle n'a qu'à s'y jeter, comme Madeleine, en se baignant dans ce sang précieux. Qu'elle invoque Marie, et la Mère de Dieu saura fléchir son Fils en sa faveur. Mais peut-être qu'en

changeant ainsi de conduite elle va être réduite à mourir de faim. Non, lui dit Catherine, Dieu lui-même pourvoira à ses besoins. Déjà son frère selon la chair a promis de venir à son secours. Il faudrait avoir un cœur de pierre ou être définitivement aveuglé par la sensualité pour résister à une pareille sollicitude.

Quand elle écrit aux puissants de ce monde, aux hommes de gouvernement qui, en un sens, ont aussi charge d'âmes, le ton de Catherine change, mais *sa méthode ne change pas.*

Au Capitaine du Peuple de la cité de Sienne, et aux Seigneurs chargés de la défendre, elle rappelle que la première condition pour bien gouverner autrui est de savoir se gouverner soi-même : que, sans moralité, un homme de gouvernement est pauvre et aveugle. *Morale d'abord* : voilà la devise de Catherine en matière politique. Le « mur de la vie privée » ne lui dit rien qui vaille. Tôt ou tard, les gouvernements qui manquent de *sens moral,* finissent par verser dans la pire politique; par subordonner à leurs intérêts personnels ou à des intérêts de parti, l'intérêt général. Catherine dit cela à sa manière, dans six pages nourries de vraie doctrine chrétienne, et pleines au surplus de psychologie humaine; mais elle ne l'envoie pas dire; car elle met les points sur les *i,* et rappelle à ces « Messieurs » que, sous leur gouvernement, « ce sont les méchants qui sont écoutés et les bons méprisés » (34).

Lorsqu'on recourait à elle pour résoudre des cas qui ne la regardaient pas, elle savait écarter les importuns avec esprit, mais profiter de l'occasion pour leur rappeler les vérités salutaires.

Un notaire de Ustrigona, Christoforo di Gano Guidini, qui avait eu sans doute la velléité de se faire moine, mais pour des prétendues raisons de

famille, y avait renoncé, et se proposait de fonder un foyer, écrit à Catherine et lui demande conseil dans le choix d'une épouse; car il hésite entre trois candidates.

Catherine lui laisse d'abord entendre qu'elle n'est pas dupe des raisons qui l'ont décidé à rester dans le monde et à renoncer à la vie parfaite. Abordant ensuite la question de son mariage, et du conseil qu'il lui demande à ce sujet : « Je ne m'immisce pas volontiers dans ces questions, lui dit-elle, qui sont plus du ressort des séculiers que du mien. Cependant, puisque vous le désirez, voici mon avis. A considérer la situation de toutes les trois... toutes sont bonnes. Mais si cela ne vous fait rien que l'une d'elles ait été mariée, prenez celle-là... » Il ne semble pas, d'après les *Mémoires* de Guidini, qu'il ait compris la « leçon », d'ailleurs discrète, contenue dans cette réponse que Catherine termine ainsi : « Je prie la souveraine et éternelle Charité de vous accorder ce qui tournera le plus à son honneur et à votre salut; à tous les deux la plénitude de sa grâce et son éternelle bénédiction. Demeurez dans le saint amour de Dieu. Doux Jésus; Jésus Amour. » (35)

*
* *

Outre les lettres qu'elle écrivit à Grégoire XI et à Urbain VI, aux cardinaux, aux évêques, un grand nombre de celles qui nous sont parvenues furent adressées par Catherine à des religieux et à des religieuses, ou à de simples prêtres, sans parler ici de celles qu'elle envoya à des laïcs, principalement aux magistrats chargés de gouverner, dans des temps difficiles, les importantes cités de Sienne, de Florence, de Bologne, de Pérouse et de Pise.

Dans ses lettres aux religieux et aux prêtres sécu-

liers, Catherine insiste particulièrement sur le devoir qui leur incombe à tous de demeurer fidèles à leur vocation et de mener une vie vraiment sacerdotale, consacrée à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Elle y insiste d'autant plus qu'elle sait, pour l'avoir observé elle-même, et surtout pour l'avoir appris directement de Dieu, que le clergé — séculier et régulier — traverse une crise grave qui ne pourra être conjurée que par une *Réforme* proportionnée à la gravité de la crise (36).

Si nous en croyons Raymond de Capoue, dès 1375, donc cinq ans avant que le scandale n'éclatât, Catherine prédit le Schisme d'Occident comme l'aboutissement fatal de cette crise des consciences et des mœurs qui depuis longtemps sévissait dans le clergé, sous l'influence des dissensions politiques, de la guerre civile, du départ des Papes à Avignon, de l'esprit païen renaissant, de la peste, de la famine, toutes choses qui n'ont jamais favorisé, dans aucun pays et en aucun temps, la discipline et l'ascétisme, excepté chez les saints.

Cette année-là, en 1375, nous dit Raymond, « la méchanceté de beaucoup d'Italiens avait soulevé contre le Pontife romain, Grégoire XI, presque tous les pays sur lesquels l'Eglise romaine avait des droits incontestables. La sainte se trouvait alors à Pise et j'y étais avec elle... On nous annonça la révolte de Pérouse. Cette nouvelle remplit mon âme d'une grande amertume; car je voyais bien que, parmi les chrétiens, on ne trouvait plus de crainte de Dieu, plus de respect pour sa sainte Eglise. » (37)

Le cœur tout pénétré de douleur, Raymond annonça la nouvelle à Catherine, en pleurant. « Ne commencez pas sitôt à pleurer, lui dit-elle, car vous aurez trop de larmes à verser. Ce que vous voyez

maintenant est lait et miel en comparaison de ce qui suivra. »

Et comme Raymond s'étonnait d'un tel langage, « O père, me dit-elle, ce sont aujourd'hui les laïcs qui agissent ainsi, mais vous verrez bientôt combien les clercs feront pire... Quand le Pontife romain voudra réformer leurs mœurs, ils susciteront, dans toute la sainte Eglise de Dieu, un scandale universel qui la divisera et la troublera, comme le ferait la peste de l'hérésie... Cependant ce ne sera pas une hérésie proprement dite, mais quelque chose qui ressemble à une hérésie, une division de l'Eglise et de toute la chrétienté. Préparez-vous donc à la patience, vous verrez ces malheurs (38).

« Quand ces tribulations et ces angoisses seront passées, ajouta-t-elle, Dieu saura, par des moyens invisibles aux hommes, purifier sa sainte Eglise; il donnera une nouvelle vie à l'esprit de ses élus; il s'ensuivra une si grande réforme dans l'Eglise de Dieu et un tel renouveau de sainteté parmi ses pasteurs, qu'à cette seule pensée mon esprit exulte dans le Seigneur. Comme je vous l'ai déjà souvent répété, l'Epouse du Christ, aujourd'hui défigurée et vêtue de loques, sera alors toute belle, ornée de précieux joyaux et couronnée du diadème de toutes les vertus. Les peuples fidèles se réjouiront de la gloire que leur apporteront d'aussi saints pasteurs, et les infidèles, attirés par la bonne odeur de Jésus-Christ, rentreront au bercail du catholicisme et reviendront au vrai Pasteur, à l'Evêque de leurs âmes. » (39)

Catherine, qui devait survivre seulement deux ans à la naissance du grand schisme, et mourir avant la grande réforme qui le suivrait, n'avait pas attendu que la crise morale du clergé atteignît son plein développement pour s'efforcer d'y porter remède.

Ses lettres aux papes, aux cardinaux, aux évêques, aux abbés, en témoignent éloquemment.

Ces lettres sont trop connues pour qu'il soit besoin d'en citer autre chose que quelques extraits, où se révèle à plein la *méthode apostolique* de Catherine.

« Très cher et révérendissime Père dans le doux Christ Jésus, écrit-elle à Pierre d'Estaing, cardinal d'Ostie, nommé par Grégoire XI son légat à Bologne, après avoir été nommé par Urbain V gouverneur du patrimoine du Saint-Siège et de ses Etats, en Italie. Il me semble, très cher Père, qu'il est temps de rendre gloire à Dieu et de travailler pour le prochain. Ce n'est plus l'heure de s'attacher soi-même par l'amour-propre sensible et par la crainte servile, mais d'agir avec un amour sincère et une simple crainte de Dieu. Vous voici maintenant préposé au temporel et au spirituel... Quant au temporel, agissez avec courage, poursuivant autant que vous le pouvez la paix et l'union dans le pays... Je suis persuadée que, si vous êtes revêtu de l'homme nouveau, du Christ, le doux Jésus, et que si vous vous dépouillez du vieil homme, c'est-à-dire de votre nature sensuelle, vous ferez tout ce que je vous prescris; car vous serez délivré de toute crainte servile... Dieu vous a placé à un poste qui ne requiert qu'une seule crainte : c'est pourquoi je vous ai dit que je désirais trouver en vous un homme courageux et non pas un lâche. J'espère de la bonté divine qu'elle vous accordera la grâce d'accomplir sa volonté, votre désir et le mien... » (40) « Mettez tout votre soin, écrit-elle à l'abbé de Sant'Antimo, à vous montrer un bon Pasteur et un bon jardinier : un bon Pasteur pour corriger, et un bon jardinier pour retourner la terre, changer en ordre le désordre, déraciner le vice, et, dans la mesure du pos-

sible, planter la vertu avec l'aide de la douce et divine grâce, une vertu qui pousse abondamment dans l'âme qui a faim de Dieu. » (41)

A la même époque, la politique pontificale était représentée en Italie par un autre prélat français, Gérard du Puy, abbé de Marmoutiers, le propre neveu de Grégoire XI. Ce prélat, qui avait la confiance de Grégoire XI, voulut servir d'intermédiaire entre Catherine et le Pape, comme il avait fait déjà entre celui-ci et sainte Brigitte, la voyante suédoise, morte en 1373. Il écrivit à Catherine pour se mettre à sa disposition. Catherine lui répondit une longue lettre qui montre à quel point elle était préoccupée de voir tous ceux qui étaient en situation de le faire, travailler à la *réforme* du clergé.

Comme toujours, elle commence par lui rappeler la doctrine d'amour : la transformation de l'âme par la conformité au Christ; la destruction de la volonté propre dans le feu sacré de la volonté divine. Puis elle en vient aux conseils pratiques, avec la liberté de langage qui lui est habituelle, et qui ne peut étonner vraiment que ceux qui ont oublié, ou ne savent pas, que ses lettres furent dictées pendant ses extases, lorsqu'elle était en pleine contemplation et parlait au nom de Dieu.

« J'ai reçu votre lettre avec grand plaisir, dit-elle à l'abbé de Marmoutiers et ç'a été pour moi une vive consolation de constater que vous n'oubliez pas une créature aussi vile et aussi misérable que moi. Voilà comment je répondrai à vos trois questions : Je crois qu'il serait bon que le Pape, notre doux Christ de la terre, se libère de deux choses qui corrompent l'épouse du Christ. La première est la trop grande affection qu'il témoigne à sa famille, dont il s'occupe avec trop de solli-

citude... La seconde est une douceur excessive, fondée sur trop d'indulgence. Hélas, hélas, les membres du Christ se corrompent parce que personne ne les châtie. Il y a trois vices détestables que Notre-Seigneur a particulièrement en aversion, ce sont : l'impureté, l'avarice et l'orgueil, qui règnent parmi les prêtres; ceux-ci ne songent qu'aux jouissances et aux fêtes, et se préoccupent uniquement de s'amasser une fortune. Ils voient sans inquiétude les démons de l'enfer ravir les âmes qui leur sont confiées, étant eux-mêmes des loups voraces et faisant commerce de la grâce divine. C'est d'une main ferme qu'il faut y mettre bon ordre; car une trop grande compassion constitue parfois la plus grande des cruautés. Je prie Dieu que le Saint-Père fasse taire en lui cette affection exagérée pour sa famille; mais j'ai foi en l'avenir glorieux qui lui a été prédit. Le bien ne triomphera que quand la corruption en sera venue à son comble. » (42)

Voilà pour le Pape; voici maintenant pour son neveu. Celui-ci ayant cru bon de faire entendre à Catherine qu'il était un grand pécheur, elle le prend au mot : « Dieu, lui dit-elle, ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive... et moi, votre fille très indigne, je prendrai sur moi la dette de vos péchés et je consumerai à la fois les vôtres et les miens dans la fournaise du saint amour. Soyez certain que, dans sa miséricorde, Dieu vous a pardonné; mais efforcez-vous désormais de mener une vie nouvelle. »

Après un tel préambule, d'une inspiration si haute et d'une si fine diplomatie, Catherine, qui n'oublie pas qu'elle écrit au neveu et au confident du Pape, va maintenant lui parler sans aucun ménagement. « Vous devez, lui dit-elle, travailler

selon vos moyens avec le Saint-Père à chasser les mauvais pasteurs qui sont des loups et des démons incarnés; qui ne songent qu'à faire bonne chère, à posséder de somptueux palais, ainsi que de beaux équipages. Hélas, hélas, tout ce que le Christ a acquis sur le bois de la croix est dissipé par des filles de joie. Dussiez-vous y perdre la vie, je vous conjure de dire au Saint-Père de mettre fin à un si grand scandale. Et quand viendra le moment de nommer des cardinaux ou d'autres pasteurs de l'Eglise, suppliez-le de ne point se laisser guider par la flatterie, la cupidité ou la simonie, et de ne point considérer si les intéressés appartiennent à la noblesse ou à la bourgeoisie; car la vertu et la bonne réputation ennoblissent l'homme devant Dieu. » (43)

Cette lettre fut écrite aux environs de 1375, avant que Grégoire XI créât neuf cardinaux, dont son propre neveu, l'abbé de Marmoutiers, celui-là même auquel Catherine demandait d'intervenir auprès du Pape pour qu'il ne nommât que des cardinaux recommandables par leurs vertus et leur bonne réputation. Nous ne savons pas si Gérard du Puy fit parvenir à Grégoire XI le message de Catherine. En tout cas, s'il l'a fait, on ne voit pas que Grégoire, qui avait cependant Catherine en haute estime, en ait tenu compte. La politique semble l'avoir inspiré plus que des considérations religieuses; car, sur neuf cardinaux, il créa sept français, un espagnol et un italien. D'autre part nous savons que Grégoire XI, qui était timide par nature, avait une âme profondément religieuse. S'il avait eu les mains libres, il aurait écouté certainement les conseils de Catherine. Mais la politique, à ce moment-là, dominait tout, et il eût fallu au Pape la sainteté et la volonté de fer de Catherine

pour s'en affranchir, et, créant des cardinaux, songer davantage à leurs vertus qu'à leur valeur politique ou à leurs qualités diplomatiques.

En tout cas, même si l'abbé de Marmoutiers avait négligé de transmettre au Pape le message de Catherine, Grégoire XI reçut personnellement une lettre de celle-ci après la promotion des neuf cardinaux dans laquelle elle ne cache pas sa façon de penser. « J'ai appris ici, lui écrit-elle de Pise, que vous avez fait des cardinaux. Je crois que l'honneur de Dieu et l'intérêt de l'Eglise demandent que vous ne nommiez jamais que des hommes vertueux. Agir autrement serait offenser Dieu gravement et nuire à la sainte Eglise. Alors il n'y aurait pas lieu de s'étonner que Dieu nous châtie et ce serait justice. Je vous prie de faire virilement votre devoir et dans la crainte de Dieu.

« J'ai également appris que vous vouliez confier une autre dignité à notre Maître Général. Dans ce cas, je vous conjure, au nom du Christ crucifié, de faire votre possible pour nous donner un bon et vertueux Vicaire; car notre Ordre en a besoin, tellement il est déchu. Vous pourriez à ce sujet vous entendre avec Messire Nicolas da Osimo (secrétaire du Pape et homme de mérite) et avec l'archevêque d'Otrante. De mon côté je leur écrirai également.

« Demeurez dans la douce et sainte dilection de Dieu. Je vous demande humblement votre bénédiction et d'excuser l'audace que j'ai eue de vous écrire. » (44)

Cette lettre au Pape a scandalisé Joergensen. Evidemment, comme il le fait observer, François d'Assise ne se serait jamais permis de parler à personne sur ce ton, surtout au Pape. Mais cela ne prouve absolument rien, sinon que, dans l'Eglise

de Dieu, à un siècle de distance, la vocation de sainte Catherine n'était pas celle d'un saint François. On ne voit pas non plus saint François, s'il eût vécu au temps d'Attila, aller en personne au devant du *Fléau de Dieu,* comme sainte Geneviève à Lutèce, ou saint Léon le Grand à Rome, pour lui enjoindre, au nom de Dieu, d'avoir à rebrousser chemin. Autres temps, autres mœurs. A chacun son rôle dans l'Eglise, selon que Dieu lui-même en a disposé.

C'est en tout cas selon nous un véritable contresens que de vouloir expliquer l'attitude énergique de Catherine, telle qu'elle apparaît dans ses lettres aux cardinaux, aux nonces apostoliques, au Pape lui-même, en faisant appel uniquement « à son tempérament féminin »; à son esprit de domination; peu s'en faut qu'on n'ajoute à son orgueil et à sa présomption. « Catherine de Sienne est une femme, nous dit Joergensen, et, tout naturellement, elle considère son opinion comme étant la meilleure : de là l'obstination de sa volonté, les résultats obtenus par elle... Catherine, de sa main ferme et intrépide, ramène à Rome la papauté exilée. Car, à ses yeux, il n'y a qu'une seule personne compétente au monde, et cette personne unique, c'est elle-même... Il ne lui vient jamais à l'esprit qu'elle pourrait avoir tort. » (45)

Ainsi parle Joergensen, esprit fin, s'il en fut, âme profondément religieuse, mais à qui répugnait naturellement toute manifestation d'autorité; qui a confondu l'esprit de décision de Catherine, sur le terrain pratique, avec je ne sais quel esprit de domination qu'elle n'a jamais eu ; qui n'a pas du tout compris — il l'avoue lui-même au début de son ouvrage — la volonté de Catherine; ce légendaire « *voglio* » qui visait d'abord à se dominer

elle-même, à vaincre ses propres passions, parce que c'était la volonté de Dieu, et que, pour la même raison, au nom de Dieu seulement, non au sien propre, elle imposait aux autres, quand sa conscience l'y obligeait.

Hanté par la douce figure de saint François, Joergensen n'a jugé Catherine qu'à travers lui, lorsqu'il a voulu expliquer sa force de volonté, qui fut en effet exceptionnelle. De là son erreur de jugement. Cependant il aurait dû se souvenir que tous ceux qui ont connu sainte Catherine et l'ont fréquentée, se sont extasiés sur sa douceur, son humilité, son inaltérable patience, au moins autant que sur l'énergie de son vouloir. Celui-ci doit donc s'expliquer autrement que par la bonne opinion que Catherine, en sa qualité de femme, aurait eue d'elle-même, et la certitude où elle aurait été de ne jamais se tromper et d'être la seule personne au monde qui fût capable de ramener le Pape à Rome.

Mais surtout Joergensen aurait dû se rappeler que Catherine a dicté ses lettres au cours de ses extases, lorsqu'elle était unie à Dieu dans la contemplation; abîmée dans sa vision d'amour; éclairée par la Sagesse même, auprès de qui elle prenait ses mots d'ordre. Une fois redescendue du Thabor et replongée dans l'action, elle y apportait la lumière divine, et jugeait toutes choses du point de vue de Dieu. L'influence du don de sagesse passait dans ses conseils, et sa prudence n'en était que plus clairvoyante et plus impérieuse.

Catherine, en un mot, sortait de l'union divine avec une faim de vérité morale absolue; une parfaite justesse de vue, et comme un besoin irrésistible d'accorder ses décisions aux exigences de la sagesse et de l'amour divins.

Par Dieu, elle savait en effet dans quel état

lamentable vivait le clergé d'alors au préjudice de tant d'âmes que Jésus avait rachetées au prix de son sang. Comment serait-elle demeurée insensible à un pareil spectacle, alors que Jésus l'avait fait sortir expressément de sa « cellule », pour collaborer avec lui, principalement à la réforme du clergé ? Comment se serait-elle tue sur ce point capital en écrivant au Pape, de qui dépendait directement cette réforme, c'est-à-dire la création de pasteurs vertueux, dévoués corps et âme à leur divine tâche ?

Aucune considération humaine ne pouvait l'arrêter, ni l'incliner à voiler la vérité, ni même à en adoucir l'expression, quand, au contraire, la seule chance qu'elle eût d'émouvoir le Pape, et de le décider à porter le fer rouge dans la plaie, était de lui parler crûment, au nom de Dieu; de lui appliquer sans faillir sa méthode apostolique ?

Elle savait bien que, d'un point de vue humain, c'était audacieux; la preuve en est que, à la fin de sa lettre à Grégoire XI, elle s'excuse elle-même de sa présomption. Mais elle ne se plaçait pas au point de vue humain pour lui écrire. Elle lui transmettait simplement le message divin, et lui écrivait sous la dictée de Dieu, sous l'inspiration du Saint-Esprit, dans le rayonnement de sa Sagesse. On peut être sûr que Grégoire XI l'a senti; que c'est dans ce même esprit qu'il a lu les lettres de Catherine; que, s'il eût été persuadé que ce n'était pas une *sainte* qui lui parlait ainsi, une vraie *voyante*, mais une *simple* femme, trop sûre d'elle-même et trop confiante dans son propre jugement, il n'aurait pas supporté qu'elle lui écrivît une seconde fois, et surtout il ne l'aurait pas laissée venir à Avignon. Et, à supposer qu'elle y fût venue de son propre mouvement, il ne lui aurait pas donné audience, comme

nous savons qu'il l'a fait, avec tant de bonté et de confiance, précisément *pour savoir d'elle ce que Dieu voulait de lui.*

*
* *

Ce que Catherine entreprit pour acclimater en Italie l'idée de réforme du clergé, elle le tenta également pour rallier les hésitants autour de l'idée de Croisade. Mais, depuis la fin du XIIIe siècle, c'est-à-dire depuis la reprise des Lieux Saints et de toutes les places de la Palestine par le sultan Bibars, aventurier mamelouk devenu maître de l'Egypte; puis de Saint-Jean-d'Acre et de toute la Syrie par ses successeurs, les Princes d'Occident s'étaient résignés à la catastrophe par quoi était anéanti l'immense effort du XIIIe siècle, et avaient abandonné l'idée d'une croisade générale. Les chrétiens ne gardaient plus en Orient que l'île de Chypre, la Petite Arménie et quelques principautés de l'empire latin. En 1344, une flotte chrétienne s'empara de Smyrne; mais Humbert, dauphin de Vienne, mis à la tête de la croisade, ne tira aucun parti de ce succès.

Le roi de Chypre, Pierre de Lusignan, prit Satolie (Petite Arménie) en 1361, et, poussé par son chancelier Philippe de Mézières, vint faire, chez les Princes d'Occident, une propagande enthousiaste (1362-1365). Il fut bien reçu, mais dut repartir presque seul et se contenter d'inquiéter les musulmans par des coups de mains hardis, s'emparant d'Alexandrie en 1365, et pillant les ports de Syrie, en 1367. (46)

C'est l'époque où les Papes séjournent à Avignon et ont à faire face à d'immenses difficultés d'ordre religieux et politique. Ils n'ont certes pas abandonné l'idée d'une croisade pour arracher de nouveau

les Lieux Saints au joug musulman. Clément VI, Innocent VI, Urbain V et Grégoire XI reprirent au contraire les projets abandonnés par Benoît XII. Mais la réussite de projets de grande envergure demeurait subordonnée selon eux à la réconciliation des rois de France, chefs éventuels de l'expédition, avec ceux d'Angleterre, continuellement en guerre les uns contre les autres. C'est pourquoi les Papes poursuivirent avec une obstination inlassable le rétablissement de la paix, avant de prêcher la croisade et de soulever en sa faveur les Princes d'Occident et leurs peuples chrétiens.

Dans de telles conditions, que pouvait faire Catherine ? Le Bienheureux Raymond, à qui il faut toujours revenir pour avoir en ces matières délicates la note juste d'un témoin scrupuleux, s'indigne qu'on ait dénaturé à la fois les paroles et les actes de Catherine, en prétendant qu'elle a annoncé une croisade de toute la chrétienté contre les musulmans d'outre-mer qui n'a jamais eu lieu, et même d'avoir dit qu'elle y prendrait part avec ses disciples.

Ce n'est pas vrai, déclare Raymond. « Il est bien vrai que la sainte a toujours désiré la croisade et travaillé beaucoup à la réalisation de ce désir. C'est en quelque sorte le motif principal pour lequel elle est allée trouver, à Avignon, le Seigneur Pape Grégoire XI; elle voulait le presser d'organiser une croisade, et, j'en suis témoin, elle s'est servie en ma présence de tous les arguments possibles. Je me souviens en particulier de ce qui arriva un jour où elle insistait beaucoup sur ce sujet auprès du Souverain Pontife. J'assistais à l'entretien, puisque je servais d'interprète entre le Pape, qui parlait latin, et notre vierge, qui s'exprimait en dialecte toscan. Le Pontife lui avait répondu :

« Il nous faudrait d'abord faire la paix et nous « organiserions ensuite la croisade. » Elle répliqua : « Très Saint-Père, vous ne trouverez jamais, « pour établir la paix entre les chrétiens, un « meilleur moyen que la croisade. Tous ces gens « d'armes, qui entretiennent la guerre entre les « fidèles, iront volontiers guerroyer au service de « Dieu. Peu d'hommes, en effet, sont assez mau- « vais pour ne pas consentir de bon cœur à rendre « à Dieu un service qui, tout en leur plaisant, « leur permet de racheter leurs péchés. Une fois « le foyer de discorde éteint, il ne pourrait plus y « avoir d'incendie. C'est ainsi, Très Saint-Père, que « vous obtiendrez d'un seul coup plusieurs excel- « lents résultats. Vous donnerez la paix aux chrétiens « qui la demandent; vous sauverez en les perdant « ces gens de guerre tout emprisonnés dans les « filets de leurs péchés; s'ils remportent quelque « victoire, vous interviendrez avec les autres prin- « ces chrétiens pour en affermir le succès, et s'ils « succombent dans la lutte, vous aurez gagné à « Jésus-Christ leurs âmes, qui semblent aujourd'hui « presque vouées à la perdition. De cette croisade « sortiront donc trois biens : la paix de la chré- « tienté, la pénitence de ces gens de guerre, et le « salut de beaucoup de Sarrasins. » (47)

Raymond de Capoue, après avoir rapporté ce magnifique entretien de Catherine avec le Pape, auquel lui-même assista en qualité d'interprète, soutient que jamais, ni dans l'intimité, ni en public, il n'a entendu Catherine affirmer à quelle époque la croisade aurait lieu. Au contraire, il l'a toujours trouvée très réservée sur ce point, évitant de répondre à ses interrogations précises. Pour cela, comme pour le reste, Catherine s'en remettait entièrement à la Providence.

« Il est vrai, ajoute-t-il, qu'elle parlait souvent de la croisade; qu'elle excitait et encourageait tous ceux qu'elle pouvait à y prendre part. Elle exprimait l'espoir que le Seigneur, jetant un regard de miséricorde sur son peuple, sauverait par ce moyen beaucoup d'âmes, tant de fidèles que d'infidèles. Mais personne ne peut affirmer avec vérité qu'elle ait indiqué l'époque de cette croisade, ou assuré qu'elle y prendrait part avec ses disciples. » (48)

Dès l'année 1373, donc trois ans avant que Catherine se rendît à Avignon (le 18 juin 1376), Grégoire XI lui-même avait appelé les chrétiens à la croisade, et Catherine s'était jointe avec enthousiasme à ce mouvement. Le Saint-Père lui avait fait dire qu'elle devait prier pour lui et pour la sainte Eglise et, comme signe de sa bienveillance, lui avait accordé une indulgence. A ce message oral, elle avait répondu à Grégoire XI par une lettre dans laquelle elle lui demandait la permission de livrer son corps à toute sorte de souffrances, par amour du très doux sang, et priait l'éternelle et suprême Vérité de lui faire la grâce de s'immoler pour sa sainte cause.

Mais le vent n'était plus aux croisades. Que pouvait alors Catherine contre le mauvais vouloir des Princes, l'impuissance du Pape et l'atonie des peuples chrétiens ? Seule, ou presque, elle luttait pour ne pas laisser tomber dans l'oubli le projet qui lui était cher, parce qu'à sa réalisation étaient attachés la gloire de Dieu et le salut des âmes. Jamais sa volonté n'entreprit, avec autant d'insistance et de ferveur, de secouer l'inertie de tous. Au fond, Grégoire XI était demeuré sympathique à l'idée d'une croisade. Mais, faute de trouver un prince qui consentît à recruter des troupes pour les conduire en Terre Sainte, il en avait ajourné le

projet après le rétablissement de la paix entre la France et l'Angleterre.

A peine arrivée à Avignon, Catherine, qui connaissait sur ce point l'état d'âme du Souverain Pontife, s'enquit elle-même d'un prince qui accepterait d'être le chef de la croisade. Elle alla rendre visite au duc d'Anjou, frère du roi de France, Charles V, que celui-ci avait envoyé à Avignon, sur l'insinuation des cardinaux, pour détourner Grégoire XI de revenir à Rome.

Catherine se garda bien de parler au duc de cette mission que, dans son for intérieur, elle ne pouvait approuver. Mais, en revanche, elle le gagna par son verbe enflammé à son projet de croisade. Le duc alla jusqu'à promettre d'équiper une armée à ses frais, si toutefois le roi de France y consentait.

Alors Catherine écrivit au roi du même ton qu'elle écrivait aux papes, aux nonces, aux cardinaux, lorsque le salut des âmes était en jeu. Fidèle à sa méthode apostolique, elle dit à Charles V : « Je vous demande et je veux que vous suiviez Jésus crucifié et que vous aimiez le salut de votre prochain... Je m'étonne que vous ne fassiez pas le sacrifice de toutes les choses temporelles et de votre vie même en voyant la perte de tant d'âmes, la mort de tant de personnes, de tant de religieux, de femmes, d'enfants persécutés et chassés par cette guerre (contre les Anglais)... Je vous le dis de la part de Jésus crucifié, ne tardez pas à faire la paix, faites la paix et tournez vos armes contre les infidèles; consacrez-vous à déployer et à défendre l'étendard de la très sainte croix. » (49)

Puis, elle en vient à l'objet même de sa lettre. « Il me semble, dit-elle à Charles V, que votre frère Monseigneur le duc d'Anjou veut, pour l'amour du Christ, se consacrer à cette sainte entreprise,

voudriez-vous l'arrêter par votre faute ? Non, vous suivrez les traces de Jésus crucifié, vous accomplirez sa volonté et la mienne. » (50)

En même temps qu'elle écrivait au roi, elle informait le Pape que le duc d'Anjou était tout disposé à prendre la tête de la croisade. Hélas, le temps n'était plus où rois et peuples chrétiens subordonnaient leurs intérêts temporels à la sauvegarde des intérêts spirituels. La pensée de mourir pour aller délivrer le tombeau du Christ n'enflammait plus les cœurs, et les exhortations brûlantes de Catherine demeurèrent sans écho.

Du moins, Catherine avait fait son devoir. Elle avait frappé à toutes les portes, sans jamais se décourager; il n'a donc pas dépendu d'elle que fussent délivrés les Lieux Saints. Si elle avait pu pour cela mobiliser le diable en personne, et ses légions, elle n'eût probablement pas hésité. En tout cas, elle tenta un jour de l'année 1375, de rallier à la cause de la croisade, prêchée tout récemment par Grégoire XI, dans sa bulle du premier juillet, un suppôt du diable, un condottiere anglais, John Hawhwood qui, à la tête d'une redoutable bande de mercenaires, menaçait d'envahir la Toscane.

Hawhwood — *Aguto* — comme disaient les Italiens, en essayant de prononcer ce nom difficile, se trouvait alors à Pise. Un beau matin, les sentinelles postées à l'entrée de son camp, ne furent pas peu surprises de voir s'approcher deux dominicains qui demandaient à voir *Messire Giovanni Aguto,* et lui remettaient un parchemin de la part de Catherine, où il était dit : « Très cher et très doux frère dans le Christ Jésus... Il est grand temps que vous rentriez un peu en vous-même et que vous considériez les peines et les tourments que vous avez endurés lorsque vous étiez au service

du démon. Mon âme désire que vous changiez de manière de vivre, et que vous vous enrôliez sous la croix de Jésus crucifié, vous et tous vos compagnons, pour former une compagnie du Christ et marchiez contre les chiens infidèles qui possèdent les Lieux Saints, où la douce Vérité suprême a souffert pour nous la mort et a été ensevelie. Je vous supplie donc, au « nom du Christ Jésus, « de lutter contre les infidèles, puisque vous aimez « tant à guerroyer... » (51)

A première vue, on pourrait s'étonner que Catherine demande à un chef de mercenaires, connu pour ses meurtres et ses rapines, de se changer instantanément en « chevalier de Christ » et de préférer une guerre sans profit aux infidèles à celle qu'il se proposait de faire en Toscane pour ravitailler ses troupes et les rassasier au détriment des habitants. Mais Catherine savait que ce fameux condottiere, en 1365, avait déjà promis à Urbain V de se croiser, sans d'ailleurs tenir sa promesse, et elle tentait de nouveau l'aventure. Le fait est qu'il se montra touché de la lettre de Catherine, et que Raymond, porteur de cette lettre, ne quitta son camp « que lorsque tous les chefs et le dit Messire Giovanni eurent promis avec serment de marcher contre les infidèles; ils soussignèrent cette promesse de leurs propres mains et y apposèrent leurs sceaux » (52).

Naturellement Hawhwood ne tint pas plus ce serment, fait à Catherine, que celui qu'il avait fait jadis à Urbain V. Néanmoins, on n'est pas peu surpris de le voir plus tard chercher à venir en aide au pape contre son principal ennemi Bernabò Visconti « à un moment, remarque Joergensen, où le rude guerrier se trouvait de nouveau sous l'influence de celle qui l'avait un jour appelé

son « très cher et très doux frère dans le Christ « Jésus ». (53)

*
* *

Pour compléter cette vue d'ensemble sur l'apostolat de Catherine et sur sa méthode apostolique, il nous reste à parler brièvement de son intervention dans le projet du retour du Pape Grégoire XI à Rome.

Ici surtout, on doit se garder de toute exagération. C'en serait certainement une de soutenir, comme l'ont fait de son temps certains de ses panégyristes, que c'est elle qui a décidé du retour de Grégoire XI à Rome, et c'en serait une autre, non moins fâcheuse, de prétendre avec quelques-uns de ceux qui, pour des raisons politiques, auraient voulu voir le pape demeurer à Avignon, que Catherine ne peut être rendue responsable, si peu que ce soit, de son malencontreux retour dans la ville éternelle.

La vérité est entre ces deux extrêmes, et elle est assez belle pour que nous ne soyons pas tentés de l'altérer au bénéfice personnel de Catherine.

Lorsque celle-ci arriva à Avignon, le 18 juin 1376, elle y trouva Raymond et quelques-uns de ses plus fervents disciples qui l'y avaient précédée, entre autres Messire Giovanni Tantucci de Lecceto et Neri de Landoccio.

Elle vint à Avignon, nous a dit Raymond, pour entretenir le Pape sur la croisade; mais elle y vint aussi pour parler avec lui de son retour à Rome.

Grégoire XI connaissait Catherine de réputation. Nous avons vu que, pour faciliter son apostolat qui allait toujours en augmentant, il avait autorisé trois confesseurs à la suivre, auxquels il avait octroyé les amples pouvoirs des évêques (54).

Catherine, en outre, lui avait écrit au sujet des

Florentins qui s'étaient ligués contre le Pape, et avaient chargé notre sainte à l'occasion de son voyage à Avignon, d'obtenir de Grégoire XI qu'il fît la paix avec eux (55). Si nous en croyons la lettre qu'elle écrivit d'Avignon, le 28 juin, après sa première audience du Pape, aux « huit de la guerre », à Florence, Grégoire XI était tout disposé à faire la paix. Mais il n'avait pas confiance dans la bonne foi des Florentins qui, en effet, lui envoyèrent des ambassadeurs à Avignon, mais seulement pour endormir ses soupçons. Ces ambassadeurs, au nombre de trois, représentaient un nouveau gouvernement qui ne voulait plus entendre parler de paix. Ils refusèrent donc catégoriquement la médiation de Catherine. Ce refus est tout à l'honneur de notre sainte « ambassadrice », dont ils craignaient la méthode apostolique, et l'ascendant extraordinaire qu'elle n'eût pas manqué d'exercer sur eux, comme sur le Pape, en faveur d'une paix dont ils ne voulaient plus à aucun prix.

Alors, Catherine se donna tout entière à sa tâche par excellence qui était de hâter le retour du Pape à Rome.

Bartolomeo Dominici, qui était lui aussi à Avignon, nous a résumé la première conversation tenue sur ce point délicat avec Grégoire XI. Celui-ci était décidé à regagner la ville éternelle, mais il hésitait à le faire. Tout d'ailleurs contribuait à entretenir ses hésitations : le roi de France dont le maintien du Pape à Avignon favorisait les desseins politiques; les cardinaux que la vie de cour qu'ils menaient paisiblement sur le bord du Rhône détournait de revenir dans un pays, comme l'Italie, ravagé par la guerre civile; et enfin la perspective d'un voyage qu'on lui représentait comme dangereux et d'un séjour à Rome qui ne serait pas de tout repos, à

la tête d'un clergé qui avait besoin de réforme, et d'Etats soulevés contre lui qu'il faudrait apaiser.

Quand Catherine parut devant lui, Grégoire XI lui demanda ce qu'elle pensait de son retour dans la ville éternelle. Catherine alors s'excusa humblement en disant qu'il ne convenait pas qu'une « femmelette » comme elle donnât des conseils au Souverain Pontife. Mais, répliqua le Pape, « je ne te demande pas des conseils, mais, au nom de la sainte obéissance, que tu me dises sur ce point la volonté de Dieu ». Baissant la tête avec humilité, Catherine, qui lisait dans les âmes, répondit : « Qui le sait mieux que votre Sainteté qui a fait le vœu de rentrer à Rome ? » Grégoire XI fut stupéfait de cette réponse; car, en dehors de lui, personne au monde n'était au courant de ce vœu. Il décida donc de se mettre en route (56). Mais cela n'alla pas tout seul. Catherine dut plusieurs fois encore revenir à la charge pour l'aider à vaincre ses hésitations. Elle-même eut à lutter contre toutes sortes d'embûches qui lui furent tendues. Les cardinaux voulaient l'empêcher de voir le Pape. Trois inquisiteurs se présentèrent à elle pour l'interroger sur ses extases, sur son jeûne continuel, sur sa doctrine. Il fallut toute la présence d'esprit de Catherine et sa volonté énergique pour leur tenir tête, et finalement leur imposer silence. La victoire fut si complète que plus tard ils devinrent ses amis fervents.

Il est juste de reconnaître qu'elle trouva dans le Pape lui-même un puissant appui contre ses ennemis. Car l'ascendant de Catherine sur son esprit hésitant n'avait fait que croître avec le temps, et l'on pouvait espérer que le départ d'Avignon était proche, lorsque le roi de France décida d'envoyer son propre frère, le duc d'Anjou, pour essayer de

contrebalancer auprès du Pape l'influence de Catherine. Le duc d'Anjou, lorsqu'il se fut bien rendu compte que c'était à Catherine seule que le Pape obéissait, en quittant Avignon, résolut de faire sa conquête et de l'amener à son point de vue.

Il y perdit son latin. Ce fut le contraire qui arriva. Catherine le décida à prendre la tête de la croisade, mais lui ne put rien obtenir d'elle sur le maintien du Pape à Avignon. Sur ce point, l'entente était impossible. Le duc d'Anjou, au nom du roi de France, voulait empêcher Grégoire XI de retourner à Rome pour des motifs politiques. Catherine voulait ce retour pour des motifs spirituels. Ce fut Catherine qui l'emporta. Elle usa comme toujours de sa méthode apostolique qui ne s'inspirait que de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Sur ce plan, elle était invincible.

Non content de l'influence qu'elle pouvait exercer de vive voix sur le Pape, elle lui adressa toute une série de lettres dans lesquelles elle réfutait les objections que faisaient valoir tous ceux, cardinaux ou princes chrétiens, qui étaient opposés au départ de Grégoire XI et que celui-ci faisait connaître à Catherine par l'intermédiaire de Raymond ou de Tommaso de Petra, son notaire.

Nous n'en citerons qu'une, la plus émouvante, celle où l'apostolat de Catherine apparaît dans tout son éclat, et sa méthode apostolique dans toute sa force. Que pouvaient peser, en effet, auprès d'un Pontife, de caractère hésitant sans doute, mais dont l'âme était profondément religieuse, les conseils ou les menaces de gens humainement intéressés à son séjour à Avignon, auprès du désintéressement personnel d'une sainte qui parlait tout ensemble le langage de la foi et du bon sens, et trouvait, dans son amour de Dieu et de la sainte Eglise, un irrésistible

accent d'autorité, pour le prier de hâter son retour dans la ville éternelle ?

« Très saint et bienheureux Père dans le Christ, le doux Jésus, votre indigne et misérable petite fille Catherine vous encourage dans le précieux sang avec le désir de vous voir délivré de toute crainte servile; car celui qui est craintif perd toute la force des saintes résolutions et des bons désirs. Je prierai donc le bon et doux Jésus de vous dépouiller de toute crainte servile en vous laissant seulement une sainte crainte. Que l'ardeur de la charité soit en vous pour vous empêcher d'entendre la voix des démons incarnés qui veulent, m'assure-t-on, mettre obstacle à votre retour en vous suggérant, pour vous effrayer, que vous vous livrez à une mort certaine. Et moi je vous dis, de la part du Christ crucifié, très doux et très saint Père, de ne rien craindre. Venez en toute assurance, confiez-vous dans le Christ, le doux Jésus. Si vous faites votre devoir, Dieu vous protégera et personne ne pourra rien contre vous.

« Courage, mon Père, soyez un homme. Je vous dis que vous n'avez rien à redouter. Mais si au contraire vous négligez d'accomplir votre devoir, vous auriez raison de craindre. Vous devez venir à Rome, venez-y donc; venez avec douceur, sans rien craindre, et si quelqu'un voulait vous en empêcher, répondez-lui hardiment, comme le Christ répondit à saint Pierre qui voulait par tendresse lui éviter la Passion : « Retire-toi de moi, Satan, tu m'es un sujet de « scandale; car tu n'as pas de goût pour les choses « de Dieu, mais pour celles des hommes. Ne faut-il « pas que j'accomplisse la volonté de mon Père ? » Faites de même, très cher Père, imitez Celui dont vous êtes le Vicaire, et dites à ceux qui vous entourent : « Quand je devrais perdre mille fois la « vie, je veux accomplir la volonté de mon Père !... »

Laissez-les dire ce qu'ils veulent et restez ferme dans votre résolution. Mon Père, frère Raymond, m'a demandé de votre part de prier Dieu pour savoir si votre retour à Rome soulèverait des difficultés. Je viens de le faire avant et après la communion; or, je n'ai vu ni mort, ni aucun des dangers dont vous parlent certaines personnes. » (57)

On faisait croire, en effet, à Grégoire XI qu'en quittant Avignon il courait les pires dangers; qu'il ferait naufrage, ou qu'il serait empoisonné.

Finalement, la volonté de Dieu l'emporta et Grégoire XI rejoignit la ville éternelle. La mission apostolique de Catherine était terminée.

*
* *

Nous avons raconté ailleurs comment, après la mort prématurée, mais naturelle, de Grégoire XI, son successeur Urbain VI fut régulièrement élu, et son élection incontestée; puis, sous quelles influences dues en partie à la violence de son tempérament, mais plus encore à des raisons politiques, éclata le Grand Schisme d'Occident (58).

Impuissante à conjurer ce péril mortel, mais confiante d'autre part dans la miséricorde divine, Catherine, qui avait appris de Dieu et annoncé à son Père spirituel, Raymond de Capoue, que l'Eglise sortirait un jour triomphante de cette cruelle épreuve, ne songea plus qu'à souffrir et à mourir pour cette Eglise qu'elle avait tant aimée.

Venue à Rome, à la demande d'Urbain VI, elle y mourut le 29 janvier 1380, après une longue et douloureuse agonie, en disant à ses disciples préférés, qui se lamentaient : « Soyez convaincus, très chers et très doux enfants, que si je meurs à présent, c'est parce que j'ai immolé et offert ma vie pour la sainte

Eglise, ce que je considère comme une grâce particulière. Et de ceci il ne faut point vous affliger, mais ressentir un bonheur tout spécial et une étrange allégresse en songeant que je quitterai ce lieu de douleur pour aller me reposer dans cet océan de paix qu'est le Dieu éternel et m'unir à mon très doux Epoux. »

Puis, comme son Père saint Dominique sur son lit de mort, pareillement entouré de ses fils, elle ajouta : « Je vous promets que je resterai tout près de vous et vous serai plus utile là-haut que je n'ai pu l'être en ce monde; car j'aurai quitté les ténèbres pour entrer dans la lumière éternelle. »

Une expérience séculaire a confirmé cette prophétie (59).

*
* *

Ce portrait de Catherine de Sienne, que nous venons d'esquisser, est-il ressemblant ?

De bons juges, qui la connaissent mieux que nous pour l'avoir fréquentée depuis plus longtemps et qui ont lu ces pages avant qu'elles ne fussent envoyées à l'impression, prétendent que oui. Dieu veuille qu'ils ne se trompent pas !

Quoi qu'il en soit, il fallait, pour réussir cette esquisse, se garder de deux écueils que bien des historiens — panégyristes ou détracteurs inconscients — n'ont pas toujours su éviter. Le premier consiste à vouloir tout expliquer de la vie extraordinaire et de l'apostolat de Catherine par ses seules qualités naturelles d'esprit et de cœur, amplifiées et fécondées, dit-on, par une très fine, mais exubérante, sinon maladive sensibilité. Le second au contraire consiste à mettre l'accent sur l'aspect surnaturel de sa vie intérieure et de son apostolat; à énumérer avec complaisance tous les prodiges qui les accompagnent

— visions, extases, miracles, prophéties — à voir même du surnaturel partout, jusque dans les manifestations les plus simples de la vie quotidienne; bref à résorber tout le « naturel » de Catherine dans son « surnaturel », au point de la rendre inaccessible, en la reléguant en dehors de l'humanité.

Nous avons fait l'impossible pour éviter ce double écueil qui tend à trop « humaniser » Catherine ou à la « déshumaniser ». La vérité, croyons-nous, est entre ces deux extrêmes et ressort de tous ses actes comme de tous ses écrits. La grâce et la nature s'y manifestent ensemble et avec éclat, chacune à sa manière, mais sans rupture d'équilibre.

Cette sainte qui apparemment habite un monde supra-terrestre ne perd jamais contact avec la terre. Elle vit en Dieu, mais en même temps au milieu des hommes; elle est préoccupée de la patrie céleste; mais celle de la terre, — son Italie, sa Toscane, Sienne — occupe aussi son cœur. En toutes choses le Saint-Esprit l'inspire et lui prodigue ses dons; mais cela ne lui fait pas perdre son bon sens. Elle aime Dieu par-dessus toutes choses, c'est vrai; mais elle trouve dans cet amour même la force surhumaine d'aimer son prochain et de compatir efficacement à ses peines et à ses misères comme de prendre part à ses joies. Cette jeune fille, de santé vigoureuse, mais de sensibilité délicate, s'inflige, par amour de Jésus-Christ et des pécheurs, des pénitences à faire frémir les plus insensibles; mais, dès qu'il s'agit des autres, elle devient d'une prudence extrême et s'afflige de les voir souffrir. Cette enfant qui ne sait ni lire ni écrire et qui reçoit de Dieu une doctrine spirituelle à la fois si profonde et si sûre, se l'assimile à tel point qu'en la dictant à ses disciples elle semble l'avoir inventée naturellement et tirée de son propre fonds. Cette sainte religieuse, renfermée si longtemps

dans sa cellule pour prier, méditer, contempler, devient la conseillère écoutée des princes, des rois, des papes. Elle a l'air de ne s'intéresser qu'aux choses de l'autre monde, et nul ne se montre aussi capable qu'elle de diriger les affaires de celui-ci.

A l'aube de la Renaissance, lorsque la renommée de Pétrarque commence de se répandre, Catherine, sans la moindre préoccupation littéraire, dicte par centaines à ses disciples des lettres qui sont des chefs-d'œuvre de style, et qui, au dire des écrivains les plus compétents, marquent une date dans l'histoire de la langue italienne.

L'originalité de Catherine, comme sa puissance de séduction, tiennent précisément dans cet équilibre harmonieux de tous les dons naturels et surnaturels qu'elle a reçus de Dieu. Sans le rechercher, spontanément, elle en joue avec une incomparable maîtrise. Heureux ceux qui l'approchent, fussent-ils les pécheurs les plus endurcis ! Ils finissent par tomber dans son filet, et s'avouer vaincus. Un charme extraordinaire émane d'elle; une force d'attraction irrésistible. Malgré toutes ses pénitences, et toutes ses épreuves corporelles et spirituelles, et ses crises de santé, et ses préoccupations de toutes sortes, elle garde un calme imperturbable. Son visage demeure souriant, sa parole simple et émouvante. On a l'impression de ne la déranger jamais; elle se fait toute à tous. Tout ce qu'on lui demande, elle le donne, et au delà. Puis, derrière ce décor séduisant, si profondément humain, se cache un amour de Dieu inépuisable, une sorte de flamme incandescente où se forge sa volonté exceptionnelle, capable de toutes les douceurs, mais qui, lorsqu'il le faut, s'impose à tous avec fermeté : *voglio*. Quel prodige d'équilibre au milieu d'un monde que déchirent les haines et où coulent des flots de sang !



Voilà la sainte que nous offrons en spectacle aux hommes de notre temps, d'un temps pareil à celui qu'elle a connu, mais plus misérable encore, parce que la haine y est plus profonde, plus universelle, et que le sang y coule encore plus à flots.

Puisse cette figure de *sainte* attirer à elle tous ceux et toutes celles qui souffrent du déséquilibre actuel des esprits et des cœurs ! Puisse-t-elle séduire les âmes dévoyées qui, enfermées dans le cercle infernal de leurs passions, cherchent à en sortir, mais ne trouvent pas d'issue ! Puisse-t-elle rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, c'est-à-dire à tous les malheureux d'aujourd'hui devenus insensibles à la lumière et à la parole de Dieu, et qui, le corps saturé de plaisirs terrestres, éprouvent plus ou moins consciemment le besoin de boire à des sources plus hautes et plus pures; de s'y désaltérer; de goûter enfin de cette eau dont parlait le Christ à la Samaritaine, qui « devient dans l'âme une source jaillissante jusqu'à la vie éternelle » (60).

Catherine a promis à tous ses frères et sœurs en saint Dominique de leur être encore plus utile au ciel que sur la terre. Nous faisons le vœu que sa protection dépasse de beaucoup l'Ordre de saint Dominique; qu'elle s'étende, dans les temps affreux que nous vivons et en vue d'une restauration spirituelle prochaine du monde, à tous ceux qui en ont assez d'étouffer dans une atmosphère de passions, de haine, et rêvent de respirer enfin dans une atmosphère purifiée par l'amour.

RÉFÉRENCES

Avant-Propos

1. Jordan E., *La date de naissance de sainte Catherine de Sienne, Analecta Bollandiana,* XL (1922), pp. 365-411.

2. Gillet M.-S., O. P., *Saint Dominique,* Flammarion, Collection « *Les Grands Cœurs* », Paris 1941.

Chapitre Premier

1. Jordan E., *loc. cit.* Dans cet artiele consacré à fixer la date de naissance de Catherine de Sienne, l'auteur, grâce à un sens critique aigu, d'ailleurs de la façon la plus courtoise, réduit à néant, les exagérations d'une certaine critique qui, en ces derniers temps, pour écarter des faits « miraculeux », déclarés incroyables et attribués à l'imagination, voire à la mauvaise foi de Raymond de Capoue, n'a pas craint de bouleverser des faits historiques bien établis, en reculant de dix ans la date de naissance de Catherine de Sienne. D'après M. Jordan, la date de naissance suggérée par le Bienheureux Raymond de Capoue, dans la *Legenda Major*, est la seule vraisemblable. Elle résulte « d'une combinaison de données éparses, ne violente aucun texte et les concilie tous, sans heurter aucune vraisemblance » (p. 384). Ce n'est pas une preuve ou une condition de sainteté, dit-il en terminant, que de mourir à trente-trois ans, en dépit des belles réflexions que cet âge suggère à Caffarini, auteur de la *Legenda Minor* et du *Supplementum*.

2. Mortier A., O. P., *Histoire des Maîtres Généraux de*

l'Ordre des Frères Prêcheurs; t. III (1324-1400), Paris 1907 : *Le Bienheureux Raymond de Capoue,* pp. 491-686.

3. Jordan E., *loc. cit.,* p. 383

4. Mortier A., O. P., *ouv. cité,* III, pp. 460-461.

5. *I Miracoli di Caterina di Jacopo da Siena* di un anonimo florentino. Texte critique avec préface de Francesco Valli dans *Studi Cateriniani,* XI (1935), pp. 1-44.

Ecrit commencé après le Chapitre Général de Florence de 1374 et terminé la même année. Sur sa valeur historique voir la préface de M. Valli. Le fait que Raymond n'a pas parlé du jugement du Chapitre général ne prouve rien. Si le Chapitre avait condamné la vie et la doctrine de Catherine, ce silence serait au contraire inintelligible, et plus encore le fait d'avoir accepté d'être son confesseur; car dans la *Legenda Major,* Raymond ne fait qu'exalter la doctrine et la vie religieuse de Catherine. Sans doute c'est en vue de répandre son culte; mais conçoit-on qu'il aurait ainsi fait sans la moindre réserve, en sachant, lui, le Maître Général de demain, que le Chapitre avait blâmé Catherine ? Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que le Chapitre reconnaissant l'insuffisance de certains confesseurs de Catherine pour diriger une âme si haute, a approuvé un confesseur vraiment digne d'elle, Raymond de Capoue. Nous avons un écho de cela dans la *Legenda Major* où Raymond lui-même relève l'erreur des deux confesseurs de Catherine sur sa manière de faire pénitence, et en particulier sur son jeûne. Ils l'obligeaient à manger ce qui la rendait malade, au lieu de jeûner, alors que le jeûne ne l'affaiblissait pas. (*Vie de sainte Catherine de Sienne,* IIe partie, ch. v.) En outre, E. de Sanctis-Rosmini dans sa *Sainte Catherine de Sienne* (Torino, 1930, p. 138) cite un document inédit qui confirme la pleine absolution de Catherine par le Chapitre.

6. Ce choix du Bienheureux Raymond de Capoue en qualité de confesseur de Catherine est suggestif. Il est vraisemblable que les Pères Capitulaires, au cours de l'interrogatoire de Catherine, se sont rendu compte de l'insuffisance de ses confesseurs successifs, ou simultanés. La chronologie de ces confesseurs semble de prime abord assez difficile à établir, comme la liste elle-même. Parmi les plus connus, citons *Angelo Adimari* — probablement le premier, d'après la chronique de

Santa Maria Novella; plus tard il prit sa défense au Chapitre Général de Florence, en 1374; Thomas della Fonte, que la *Legenda Major* présente aussi comme *premier*, mais comme premier *attitré*, et qui la prépara à l'entrée dans le Tiers Ordre. (Voir JORDAN E., *art. cité*, pp. 351-376).

En fait Catherine a eu beaucoup de confesseurs dominicains, du fait que ceux-ci étaient souvent absents de leur couvent pour motif de ministère, et même changeaient de couvent. Elle a eu aussi des confesseurs occasionnels dans l'Ordre et en dehors de l'Ordre. Cela n'allait pas sans inconvénients pour la direction d'une âme aussi délicate que celle de Catherine. Alors pour y remédier, le Maître Général nomma le Bienheureux Raymond de Capoue, confesseur attitré ou officiel de Catherine; le Chapitre Général approuva ce choix, et le pape lui-même, Grégoire XI, le 17 août 1376, le confirma par une bulle que le Père Cormier a publiée (B. Raymundi Capuani XXIII M.-G., O. P., *Opuscula et litteræ,* Rome 1899, p. 9, n° 1. Laurent, *Il Processo Castellano* : déposition de Thomas de Sienne, p. 32). Nous donnons plus loin (note 43) une note établissant ce qu'il y a de plus vraisemblable dans la chronologie des confesseurs de Catherine, et de plus conforme aux faits que nous connaissons.

7. JORDAN E., *art. cité*, p. 383; VALLI F., *L'adolescenza di S. Caterina da Siena* (Esame critico delle fonti), cap. III, *Il « Supplementum » del Caffarini, Le altre fonti,* dans *Studi Cateriniani,* IX (1933), pp. 81-82.

8. La phrase est de Fawtier, citée et réfutée par Valli, dans *Studi Cateriniani,* IX (1933), p. 142.

9. JORDAN E., *art. cité,* p. 411.

10. Le professeur Valli a publié dans *Studi Cateriniani* un certain nombre d'articles sur l'*examen critique des sources concernant l'enfance et l'adolescence de Catherine de Sienne.* Avec beaucoup de science historique et de sens critique, Valli a mis en relief l'importance et l'autorité de témoignages invoqués par Raymond de Capoue, en particulier ceux des principaux membres de la famille de Catherine, son père, sa mère, sa sœur aînée et sa belle-sœur Lisa, etc. Ces pages sont également un modèle de discussion ferme et courtoise, qui emporte la conviction. (Cf. VALLI F., *L'infanzia e la puerizia di S. Ca-*

terina da Siena, cap. v. *Le testimonianze*, dans *Studi Cateriniani*, VII (1931), pp. 79 suiv.

11. La *Legenda Major* fut écrite par Raymond de Capoue entre 1385 et 1395. Commencé probablement dans la seconde moitié de 1386, ou au début de 1387, l'ouvrage fut achevé vers 1395. On en avait déjà une copie en 1388. Le 18 juin 1392 ou 1393 les deux premières parties étaient terminées et Raymond était en train de composer la troisième (VALLI F., *La datazione della Legenda Major di Raimondo da Capua*, dans *Studi Cateriniani*, X (1934), pp. 65-82.

12. La *Legenda Minor* est de Thomas de Sienne, dit Caffarini; dans sa rédaction définitive, comme le *Supplementum*, du même Caffarini, elle est postérieure au *Procès de Venise*, ou *Processo Castellano*, auquel elle fait des nombreux emprunts (1411-1416).

D'après le P. Laurent, qui vient d'éditer les pièces de ce fameux *Processo Castellano*, la rédaction de la première partie de la *Legenda Minor* et les huit premiers chapitres de la seconde, sont antérieurs aux premiers mois de 1413, date à laquelle fut mise en circulation la première partie du *Processo Castellano*, qui y est cité plusieurs fois. Le chapitre x de la seconde partie de la *Legenda* aurait été rédigé vers le mois d'août 1413, et le reste les mois suivants. Le prologue n'aurait été écrit qu'après la rédaction complète de l'ouvrage (LAURENT, *Il Processo Castellano*, Introduction, pp. LVI-LVII).

13. *Supplementum* du même Caffarini, dont Fawtier écrit qu'il fut « le maître ouvrier de la formation et du développement du culte de sainte Catherine de Sienne ». Valli prouve que toute la première partie était composée en 1411 (Cf. article cité dans la note 7). Bien qu'inspiré en partie par la *Legenda Major*, le *Supplementum* a été écrit pour contenter les disciples de Catherine qui reprochaient à Raymond de Capoue de n'avoir pas tout dit. Les témoins du *Procès de Venise* y ont largement puisé. Mais, après le Procès, selon son habitude, Thomas de Sienne a repris la rédaction du *Supplementum* et remanié certains chapitres en y introduisant des extraits du *Procès de Venise*. La nouvelle rédaction serait postérieure à 1412 (Cf. LAURENT, *Il Processo Castellano*, Introduction, pp. LXI-LXVII).

14. *I Miracoli di Caterina di Jacopo da Siena,* par un anonyme florentin, sont la source la plus ancienne qui nous renseigne sur l'adolescence de Catherine. Il existe deux manuscrits florentins : l'un écrit dans les dernières années du XIVe siècle, et conservé dans la bibliothèque *Mediceo-Laurenziana*; l'autre, daté de 1485, à la bibliothèque *Riccardiana* (ms. 1267) (Cf. la préface de Valli à l'édition critique de *Miracoli,* dans *Studi Cateriniani,* XI (1935), pp. 3-4).

15. LAURENT H.-M., O. P., *Il Processo Castellano* (*Fontes Vitæ Sanctæ Catharinæ Senensis Historici,* IX), Siena-Milano, 1942, 1 vol. in-8, pp. CIV-587.

Ce volume fait partie de la collection des Sources de la vie de sainte Catherine, publiée sous le patronage de l'Université de Sienne par le R. P. Laurent et M. Valli. Il représente un travail considérable et d'une valeur historique exceptionnelle. On y trouve pour la première fois, publiées intégralement, les dépositions des témoins convoqués à Castello (près de Venise) en vue de la canonisation de Catherine de Sienne.

Dans l'introduction le P. Laurent répond à certains critiques qui reprochent aux témoins du *Procès* d'avoir puisé leurs renseignements dans Raymond de Capoue : 1° qu'il y a dans ces *dépositions* des faits qui ne sont pas dans la *Legenda Major;* 2° que ceux qui sont à la fois dans le *Procès* et dans la *Legenda Major* sont cités par des gens qui en ont été les *témoins personnels et non parce que Raymond en parle,* ce qui, loin de diminuer le témoignage de Raymond, le corrobore. Leurs témoignages concordent avec celui de Raymond, mais n'en dépendent pas, en sorte qu'ils permettent de juger de la valeur historique de la *Legenda Major.* Cette remarque judicieuse du P. Laurent va contre deux opinions extrêmes, celle de Fawtier, qui suspecte toute l'œuvre de Raymond de Capoue et celle de De Sanctis-Rosmini qui approuve tout jusqu'au moindre détail (pp. XLIII-XLIV).

16. VALLI F., *L'adolescenza di S. Caterina da Siena,* cap. VII: *Le rivelazioni e le visioni di Caterina,* dans *Studi Cateriniani,* IX (1933), pp. 131 suiv.

17. *Matth.,* XVII, 19-20.

18. *Galat.,* II, 20.

19. *Euphrosine* en grec signifie joie, gaieté.

20. RAYMOND DE CAPOUE, *Vie de sainte Catherine de Sienne* (trad. Hugueny E., O. P., 4e édition, Paris, Lethielleux, s. d.), 1re partie, ch. II, p. 13. (Nous citerons d'après cette traduction la *Legenda Major* seulement par le nom de l'auteur).

21. LAURENT, *Il Processo Castellano*, p. 327, où Bartolomeo Dominici nous apprend qu'il était le compagnon de Thomas della Fonte, confesseur attitré de Catherine : *cuius ego eram socius.* Il l'était depuis le noviciat. Catherine avait grande confiance en Bartolomeo. Elle se confessait même à lui lorsque Thomas della Fonte s'absentait de Sienne. Il était maître en théologie (Cf. RAYMOND DE CAPOUE, IIe partie, ch. VI, p. 219).

22. VALLI F., *La datazione della « Legenda Major » del B. Raimondo da Capua*, dans *Studi Cateriniani*, X (1934), p. 80.

23. LETTERE DI SANTA CATERINA DA SIENA con note di *Niccolò Tommaseo*, edite a cura di *Piero Misciattelli*, Siena, 1913-1922, vol. 6. *Lettre* 240, vol. IV, pp. 41 suiv. (Nous citerons toujours les *Lettres* d'après cette édition.)

24. RAYMOND DE CAPOUE, 1re partie, ch. III, p. 27.

25. *Luc.*, II, 19.

26. VALLI F., *L'infanzia e la puerizia di S. Caterina da Siena*, cap. VI : *Caterina fin verso i sei anni*, dans *Studi Cateriniani*, VI (1930), pp. 95 suiv.

27. MISCIATTELLI P., *Mistici Senesi*, Siena, 1914, pp. 12-13.

28. Par la Bulle *Maxima inter munera*, datée du 19 novembre 1943 (*Acta Apostolicæ Sedis*, XXXVI (1944), pp. 33 suiv.), on sait que la Bienheureuse Marguerite de Hongrie vient d'être élevée au rang de Sainte par le Pape Pie XII.

29. La *Legenda Major*, de Raymond de Capoue; la *Legenda Minor* et le *Supplementum*, de Thomas Caffarini, qui cite Raymond et ajoute à son récit quelques détails particuliers; les *Miracoli*, de l'anonyme de Florence racontent tous cette première vision de Catherine. Leurs récits ne diffèrent entre eux que par quelques détails de peu d'importance, qui tous s'expliquent par le tempérament particulier de chaque auteur (Cf. VALLI F., *L'infanzia e la puerizia di S. Caterina da Siena*, cap. VII, dans *Studi Cateriniani*, VII (1931), pp. 5-6).

30. JŒRGENSEN J., *Sainte Catherine de Sienne*, 9e édition, Paris, 1920, p. 8.

31. IDEM, *ibidem*, pp. 9-10.

32. RAYMOND DE CAPOUE, I[re] partie, ch. IX, pp. 80 suiv.

33. IDEM, I[re] partie, ch. II, p. 22.

34. *Joan.*, XXI, 15.

35. *Rom.*, XIII, 9-10.

36. ST. JÉRÔME, *Commentaires sur l'Epître aux Galates*, ch. VI, 10, Patr. Lat., t. XXVI, col. 462.

37. RAYMOND DE CAPOUE, I[re] partie, ch. II, p. 16.

38. IDEM, I[re] partie, ch. III, p. 26.

39. IDEM, *ibidem.*

40. PETITOT H., O. P., *La formation spirituelle et la préparation à son rôle apostolique dans l'Eglise* (*S. Catherine de Sienne*, sa vie, son œuvre et sa doctrine, par le R.P. M.-V. Bernadot, avec la collaboration des RR. Pères A. Bernard, A. de Boissieu, R. Cathala, E. Lajeunie, H. Petitot. Extrait de *la Vie spirituelle*, avril 1923), pp. 11-12.

41. RAYMOND DE CAPOUE, I[re] partie, ch. III, p. 26.

42. *L'Eglise et le couvent de Camporegio à l'époque de Sainte Catherine de Sienne* (Note historique).

Pour comprendre la vie de sainte Catherine de Sienne, il faut avoir présent à l'esprit, non seulement l'histoire et la topographie de la ville de Sienne, mais encore et surtout celles du couvent de Saint-Dominique dont la sainte est déjà justement appelée la fille par les contemporains.

Le couvent fondé en 1226, avait pris un très grand développement spirituel et matériel sous le Bienheureux Ambroise Sansedoni († 1287). Au temps de sainte Catherine de Sienne, il était l'un des principaux foyers de vie mystique et intellectuelle; un *Studium* général y florissait avec un bon nombre d'étudiants et d'excellents Lecteurs qui, pour la plupart, avaient fréquenté les plus célèbres universités d'Europe (Cf. LAURENT M.-H., O. P. : I necrologi di San Domenico in Camporegio (*Fontes Vitæ S. Catharinæ Senensis Historici*, XX), Firenze, 1937 : Introduction, passim.) Le Bienheureux Raymond de Capoue fut lui aussi appelé à Sienne pour enseigner au *Studium* tout en exerçant la charge de confesseur attitré de sainte Catherine.

Le couvent et l'église, situés sur la petite esplanade de la colline qui domine Fontebranda, et qu'on appelle Camporegio ou Camporeggi, devaient nécessairement attirer l'attention de Catherine dont ils surplombaient la demeure toute proche. Sa maison était située si près de l'église des Prêcheurs, comme l'attestent les plus anciens documents et une tradition ininterrompue, que Catherine, surprise par le premier signe qui annonçait l'office choral, pouvait facilement y arriver à temps.

La famille de Catherine subit, comme beaucoup d'autres familles siennoises, l'influence des dominicains. Jacques Benincasa choisit la crypte de leur église pour lieu de sépulture (Cf. P. M. : Il sepolcro di Jacopo Benincasa in S. Domenico; in *la Diana*, t. III (1928, pp. 152-154).

La petite Catherine fut bien vite l'une des plus assidues de la vaste nef en style cistercien, qui toutefois de son temps n'était pas encore en communication avec l'imposant transept, dont la construction au-dessus des pilastres massifs et des voûtes de la crypte avait été commencée après 1307. La réunion de la nef avec le transept (appelé aussi « l'église nouvelle ») eut lieu après la canonisation de sainte Catherine et en son honneur. Alors apparut l'arc triomphal audacieux qui jette dans l'admiration tous les visiteurs de l'église Saint-Dominique. (Cf. CENTT T., O. P. : I Domenicani in Camporegio, in *S. Caterina da Siena Patrona d'Italia*, anno IX (1942, janvier, mars.)

43. La question des confesseurs de Catherine, nous l'avons déjà observé (Cf. notes 5 et 6) est une de celles — avec la date de sa naissance (note 1) et celle de sa prise d'habit, — qu'on a embrouillée comme à plaisir. Laissant ici de côté toute polémique, essayons d'y voir un peu clair. Nous le pouvons d'autant plus facilement que la publication du *Processo Castellano* par le R. P. Laurent nous fournit quelques dates nouvelles et précises grâce à quoi une chronologie, sinon rigoureuse, du moins satisfaisante, peut être maintenant établie, qui s'accorde avec des faits certains que l'on connaissait déjà d'ailleurs.

Dans sa *déposition* au *Procès Castellano* (appelé improprement Procès de Venise), Thomas Antoine de Sienne (Caffarini) énumère parmi les confesseurs de Catherine Thomas della Fonte (mort le 22 août 1390); le vénérable Père Bartolomeo Mantucci de Senis (mort le 4 août 1415); le Père

Bartolomeo Dominici de Sienne, professeur de Théologie (mort le 3 juillet 1415), et enfin Raymond de Capoue qui fut élu général de l'Ordre peu après la mort de Catherine (p. 32). Celui-ci, parlant de Thomas della Fonte, dit qu'il fut le *premier* confesseur de Catherine. La chronique de Santa Maria Novella, qui est de basse époque, mais utilise des sources anciennes, déclare pour sa part que le premier confesseur de Catherine, en 1352, fut Angelo Adamari; celui-là même qui, en 1374, au Chapitre Général de Florence, prendra la défense de Catherine.

En 1352, Catherine avait cinq ans environ, et il est certain que Adamari, à cette date, était à Sienne. Il est donc vraisemblable qu'il a été le premier à la confesser. La chronique insiste précisément sur le fait que Catherine était toute petite: *essendo fanciullina,* et sur son tout jeune âge : *da'primi anni.* A cet âge-là, on peut déjà se confesser, mais on n'a pas encore besoin d'un directeur spirituel. Combien de temps Adamari est-il resté à Sienne, et a-t-il confessé Catherine, nous n'en savons rien. Mais nous savons qu'un autre dominicain, Bartolomeo Mantucci de Sienne, était directeur du Tiers-Ordre ou des Mantellate à l'époque où Catherine prit l'habit et qu'il fut aussi un de ses confesseurs. Quand est-ce que Catherine prit l'habit ? Peu de temps, dit Raymond, après la mort de sa sœur Bonaventura, arrivée en 1362, d'après le nécrologe dominicain; donc vers 1363. A cette date Catherine avait seize ans. On peut penser que Bartolomeo Mantucci a pris la succession d'Adamari comme confesseur de Catherine, quand Adamari a quitté Sienne, à partir de 1352. Dans cette hypothèse, qui semble plausible, comment Raymond peut-il dire que Thomas della Fonte, qui avait succédé à Bartolomeo Mantucci, a été le premier confesseur de Catherine s'il n'a été que le troisième ? On peut, sans parti pris, résoudre cette difficulté. En effet, Raymond qui avait été nommé confesseur de Catherine et son directeur spirituel par le Maître Général, le fut à titre officiel et non occasionnel. C'est probablement à ce titre qu'il a parlé de Thomas della Fonte, lequel, en effet, non seulement confessa, mais dirigea longtemps Catherine, jusqu'à la nomination de Raymond. Dans ce sens, il aurait été le premier directeur officiel de Catherine et son confesseur habituel. Les autres n'auraient été que ses confesseurs occa-

sionnels. Ce qui nous porte à le croire, c'est qu'au temps où Thomas della Fonte confessait et dirigeait Catherine, un autre Père, indiqué par Caffarini parmi les confesseurs de Catherine, Bartolomeo Dominici, Maître en Théologie, qui avait été, nous dit-il lui-même, dans sa déposition au *Processo Castellano* (p. 285), compagnon de noviciat de Thomas della Fonte, la confessait éventuellement, durant les absences de celui-ci. C'est Raymond lui-même qui nous fournit ce détail dans la *Legenda Major* (paragr. 202). Mais quand Thomas della Fonte a-t-il pris sa charge officielle de confesseur et directeur attitré de Catherine ?

Bartolomeo Dominici va nous aider à le préciser. Il a connu Catherine, nous dit-il, en 1368, alors qu'elle portait déjà depuis plusieurs années l'habit des Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique (p. 284-25 sqq.). Cette donnée concorde de tous points avec celle de Raymond nous disant que Catherine a pris l'habit peu après la mort de Bonaventura, donc peu après 1362.

Quel âge avait alors Thomas della Fonte ? Nous savons qu'il est né en 1337, dix ans avant Catherine; qu'il fut nourri et pour ainsi dire élevé dans la maison Benincasa. En 1363, à la prise d'habit de Catherine, il avait vingt-six ans environ. Mais Bartolomeo Dominici nous dit qu'il est entré tard au Noviciat, après sa vingtième année, alors que lui Bartolomeo Dominici est entré, en même temps que lui, mais à l'âge de treize ans. Thomas della Fonte avait donc été novice au plus tôt en 1357. Admettons qu'après son noviciat il ait fait des études théologiques régulières, bien qu'il n'y eût guère de dispositions, paraît-il, il aurait pu commencer son ministère vers 1363. Comme en 1368, d'après Bartolomeo, il était déjà confesseur de Catherine, c'est entre ces deux dates qu'il avait été affecté à cette délicate fonction. Car on parlait déjà beaucoup de Catherine à ce moment-là. Thomas della Fonte, nous dit-on, n'était pas un grand théologien, mais c'était un excellent religieux et d'un bon jugement. C'est pour cela sans doute qu'il a été choisi, et aussi parce qu'il connaissait Catherine et sa famille depuis toujours, puisqu'il y avait été nourri dans son enfance. Dans tout cela il y a beaucoup de vraisemblance, et on ne voit aucune contradiction. Catherine a eu d'ailleurs beaucoup d'autres confesseurs occasionnels, s'il faut

en croire tous ceux qui se sont vantés de l'avoir été. Raymond les qualifie d'indiscrets, et il a raison. Ce sont ceux-là surtout qui ont nui, à un moment donné, à la réputation de Catherine, en parlant beaucoup trop de ce qu'ils savaient et plus encore de ce qu'ils ne savaient pas. C'est à cause d'eux principalement que Catherine a été convoquée au Chapitre Général de 1374, et c'est pour mettre fin à leur bavardage que le Général a nommé et que le Chapitre a approuvé la nomination de Raymond en qualité de confesseur et directeur de Catherine.

44. JORDAN E., *art. cité*, p. 371.

45. RAYMOND DE CAPOUE, première partie, ch. IV, pp. 30 sv.

46. Le *Dialogue* de sainte Catherine de Sienne (traduction nouvelle de l'italien par le R. P. J. Hurtaud, O. P., 19e édit., Paris, vol. 2, pp. LXXXIV-398, XII-360. Nous citerons toujours le *Dialogue* d'après cette traduction) : *L'Obéissance*, ch. V (158), t. II, p. 275.

47. GILLET M.-S., O. P., *Saint Dominique*, ch. VI.

48. La chapelle des Voûtes. Adossée à la façade de l'église de Saint-Dominique de Sienne, on voit encore la célèbre chapelle des Voûtes, ou des « Mantellate ». La première dénomination est due au fait que la chapelle, à deux travées, plus élevée que le niveau de l'église, s'appuie sur une puissante voûte. La seconde dénomination explique l'usage qui s'en faisait depuis les temps les plus éloignés : elle servait aux réunions et aux exercices de piété des Sœurs de la Pénitence de saint Dominique. Ces dernières se réunissaient là pour le Chapitre, les prises d'habit, les professions, etc. et y conservaient, dans une armoire, des reliques ainsi que leurs archives.

L'appartenance de sainte Catherine au groupe des Mantellate explique pourquoi une grande partie de sa vie liturgique s'est déroulée dans l'église de Saint-Dominique et pourquoi de nombreux faits miraculeux ont eu pour théâtre la chapelle des Voûtes. Il semble même que la sainte, au moins dans les premières années de sa vie dominicaine, ne pouvait fréquenter les autres églises, sans une permission spéciale de son confesseur. (Cf. CAFFARINI T., O. P., *S. Caterina du Siena, Vita intima* a cura di P. G. TINAGLI, O. P. Siena, 1938, p. 185, n° 54.) Beaucoup de récits deviennent plus

compréhensibles dès lors qu'on tient compte des lieux dans lesquels ils se sont déroulés; les derniers travaux récemment exécutés dans l'église dominicaine en vue d'une complète restauration, ont démontré que le Bienheureux Raymond a poussé l'exactitude jusque dans les détails topographiques (Cf. P. BACCI : *La Cappella delle Suore della Penitenza detta la « Cappella delle Volte » in S. Domenico di Siena,* Siena, 1942, extrait du « *Bullettino Senese di Storia Patria* », N. S. XIII (1942), fasc. I.

CHAPITRE II

1. GEBHART E., *Moines et Papes,* Paris, 1896, p. 64.

2. DOUGLAS L., *Histoire de Sienne* (trad. française), Paris, 1914, t. I, ch. VIII, p. 107.

3. IDEM, *ibidem,* ch. VIII, p. 105 suiv. passim.

4. IDEM, *ibidem,* ch. IX, p. 129.

5. MASSERON A., *Les « Exemples » d'un Ermite siennois,* Paris, 2e édit., p. 65.

6. DOUGLAS L., *ouv. cité,* t. I, ch. VIII, pp. 112-113 suiv.

7. MASSERON A., *ouv. cité,* pp. 61, 241, 111.

8. DOUGLAS L., *ouv. cité,* t. I, ch. XI, p. 151.

9. MOLLAT G., *Les Papes d'Avignon,* dans *Dictionnaire Apologétique de la Foi catholique,* vol. III (Paris, 1916), coll. 1534-1563.

10. IDEM, *loc. cit.,* col. 1541.

11. *Lettre 238,* IV, pp. 29-33.

12. KAPPELI T., *Acta Capitulorum Provincialium Provinciæ Romanæ* (1243-1344) (*Monumenta Ordinis Prædicatorum historica,* vol. XX), Institut historique de Sainte-Sabine, Rome, 1941, pp. 149, 161, 164, 173, 176, 185.

13. *Dialogue,* 3e réponse : *Miséricorde à l'Eglise, La Réforme des Pasteurs,* ch. I-XXIV (110-134), t. II, pp. 1-144.

14. *Ibidem,* ch. XVIII (127), pp. 89 suiv.

15. SALEMBIER L., *Schisme d'Occident,* dans *Dict. apol. de la Foi cath.,* IV (Paris 1922), coll. 1228-1241.

Chapitre III

1. Douglas L., *ouv. cité,* t. I, ch. xi, p. 161.

2. Raymond de Capoue, III[e] partie, ch. i, pp. 375-377.

3. *Lettre* d'Etienne Maconi à Thomas Caffarini dans le I[er] tome de *L'Opere della Serafica Santa Caterina da Siena nuovamente pubblicate* da Girolamo Gigli, *in Siena,* MDCCVII, p. 479.

4. Voici ce que Bartolomeo Dominici déclare dans sa déposition au *Procès de Venise :* « Il y avait des envieux qui allaient répétant que c'étaient nous, les religieux, qui l'instruisions de la doctrine alors qu'elle était notre maître à tous. Mais, peu à peu, par une expérience quotidienne, tout le monde, peut-on dire, a reconnu que *sa science lui était inspirée par Dieu même,* tant *dans ses Lettres* que *dans ses discours,* spécialement *dans le Livre* qu'elle dictait toujours pendant ses extases. Je l'ai vue dicter en même temps à deux secrétaires, concernant des matières différentes; quelquefois à trois secrétaires sans arrêt entre la méditation et la dictée, comme font communément ceux qui dictent; mais les paroles comme la pensée coulaient en même temps, sous la même poussée intérieure, d'un jet continu. » (Laurent, *Il Processo Castellano,* déposition de Bartolomeo Dominici, p. 305.)

Le *Dialogue* est du mois d'octobre 1378; voir à ce sujet la discussion critique du P. Hurtaud, s'appuyant sur des documents certains, dans sa Préface à la traduction du *Dialogue.* Les *Lettres* de Catherine sont antérieures à la fois et postérieures au *Dialogue;* mais qu'elles soient antérieures ou postérieures, la doctrine qu'elles contiennent est identique. Elle est éparse dans ses Lettres; elle est concentrée sous forme d'exposé plus ample et plus didactique dans le Dialogue.

Dans la Bolla *Misericordias Domini,* Pie II déclare à son tour : « Sa doctrine fut infuse non acquise. Elle apparut comme un maître avant d'avoir été disciple. » (28 juin 1461.)

5. *Dialogue,* Introduction, t. I[er], p. xxxiv.

6. *Ibidem,* 1[re] réponse : *Miséricorde à Catherine, Le don de la discrétion,* ch. ix (10), t. I, pp. 37 suiv.

7. *Ibidem,* 2[e] réponse : *Miséricorde au monde : 2° Le don de la conformité au Christ,* ch. xxi (51), t. I, p. 175.

8. *Ibidem,* Appendice : *Eclaircissement sur le don du discernement,* ch. I (98), t. I, pp. 353-354.

9. *Ibidem :* 3e réponse : *Miséricorde à l'Eglise, La Réforme des Pasteurs,* ch. XVIII (127), t. II, p. 90.

10. LEMONNYER A., O, P., *Notre vie spirituelle à l'école de sainte Catherine de Sienne,* Juvisy, 1934, pp. 22-23.

11. *Dialogue,* 2e réponse : *Miséricorde au monde : 2° Le don de la conformité au Christ,* ch. XV (45), t. I, p. 152.

12. *Lettre* 301, IV, p. 329 suiv.

13. *Ibidem,* p. 331.

14. *Dialogue,* 2 réponse : *Miséricorde au monde :* 1° *Le don du Verbe Incarné,* ch. XIII (29), t. I, p. 100.

15. *Lettre 301,* IV, p. 331.

16. *Dialogue,* 2e réponse : *Miséricorde au monde :* 2° *Le don de la conformité au Christ,* ch. XXI (51), t. I, p. 175.

17. *Ibidem,* 2e réponse : *Miséricorde au monde :* 1° *Le don du Verbe Incarné,* ch. II (18), t. I, p. 69.

18. *Lettre 28,* I, 115.

19. RAYMOND DE CAPOUE, 1re partie, ch. X, p. 87.

20. *Dialogue,* 1re réponse : *Miséricorde à Catherine, Le don de la discrétion,* ch. III (4), t. I, p. 12.

21. *Ibidem,* 2e réponse : *Miséricorde au monde :* 1° *Le don du Verbe Incarné,* ch. V (21), t. I, pp. 74-75.

22. *Ibidem,* 3e réponse : *Miséricorde à l'Eglise; La réforme des Pasteurs,* ch. XVIII (127), t. II, p. 85.

23. *Ibidem,* 2e réponse : *Miséricorde au monde : 2° Le don de la conformité au Christ,* ch. XLV (75), t. I, p. 253.

24. *Lettre 39,* I, p. 196, 197; *Lettre 73,* II, p. 15; *Lettre 63,* I, pp. 284-285; *Lettre* 5, I, p. 26.

25. *Dialogue,* 1re réponse : *Miséricorde à Catherine, Le don de la discrétion,* ch. X (11), t. I, pp. 39 suiv.

26. *Ibidem,* 2e réponse : *Miséricorde au monde :* 3° *Le don des larmes,* ch. II (89), t. I, p. 310.

27. *Ibidem,* 1re réponse : *Miséricorde à Catherine : Le don de la discrétion,* ch. IV (5), t. I, pp. 18-19.

28. *I. Cor.,* III, 19.

29. *Dialogue*, 1[re] réponse : *Miséricorde à Catherine, Le don de la discrétion*, ch. VIII (9), t. I, p. 33; ch. X (11), p. 42.

30. *Ibidem*, 1[re] réponse : *Miséricorde à Catherine, Le don de la discrétion*, ch. X (11), t. I, p. 44.

31. *Ibidem*, ch. VIII (9), pp. 35 suiv.

32. *Ibidem*, ch. X (11), p. 43.

33. *Lettre 213*, III, pp. 278 suiv.

34. LEMONNYER A., *ouv. cité*, p. 76.

35. JOERGENSEN J., *ouv. cité*, pp. XI-XII.

36. *Dialogue*, 2[e] réponse : *Miséricorde au monde : 2° Le don de la conformité au Christ*, ch. XLVI (77), t. I, p. 260.

37. *Ibidem*, 1[re] réponse : *Miséricorde à Catherine, Le don de la discrétion*, ch. IV (5), t. I, pp. 18-19.

38. *Lettre 151*, II, p. 371.

39. *Lettre 304*, IV, p. 341.

40. *Lettre 297*, IV, pp. 311-312.

41. *Lettre 148*, II, p. 357.

42. *Lettre 195*, III, p. 191.

43. *Lettre 334*, V, 128.

44. *Dialogue*, 4[e] réponse : *La Providence de la Miséricorde*, ch. VII (141), t. II, p. 179.

45. *Sagesse*, XI, 21.

46. *Dialogue*, 1[re] réponse : *Miséricorde à Catherine, Le don de la discrétion*, ch. IX (10), pp. 37-38.

CHAPITRE IV

1. GARDEIL A., O. P., *Le Saint-Esprit dans la vie chrétienne*, Juvisy, 1934.

2. GARRIGOU-LAGRANGE R., O. P., *Les trois âges de la vie intérieure*, vol. 2, Paris, 1938.

3. GARRIGOU-LAGRANGE R., O. P., *Les trois conversions et les trois voies*, Juvisy, 1933.

4. GARRIGOU-LAGRANGE R., O. P., *L'unione mistica in S. Caterina da Siena*, édit. « Vita Cristiana », Florence, 1938.

JORET F.-D. O. P., *La contemplation mystique d'après saint Thomas d'Aquin*, Paris.

SANTA CATERINA DA SIENA, *Breviario di perfezione*, par les soins de A. Pagnone Barn. et M. Cordovani, O. P., Florence, 1943.

2. *Dialogue, l'Obéissance*, ch. v (158), t. II, pp. 272 suiv.
3. S. THOMAS, Ia, q. VIII, a. 3.
4. IDEM, Ia, q. XLIII, a. 3 : « In ipso dono gratiæ gratum facientis, Spiritus Sanctus habetur et inhabitat hominem. Unde ipsemet Spiritus Sanctus datur et mittitur ».
5. *Matth.*, V, 8.
6. S. THOMAS, in II *Cor.*, VI, 16, lect. 3.
7. IDEM, in I *Cor.*, III, 16, lect. 3; Ia, q. XLIII, a. 3, obj. 1 et 2 et rép.
8. IDEM, IIa-IIae, q. XXIII, a. 1.
9. S. PAUL, dans *Act.*, XVII, 18.
10. S. THOMAS, Ia, q. VIII, aa. 1 suiv.
11. *Jean*, XIV, 23.
12. S. THOMAS, Ia-IIae, q. XXVIII, aa. 1 et 2.
13. *Rom.*, VIII, 26.
14. S. THOMAS, IIa-IIae, q. CLXXX; qq. VIII, IX, XLV.
15. IDEM, Ia-IIae, q. LXVIII, a. 3.
16. IDEM, IIa-IIae, q. IX, a. 2, ad 3 m.
17. IDEM, Ia-IIae, q. LXIX, a. 2, ad 3m.
18. IDEM, IIa-IIae, q. CLXXX, passim.
19. IDEM, IIa-IIae, q. CLXXX, a. 4.
20. IDEM, Ia-IIae, q. LXVIII, a. 5.
21. IDEM, *In Canticum*, I; cf. IIa-IIae, q. CLXXX, a. 1.
22. RAYMOND DE CAPOUE, 1re partie, ch. X, pp. 96-97.
23. IDEM, 1re partie, ch. II, pp. 16-17.
24. IDEM, 1re partie, ch. IX, p. 72.
25. IDEM, *ibidem*, pp. 74-75.
26. IDEM, *ibidem*, p. 76.
27. *Lettre 78*, II, p. 36.

28. *Lettre 134*, II, p. 308.

29. *Dialogue*, 3[e] réponse : *Miséricorde à l'Eglise, La réforme des Pasteurs*, ch. I (110), t. II, pp. 5-7.

30. *Ibidem*, 1[re] réponse : *Miséricorde à Catherine, Le don de la discrétion*, ch. II (3), t. I, p. 9.

31. *Ibidem*, ch. III (4), p. 12.

32. *Ibidem*, ch. VIII (9), p. 34.

33. *Ibidem*, 2[e] réponse : *Miséricorde au monde, Le don de la conformité au Christ*, ch. XLVIII (78), t. I, p. 267.

34. RAYMOND DE CAPOUE, II[e] partie, ch. V, pp. 178 suiv.

35. IDEM, 1[re] partie, ch. X, p. 98.

36. IDEM, II[e] partie, ch. VI, p. 203.

37. S. THOMAS, *De Veritate*, q. X, a. 11, *sed contra.*

38. RAYMOND DE CAPOUE, II[e] partie, ch. VI, p. 215.

39. CAFFARINI T., *S. Caterina, Vita intima*, édit. citée. Dans ce livre I[er], Caffarini cite ses sources, entre autres « certi quadernetti dove il primo confessore annotava volta per volta i fatti che le accadevano (p. 71).

40. LAURENT, *Il Processo Castellano* : déposition de Bartolomeo Dominici, une des plus importantes et qui, dans l'ensemble, comme dans les détails, confirme le récit de Raymond. Ses attaches avec le premier confesseur Thomas della Fonte donnent beaucoup de poids au récit de celui-ci, fait au jour le jour, comme le note Caffarini lui-même, en y puisant à pleines mains. (Déposition pp. 281-323, note du même, pp. 323-354.)

41. RAYMOND DE CAPOUE, 1[re] partie, ch. XI, pp. 103 suiv.

42. IDEM, 1[re] partie, ch. XI, p. 110.

43. IDEM, II[e] partie, ch. IV, p. 170.

44. IDEM, II[e] partie, ch. VI, p. 210.

45. IDEM, *ibidem*, p. 199.

46. *Luc.*, XVII, 5.

47. RAYMOND DE CAPOUE, II[e] partie, ch. I, p. 115.

CHAPITRE V

1. *Matth*, XXII, 40.

2. RAYMOND DE CAPOUE, II[e] partie, ch. I, p. 123.

3. Chapitre II : *Son champ d'Apostolat.*

4. *Dialogue*, 3e réponse : *Miséricorde à l'Eglise, La réforme des Pasteurs*, ch. XVIII (127), t. II, p. 90.

5. RAYMOND DE CAPOUE, IIe partie, ch. III, p. 138.

6. On montre encore aujourd'hui le pilastre de la chapelle où eut lieu cette scène familiale (Bacci P. *La Cappella delle Suore della Penitenza, detta « La Cappella delle Volte »*.

7. RAYMOND DE CAPOUE, IIe partie, ch. III, pp. 143-146.

8. Litteræ Apostolicæ *Inter Gravissimas* du 15 septembre 1943. (*Acta apostolica sedis*, XXXVI (1944), p. 68).

9. RAYMOND DE CAPOUE, IIe partie, ch. IV, pp. 165 suiv.

10 Déposition de Bartolomeo Dominici (LAURENT, *Il Processo Castellano*, pp. 288-289).

11. RAYMOND DE CAPOUE, IIe partie, ch. IV, p. 177.

12. *Lettre 260*, IV, pp. 139-140.

13. *Ibidem*, pp. 140-141.

14. *Lettre 273*, IV, pp. 219 suiv.

15. *Dialogue : L'Obéissance*, ch. V (158), t. II, p. 269.

16. RAYMOND DE CAPOUE, IIe partie, ch. I, p. 127.

17. IDEM, IIe partie, ch. VI, p. 232.

18. IDEM, *ibidem*, p. 233.

19. *Philip.*, IV, 1.

20. RAYMOND DE CAPOUE, IIe partie, ch. VI, pp. 233 suiv.

21. LAURENT, *Il processo Castellano*, p. 306.

22. RAYMOND DE CAPOUE, IIe partie, ch. VII, p. 242.

23. IDEM, *ibidem*, pp. 256 suiv.

24. IDEM, *ibidem*, p. 261.

25. LAURENT, *Il processo Castellano*, p. 306.

26. RAYMOND DE CAPOUE, IIe partie, ch. VII, p. 262.

27. *Lettre 240*, IV, p. 43.

28. *Lettre 104*, II, pp. 165-166.

29. LEMONNYER A., *ouv. cité*, p. 81.

30. *Lettre 104*, II, p. 165.

31. *Ibidem*, pp. 168, 170-171.

32. *Lettre 276*, IV, p. 228.

33. *Ibidem*, pp. 231 suiv.

34. *Lettre 121*, II, pp. 239-245.

35. *Lettre 43*, I, pp. 45-47.

36. *Lettre 12*, I, p. 48.

37. *Dialogue*, 3e réponse : *Miséricorde à l'Eglise, La réforme des Pasteurs*, ch. I-XXIV (110-134), t. II, pp. 1-144.

38. RAYMOND DE CAPOUE, IIe partie, ch. X, p. 308.

39. IDEM, *ibidem*, p. 309.

40. IDEM, *ibidem*, p. 311.

41. *Lettre 11*, I, pp. 45-47 passim.

42. *Lettre 109*, II, pp. 186-188.

43. *Ibidem*, pp. 189-190.

44. *Lettre 185*, III, pp. 155-156.

45. JOERGENSEN J., *ouv. cité*, p. 314.

46. BREHIER L., *Croisades* dans *Dicti. Apol. de la Foi cath.*, t. I (Paris, 1911), coll. 822-824.

47. RAYMOND DE CAPOUE, IIe partie, ch. X, pp. 313 suiv.

48. IDEM, *ibidem*, p. 316.

49. *Lettre 235*, IV, pp. 19-20.

50. *Ibidem*, p. 21.

51. *Lettre 140*, II, pp. 328-329.

52. TEMPLE LEADER G. et MARCOTTI G., *Giovanni Acuto*, Florence, 1889, p. 66.

53. JOERGENSEN J., *ouv. cité*, p. 305.

54. Cf. supra, p. 189.

55. LAURENT, *Il Processo Castellano* : Déposition de Bartolomeo Dominici, p. 300.

56. IDEM, *ibidem*, p. 301.

57. *Lettre 233*, IV, pp. 10-11.

58. Cf. supra, p. 75.

59. RAYMOND DE CAPOUE, IIIe partie, ch. IV, p. 401.

60. *Jean*, IV, 14.

TABLE DES MATIÈRES

L'Union Typographique
Imprimeurs à Villeneuve-Saint-Georges
(31.0964) 12-1945
Numéro d'impression 392-45
Flammarion et Cie, éditeurs (n° 265)
Dépôt légal 1er trimestre 1946

A LA MÊME LIBRAIRIE

P. BOISARD
Supérieur Général de la Compagnie de Saint-Sulpice.
Vicaire Général de Paris.

Monseigneur Chaptal, Evêque d'Isionda 1861-1943. *(Collection "Notre Clergé")* . . . . . . **90** »

HENRI GHÉON

Saint Jean Bosco . . . . **45** »

M. S. GILLET, *Maître Général des Frères Prêcheurs.*

Saint Dominique. . . . . **36** »

VICTOR GIRAUD

Bossuet . . . . **40** »

GEORGES GOYAU, *de l'Académie française.*

Pensées et Méditations **31 50**

FRANCIS JAMMES

Lavigerie. . . . . **30** »

R. P. JOSEPH LECLER

L'Eglise et la souveraineté de l'Etat. *(Collection "L'Eglise expliquée aux Incroyants")*. **110** »

ANTOINE LESTRA

Le Père Chevrier. *(Collection "Notre Clergé")* Ouvrage couronné par l'Académie française. . . **50** »

FRANÇOIS MAURIAC, *de l'Académie française.*

Sainte Marguerite de Cortone. . . . . . **75** »

P. POURRAT, P. S. S.

Jean-Jacques Olier, fondateur de St-Sulpice. . **30** »

M.-D. ROLAND-GOSSELIN, O. P.

Aristote . . . . **30** »

Monseigneur SAGOT DU VAUROUX, *Evêque d'Agen.*

Saint Paul . . . . **30** »

A.-D. SERTILLANGES O. P., *de l'Institut.*

La maison française . . . . **44** »

7-15-47

BX
4700
.C4G52

GILLET

La mission de Sainte
Catherine de Sienne

1530038

Bindery

JUN 11 1947

JUN 11 1948

JUN 1 1948

JUN 11 1948

JAN 2 1953

JAN 12 1953

Robert A Kennedy
1316 E 56th

John C Provost
5465 E 11(?)

UNIVERSITY OF CHICAGO
44 898 639

	1530038
BX4700	Gillet
.C4G52	La mission de Sainte
	Catherine de Sienne
JUN 11 1947	Bindery Cat. JUN 11 1948
JUN	JUN 1 1948
JAN	John C Pharst

BX4700
.C4G52

1530038

SWIFT H... LIBRARY

